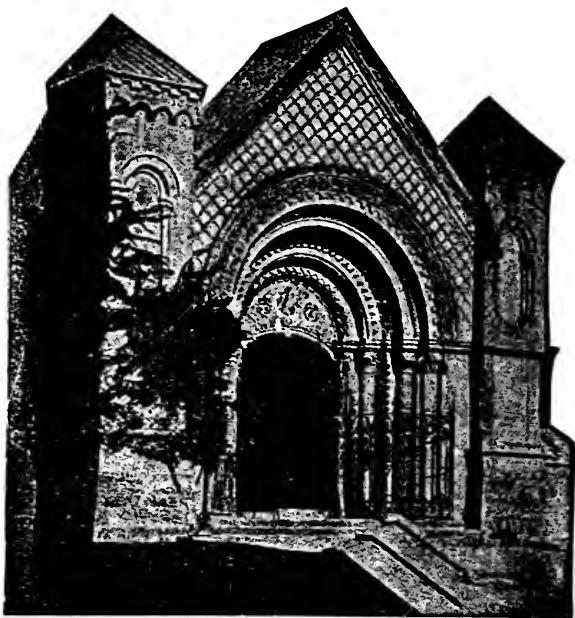
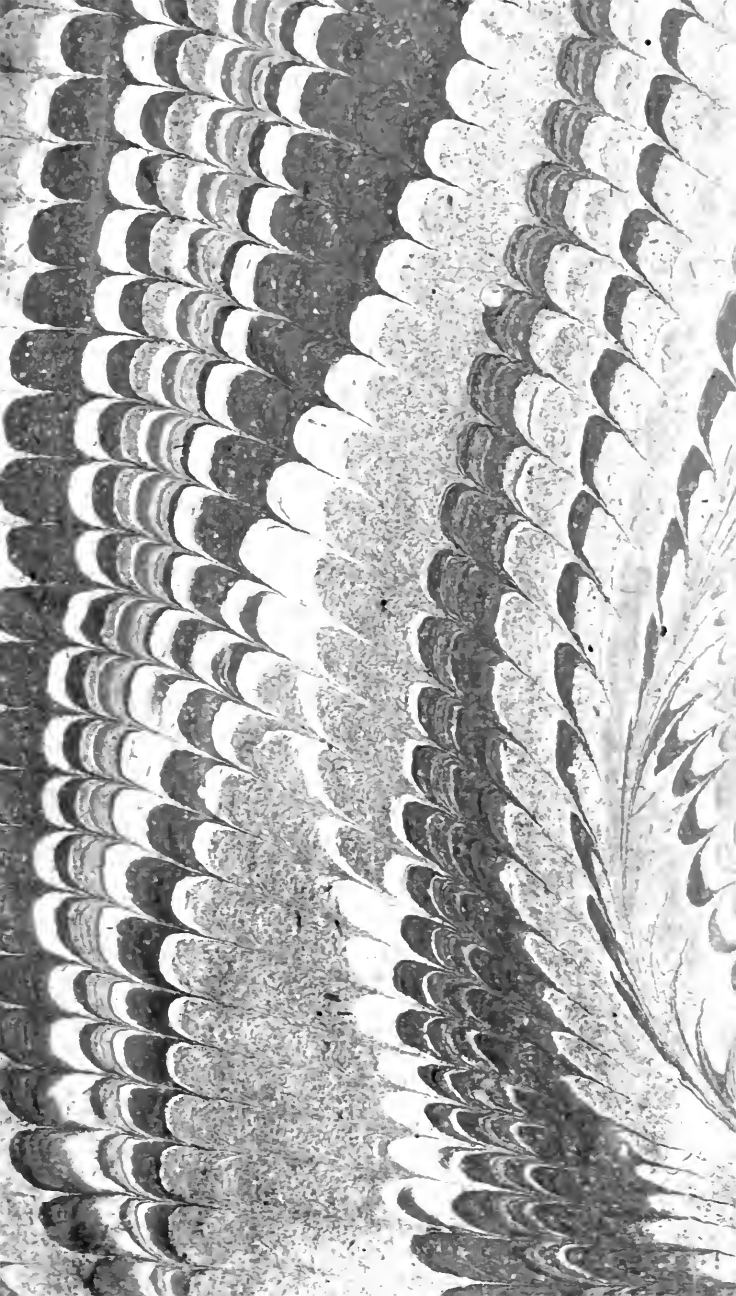


EX LIBRIS



Velut Arbor Aevo

Fred. C. Gulson



15 2



LETTRES
D'UN
FRANÇOIS.

TOME SECOND.



LETTRES
D'UN
FRANÇOIS.

*Quid verum atque decens curo & rogo , & omnis
in hoc sum. Horat. Epist. 10.*

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME, Libraire ;

M. DCC. XLV.

1971

1971

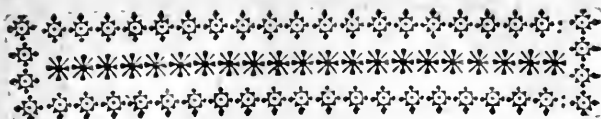
1971

1971

1971

1971

1971



T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans ce second Volume.

<i>LETTRE XXXIII. à M. l'Abbé D'OLIVET,</i>	Page 1
XXXIV. à M. DE BUFFONS,	17
XXXV. à M. FRERET,	25
XXXVI. à M. le Comte DE C**,	41
XXXVII. à M. l'Abbé D'OLIVET,	53
XXXVIII. à M. DE BUFFONS,	64
XXXIX. à M. DU CLOS, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres,	72
XL. à M. le Duc DE NIVERNOIS,	82
XLI. à M. DE BUFFONS,	91
XLII. à M. le Marquis DU T**,	102
XLIII. à M. l'Abbé L* C**,	111
XLIV. à M. DE LA CHAUSSÉE,	120
XLV. à M. le Duc DE NIVERNOIS,	139
XLVI. à M. le Chevalier DE B**,	151
XLVII. à M. DE BUFFONS,	162

ij TABLE DES LETTRES.

XLVIII. à M. l'Abbé L* C***,	171
XLIX. à Monsieur H**,	178
L. à M. le Chevalier DE B**,	187
LI. à M. le Président BOUHIER,	195
LII. à M. DE BUFFONS,	203
LIII. à M. DE CRÉBILLON, de l'Académie Française,	215
LIV. à Monsieur L. A. H**,	232
LV. à M. DE LA CHAUSSÉE,	239
LVI. à M. l'Abbé GÉDOUIN, de l'Académie Française, & de celle des Inscriptions & Belles Lettres,	245
LVII. à M. DE BUFFONS,	264
LVIII. à M. le Président BOUHIER,	271
LIX. à M. DE CRÉBILLON,	286
LX. à M. DE BUFFONS,	303
LXI. à M. DU CLOS,	319
LXII. à M. FRERET,	329
LXIII. à M. le Marquis DE LOMELLINI, Envoyé de Gênes à la Cour de France,	339
LXIV. à M. le Président DE MONTESQUIEU,	349

Fin de la Table du Tome II.



LETTRES

D'UN

FRANÇOIS.

LETTRE XXXIII.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET;

De Londres , &c.

MONSIEUR,



ES Anglois aiment assez
notre Langue pour se plai-
re à lire Cicéron même en
Français; les Traductions
que vous en avez données;
sont ici fort recherchées. Celle des Tuf-
culanes que vous venez de publier, de

Tome II.

A

concert avec M. le P. Bouhier, a été goûtée en Angleterre de tous ceux qui sont en état de juger des Beautés de l'Original, & de la fidélité avec laquelle chacun de vous les a rendues. Les Notes dont cet illustre Magistrat a enrichi le Texte, ont eu l'approbation des Sçavans d'Oxford & de Cambrige. Ils ont rendu justice & à la profondeur de son érudition & à la justesse de son discernement. Voilà, Monsieur, le jugement qu'ont porté de ce dernier Ouvrage les Gens de Lettres d'Angleterre. Sans vous faire de compliment, je puis vous assurer que vous n'y êtes l'un & l'autre, ni moins connus, ni moins estimés qu'en France.

Pour ce qui regarde les progrès que l'Eloquence a fait en ce Pays-ci, il s'en fait de beaucoup qu'ils y aient égalé ceux des autres Productions de l'Esprit. Les Anglois sont les premiers Géomètres de l'Europe; ils ont de grands Philosophes, de grands Poètes, de grands Critiques; ils ont eu un Newton, un Milton, un Addison, mais il ne s'est pas encore trouvé un Orateur célèbre parmi eux. Vous en devez être d'autant plus étonné, que de toutes les Nations polies d'aujourd'hui, la leur est celle où l'on

trouve le plus d'occasions de cultiver la grande & sublime Eloquence. Ce qui a produit les Chefs-d'œuvre de ce genre que vous avez si heureusement rendus en notre Langue , ce qui a formé les Démofthènes & les Cicérons , c'est l'avantage qu'avoient les Orateurs Grecs & Romains de parler de la Paix & de la Guerre , du salut ou de la ruine de la République , & de régir pour ainsi dire tout un Peuple par la Parole. C'est ainsi qu'au rapport de Thucydide , Périclès ayant le don de réfréner les Athéniens quand ils étoient trop hardis , & d'échauffer leur courage quand ils ne l'étoient pas assez , étoit dans le fonds le Roi d'une République Titulaire. La Persuasion qui avoit son siège sur ses lèvres , faisoit passer toutes ses volontés en loix , & il n'a pas moins régné par la force de son éloquence , que Pisistrate par la force de ses Armes.

Les Anglois ont les mêmes avantages & les mêmes occasions ; la liberté dont ils jouissent doit donner à l'esprit cette élévation qui produit le sublime de l'Eloquence. Un Pair du Royaume à la Chambre des Seigneurs , les Députés d'une Ville à celle des Communes , ont entre leurs mains les intérêts de l'Etat ,

& le salut de la Patrie. De même que les Orateurs de Rome & d'Athènes, ils parlent devant des Législateurs qui ne sont assemblés que pour procurer le soulagement & le bonheur du Peuple. Le Parlement d'Angleterre représente la Nation même, & est en possession de la principale partie de la Législation. Quoi de plus capable d'échauffer le génie que ces grands intérêts, que l'amour du bien Public, que le salut de tout un Peuple ! Indépendamment de ces motifs qui ne peuvent toucher que les ames du premier ordre, en Angleterre comme autrefois à Rome, les Richesses, la Réputation, l'Autorité même sont encore le prix de l'Eloquence. Celui qui se distingue par-là à la Chambre des Communes, peut en devenir le Chef, c'est-à-dire, occuper le Poste le plus important & peut-être le plus honorable de la Nation, puisque l'Orateur de cette Assemblée, est, pour ainsi dire, l'Homme du Peuple. Cependant les Discours qui se prononcent au Parlement, ne ressemblent non plus pour la force & l'élévation à ceux dont les Orateurs Romains faisoient retentir la Tribune aux Harangues, que les Salles de Westminster ne ressemblent

pour la Majesté & la grandeur aux lieux où le Sénat de Rome tenoit ses Assemblées.

Les Anglois font dans l'usage de parler sur le champ sur tout ce qui se traite au Parlement; les Matieres peuvent être préparées, mais rarement leurs Discours sont-ils étudiés : aussi y trouve-t-on plus de Logique dans la suite des Raisonnemens, que de Rhétorique dans l'Art de les faire valoir. *Je me suis toujours étonné, dit un des plus sages Ecrivains Anglois, de ce que notre jeune Noblesse étudie si peu la Science de la parole ; c'est de toutes la plus honorable & la plus utile, dans un Gouvernement tel que le nôtre, & nos Orateurs ne sont pas pardonnables de négliger si fort à cet égard les préceptes que nous ont laissé les Anciens.* Il y a, à la vérité, dans l'une & l'autre Chambre, des Gens qui ont le don de la Parole, & qui se font écouter avec plaisir, tels sont à celle des Seigneurs le Comte de C*** & Mylord C***, qui passent ici pour les hommes les plus éloquens de leur Siècle : à la Chambre-Basse, M. P*** parle avec beaucoup de hardiesse & de vivacité; le ton de M. W** est plus soutenu & plus affectueux. Mais en

général , on peut assurer que lorsqu'on vient à lire la plûpart des Discours qui ont été prononcés au Parlement , on n'y trouve pas cette Eloquence noble & vigoureuse , qui nous frappe & nous transporte dans les Oraisons d'un Démosthènes & d'un Cicéron. Seroit-ce que , comme on le dit , ceux qui font le plus de bruit au Parlement ont moins en vûe l'intérêt général de la Nation que le leur particulier. Il est sûr que les passions basses ne peuvent inspirer aucun sentiment élevé. Le zèle du bien Public fait les Hommes éloquens , l'Esprit de parti ne fait que de vains Déclamateurs. Il ne faut pas moins qu'un ardent amour de la Patrie & qu'un dévouement entier au bien du Peuple pour former un véritable Orateur. Ces sentimens généreux ne peuvent toucher que les grandes ames , & les Hommes du génie le plus sublime , sont seuls capables de s'élever jusques-là.

Un petit esprit ne cherche pas à sortir de sa Sphère , il ne découvre rien au-delà des limites étroites où il se trouve circonscrit , il peut poursuivre avec ardeur son intérêt particulier , ou celui de quelques personnes dont il épouse les

passions, mais il n'est pas susceptible de cette louable ambition, qui étend tellement les facultés de l'ame, qu'elle embrasse les objets les plus vastes : l'avantage de toute une Société, le bonheur d'un million d'hommes, sont alors les seuls qui lui paroissent dignes de l'émouvoir. Le vice concentre l'homme dans lui-même : la vertu l'élève au-dessus de l'humanité.

L'illustre Archevêque de Cambray, étoit de cet ordre supérieur des Hommes ; l'amour du bien public a pû seul lui inspirer le courage de faire parler la vérité au milieu même de la Cour. Télémaque est la Cause des Peuples plaidée au Tribunal des Rois. Cet éloquent Prélat y fait sentir continuellement à ceux que la Providence a placés sur le Trône, que leurs vrais intérêts sont inséparables de ceux de leurs sujets ; qu'un Roi peut faire du bruit par ses Conquêtes, mais qu'il ne peut être grand que par l'amour de son Peuple ; & que le parfait Héroïsme ne consiste que dans l'exercice des vertus les plus utiles au bonheur du genre humain. Que ne doivent pas à leur Naissance ceux à qui elle a donné le droit de veiller au salut de

leurs Compatriotes ! Pour un Etre raisonnable & sensible , est-il une gloire plus flatteuse , une satisfaction plus touchante que de contribuer au bonheur de ses égaux ? C'est approcher autant qu'il est en soi de la Divinité que d'être le Bien-faïcteur des Hommes *. Cependant en ce Pays-ci comme par-tout ailleurs , que ceux qui n'ont en vûe que le Bien public sont rares !

Quintilien remarque . d'Hortensius , qu'en lisant ses Plaidoyers, on ne les trouvoit pas dignes de la réputation de leur Auteur , dont le principal mérite étoit l'action ; si la même chose arrive ici lorsque l'on vient à publier les Discours qui ont fait le plus de bruit au Parlement , ce ne peut pas être par la même raison , puisque les Anglois négligent entièrement cette partie de l'Orateur , que Démosthènes disoit être la première , la seconde & la troisième. Quelques-uns même , s'ils en étoient crus , proscriroient de leurs Assemblées tout usage de l'Eloquence , comme indigne de la Majesté du lieu , & de la gravité des matieres qui s'y traitent. Ils prétendent que l'Art

* *Homines ad Deos nullâ re propius accedunt quam salutem hominibus dando. Cicer.*

Oratoire ne convient qu'à ceux qui se laissent gouverner par la passion , & non à ceux qui obéissent à la raison. Mais les hommes en général sont tels qu'il est plus aisé de les conduire par l'une que par l'autre. C'est trop présumer d'une Assemblée de cinq cens personnes , que de croire qu'en toute occasion il suffira de leur présenter la vérité pour la leur faire embrasser. La plûpart la méconnoîtront si elle n'est pas revêtue de tous les charmes de la persuasion. Pourquoi négliger de se servir d'une arme qui a fait pendant si long-tems le salut de la République Romaine ? N'exigeons pas des hommes plus de perfection que l'humanité n'en comporte ; c'est pour leur propre avantage qu'il faut se conformer à leurs foiblesses , & émouvoir leurs passions lorsqu'on ne peut convaincre leur entendement.

On ne peut nier que dans les Républiques de la Grece , des Orateurs violens & mercénaires n'aient souvent employé le talent de la Parole à faire triompher l'injustice , & à opprimer la vertu. Est-il rien en effet dont la malignité & la corruption des hommes ne

pervertissent l'usage ? Mais ces abus même de l'Eloquence en prouvent le pouvoir , & par conséquent l'avantage que l'on en peut retirer pour le service de la Patrie , quand on a assez de vertu pour la préférer à tout autre intérêt.

Le but de la véritable Eloquence , est de mettre la vérité dans tout son jour , d'éclairer les hommes sur leurs devoirs , de nous inspirer ces principes ; d'échauffer & de faire germer dans nos cœurs ces sentimens généreux qui nous font renoncer à tout avantage personnel contraire à celui de nos Concitoyens , de nous convaincre enfin qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur que celui qui est fondé sur les vertus morales.

Mais un Orateur ne nous persuade gueres , à moins qu'il n'ait lui-même l'air persuadé. Lorsqu'un Ecrivain pense ce qu'il dit sans s'en appercevoir , il se peint dans ses Ouvrages , & c'est-là ce qui les fait paroître naturels : on s'aperçoit qu'il parle d'après le sentiment par la chaleur avec laquelle il s'exprime. Celui qui ne sent pas ce qu'il dit , raisonne & ne s'échauffe pas : l'un ne veut que prouver , l'autre veut convaincre.

Celui qui est persuadé veut persuader les autres ; il veut se faire des Profélites , l'autre ne veut que faire briller son esprit. Combien d'anciens Philosophes n'ont fait que prêcher la vertu ; Epictète me la fait aimer.

Si ceux qui ont l'avantage d'être au Parlement d'Angleterre , les Défénieurs de la liberté, y suivoient les exemples des Orateurs de Rome & de la Grece , ils inspireroient leurs sentimens non-seulement aux Députés à qui la Garde des Loix est confiée , mais au Peuple même qui les a choisis pour être ses Protectors. Tout ce qui se dit dans ces Assemblées , devient bientôt public. Ici comme autrefois à Rome * , il se trouve d'habiles Copistes , qui par une écriture abrégée ont l'art d'emporter un discours quelque rapide qu'en soit la prononciation. On travaille actuellement à un Recueil de tous ceux qui ont été prononcés dans

* Cicéron parle de cet Art d'écrire par abréviation dans l'Epître XXXII. à Atticus , Liv. XIII. Plutarque dans la Vie de Caton , dit qu'on en attribuoit l'invention à Cicéron même.

Les Persans ont aussi une sorte de Chiffre dont ils se servent au lieu de l'Ecriture ordinaire.

l'une & l'autre Chambre depuis la grande époque de la Restauration de Charles II. *

Il y a quelque tems que je fus à la Chambre des Seigneurs ; on y agitoit une des questions qui intéresse peut-être le plus la liberté de la Nation ; il s'agissoit de sçavoir si on continueroit l'Armée sur le pied de seize mille hommes , ou si on la réduiroit sur celui de douze mille. Je fus frappé d'abord du respect que doit inspirer cette auguste Assemblée ; mais dans la chaleur du débat il échappa à ceux qui parlerent , plusieurs traits qui ne pouvoient que le diminuer. Je trouvais dans tout ce qui s'y dit plus de haine pour le Ministre , que d'amour pour le bien Public. Les invectives & les plaisanteries tinrent lieu de raison dans la dispute. Les Ennemis du Ministère soutinrent que les Puissances qui pouvoient donner de l'ombrage à l'Angleterre , & la France même la plus à craindre de toutes , ne respiroient aujourd'hui que la justice & la Paix. Mylord Carteret fit l'éloge du Ministre que le Roi qui nous fait bénir chaque jour la douceur de son Regne , a mis à la tête de ses Conseils.

* Ce Recueil a paru en 1741.

Un des Partisans de la Cour soucrivit à ces louanges , mais dit que ce Ministre quel qu'il fût n'étoit pas immortel. Un troisième qui n'est pas moins connu par son esprit que par son opposition à M. Walpole , repartit à celui-ci , & convint qu'en effet le Ministre de France n'étoit pas immortel. *Mais , dit-il , son Successeur ne le sera pas non plus , ni celui par qui son Successeur sera remplacé , & c'est une chose triste pour l'Angleterre , si elle est obligée d'entretenir de nombreuses Armées , parce que les Ministres de France ne sont pas immortels.* Ce trait fit rire , mais n'étoit pas capable d'émouvoir , ce qui est le but de l'éloquence , & qui auroit dû être l'objet de celui qui parloit.

Ainsi selon leurs différens caractères ; les uns déclament avec violence contre tout ce que fait le Ministre , les autres badinent quelquefois indécemment sur les matières les plus graves & les plus importantes. L'un est dans l'usage de faire des plaisanteries , l'autre est dans celui de les relever. On fait des complimens à ceux de son parti , on invective ceux dont on combat les opinions. On s'offense & on se demande pardon ; & pendant qu'on écoute ainsi des affections pa-

ticulières , ou des animosités personnelles , on perd de vue le fond de la dispute , & l'on sacrifie l'intérêt public à celui de son parti.

De combien les affaires , dit un jour M. Walpole à la Chambre des Communes , seroient plus promptement & mieux discutées , si dans nos disputes on vouloit renoncer aux injures personnelles , & aux plaisanteries offensantes. Par de pareilles pratiques on fait passer le mensonge pour la vérité ; & l'ignorance qui y a recours , tient lieu de capacité. Si le badinage & la plaisanterie entraînent nos suffrages , il n'est pas nécessaire pour en obtenir la supériorité , d'être sage & honnête , il suffira de rire & de railler ; ce que tout homme peut communément faire avec autant de succès qu'un autre.

Voici un Discours bien différent , qui a été prononcé à la Chambre des Pairs par un de ceux qui y a le plus d'autorité. *Mylords , les deux jeunes Seigneurs qui ont ouvert le débat , ont parlé avec une telle dignité , une si grande force dans les raisonnemens , & tant de propriété dans les expressions , que je commençois à me croire dans un Sénat de Rome , d'Athènes , ou de Lacédémone ; c'est pourquoi je dois*

remercier le noble Duc qui a parlé le dernier , de m'avoir ramené à une véritable Chambre de Seigneurs Anglois *. N'est-ce pas attaquer l'honneur même de l'Assemblée , que d'oser lui témoigner un mépris aussi éclatant , & que d'imputer au général ce qui peut n'être que l'erreur d'un particulier ? Est-il étonnant que de vils Auteurs de Brochures parlent avec si peu de circonspection des Membres du Parlement , lorsqu'entre eux-mêmes ils observent si mal les égards qu'ils se doivent les uns aux autres , & qu'ils donnent les premiers le scandaleux exemple de ce manque de respect ? Ainsi quand un d'entr'eux accuse le plus grand nombre d'être vendus au Ministre , & dit , *que comme ils en reçoivent des gages , il voudroit aussi qu'ils portassent sa livrée , afin qu'on pût les reconnoître* ** ; il a fourni matière aux Commentaires les plus injurieux.

Je ne vous ai parlé de ces abus , que par l'influence nécessaire qu'ils ont sur l'éloquence dont ils ont corrompu le goût. Il se peut que le remède fût plus

* Discours de Mylord Bathurst. Actes de la Chambre des Pairs , Vol. 7. pag. 554.

** Vol. 6. pag. 379.

dangereux que le mal même. Peut-être ne prouvent-t-ils autre chose, sinon que les Anglois sont des hommes, & des hommes comme les autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXIV.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

Londres étant une Ville fort grande , fort riche & fort triste , & où la fumée du Charbon de terre empoisonne en quelque façon l'air que l'on y respire , il n'est pas étonnant que les gens aisés , de quelque'état qu'ils soient , s'y plaisent si peu , & n'y demeurent qu'autant que leurs affaires les y obligent. Un Duc est ici logé plus à l'étroit que beaucoup de Bourgeois ne le sont à Paris. Il y a peu de Maisons remarquables pour la beauté des Bâtimens , ou la richesse des Meubles. Je compterois au seul Fauxbourg Saint-Germain plus de cinquante Hôtels dont on ne parle pas, qui sont au-dessus de la Maison du Duc de Bedford , que les Anglois vantent tant.

Ce n'est pas qu'à cet égard ils craignent de dépenser: la cause Physique dont

j'ai déjà fait mention , contribue plus que toute autre à cette différence. Cette même fumée de Charbon de terre , qui les oblige , quelque tems qu'il fasse , à sortir tous les matins de chez eux pour respirer un nouvel air , en empêche plusieurs de bâtir des Palais dans une Ville où ils s'ennuient. D'ailleurs , elle n'est pas moins contraire à la Peinture , à la Dorure, & en un mot, à la richesse des Meubles , qu'à la santé des Habitans.

Ainsi, les Grands du Royaume ne regardent pas Londres comme le lieu de leur résidence , & les Etrangers qui les voyent confondus pêle-mêle avec les Négocians de cette grande Ville , ne les connoissent pas bien. Il semble presqu'ici que les lieux qu'ils occupent ne sont pour eux que des especes d'Hôtelleries , où ils se logent pendant la tenue du Parlement ; ce n'est qu'à la Campagne qu'ils étalent toute leur magnificence : ils y ont tous de vastes Maisons , un nombreux Domestique ; des Parcs peuplés de Daims & de Cerfs. Ils y tiennent une Table ouverte aux Gentilhommes de la Province ; & dans la manière dont ils vivent , tout annonce leur opulence & leur grandeur. Si parmi nous les Grands, dont le Luxe de

Paris a dérangé les affaires, font quelque-fois obligés de passer six mois à la Campagne pour les raccommoder, ceux de ce Pays-ci font tout le contraire, ils restent à Londres quand ils veulent épargner , & n'y tiennent un si petit état, que pour pouvoir vivre dans leurs Terres d'une maniere plus splendide.

Ils partagent leur loisir à la Campagne entre la Chasse , qui est leur occupation favorite , & la Table , que l'on tient ici plus long-tems qu'en France. Les restes de leur loisir , les uns le donnent aux soins de l'Agriculture , & aux charmes de la vie Economique ; les autres à des jeux d'exercice , la plupart très-violens. Celui pour lequel ils paroissent avoir le plus de goût, en est un où ils jouent avec tous leurs Valets , & cela , dit-on , *parce que les Anglois ont une idée plus juste de la véritable grandeur, que d'autres Nations, & qu'ils ne craignent pas de compromettre la leur en se familiarisant avec les Petits.* En souscrivant à cet éloge, on peut douter que ce soit-là en effet la raison d'un pareil usage. Il me semble en entrevoir une plus sensible & plus vraie : c'est qu'ils s'ennuyent quand ils sont seuls. Les Anglois à la Campagne se

visitent les uns les autres, mais ils n'y vivent guères ensemble. L'Ennui est le tyran de la vie de la plûpart des Hommes ; & quoique son empire s'étende aux Champs comme à la Ville , les Grands en souffrent plus que les Petits.

Le bonheur n'est pas attaché à la possession des richesses. Le Payfan est souvent plus heureux que son Seigneur ; le travail constant du premier le fait jouir de cette tranquillité d'ame, qui est le plus précieux de tous les biens, & que tout l'or du monde ne sçauroit payer. Au milieu des richesses on est dévoré de la soif de les accumuler , ou tourmenté de l'inquiétude de les perdre. Peu d'Hommes en sçavent jouir. La nature y a attaché je ne sçais quel poison, presque toujours funeste au repos de ceux qui les possèdent.

Ainsi , c'est au sein même de l'abondance que l'on a plus de besoin de dissipation. Ne nous déguisons pas la vérité ; quelque humiliante qu'elle puisse être pour nous : ce n'est point par amitié que les Hommes se cherchent les uns les autres , ce n'est que par besoin. C'est ce qui fait que dans la solitude le Domestique devient l'ami de son Maître. L'Hom-

me est pour lui-même la plus dangereuse compagnie. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui s'ennuyent. Il n'est pas donné à tous de jouir avec sensibilité de toutes les richesses que la nature nous présente, de prendre du goût pour l'Agriculture, d'aimer le Jardinage, de se plaire à voir une Rose s'épanouir; tous ne savent pas profiter de la leçon du travail que nous donne l'Abeille laborieuse; lorsqu'elle va sur tant de fleurs recueillir les sucs dont elle compose son miel: ce sont-là cependant les seuls plaisirs qui ne lassent ni ne dégoutent à la Campagne, & il faut les aimer pour s'y plaire véritablement. Mais combien peu de gens ont la tranquillité d'ame qui produit cette sensibilité! L'Homme sage, l'Homme heureux est celui qui peut également & goûter la solitude au milieu du tumulte des Cours, & se trouver en compagnie dans le silence de son Cabinet. Qu'arrive-t-il aux autres Hommes? Que l'ennui qui les a chassés de la Ville, les suit à la Campagne; & pour me servir d'une expression familière, mais très-énergique, qu'on fait tout, qu'on va jouer avec ses Valets *pour tuer le tems*. Quelle est notre folie! Le tems est notre

unique trésor, & nous ne sommes embarrassés que sur les manieres de le perdre ; nous nous plaignons que notre vie est courte , & il n'est point de jour qui ne paroisse trop long. Nous la précipitons nous-mêmes , en ne jouissant pas du présent qui est à nous , & en courant sans cesse après l'avenir qui ne nous appartient pas.

De leur côté, les Angloises, qu'on n'a jamais soupçonnées d'être moins fières que les Françoises, s'amusent à la Campagne avec leurs Femmes de Chambre, & sont souvent réduites à danser avec elles , faute de sçavoir à quoi employer leur loisir. Elles ne peuvent triompher de leur ennui , que dans la foule & dans le tumulte. De-là viennent ces Danfes de douze & de dix-huit personnes à la fois. Le même ennui qui , à la Campagne , réduit un Pair d'Angleterre à jouer avec son Palefrenier , fait qu'ailleurs on n'ose pas quitter la Ville. Combien de gens croient en effet que *hors Paris il n'y a pas de salut pour les honnêtes gens ?* L'Homme né pour le travail , doit regarder l'Ennui comme une espece de tribut , que celui qui veut vivre dans l'Oisiveté est forcé de payer à la

nature. C'est pour s'en exempter, qu'en différens Pays on a recours aux voyes les plus opposées. A Londres, on passe sa vie au Cabaret. A Paris, on ne fait chaque jour que se visiter les uns les autres sans avoir ensemble aucune affaire, souvent même sans avoir rien à se dire. Le plus grand nombre de ceux qui viennent dans une Maison, feroient aussi-bien, & pour eux-mêmes & pour les autres, de se contenter de se faire écrire à la porte. Ce que tant de gens cherchent par ce mouvement continuel, à Constantinople, où l'on est plus sédentaire, on ne le trouve que par le secours de l'Opium & du Tabac en fumée. L'art de jouir n'est pas à la portée de la plûpart des Hommes, ils ne sçavent que s'étourdir. C'est pour fuir ce cruel ennui qui les persécute, que l'un se ruine en Bâtimens & l'autre au Jeu, que les uns se plongent dans le malheur, & que les autres donnent dans les travers les plus ridicules. Cette maladie de l'esprit tourne en manie, ce qui n'est que goût dans les gens sages. Un Homme passe sa vie à entasser des Livres qu'il ne lit pas : une Femme se trouve malheureuse, si elle n'a pas toujours une douzaine de Chiens autour

d'elle. Tant de gens ne s'entretiennent avec des Perroquets , que parce qu'ils n'ont pas de quoi s'entretenir avec eux-mêmes. L'Ennui , si je ne me trompe , est la source de presque toutes les folies & de toutes les sottises des Hommes.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XXXV.

A Monsieur FRERET.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

BIEN des gens se laissent tellement prévenir sur la réputation de sagesse des Anglois, qu'ils ferment les yeux à tout ce qui n'y répond pas; d'autres uniquement frappés de quelques défauts qui leur sont particuliers, n'admirent peut-être pas assez leur zèle pour le maintien de leurs Loix & de leur Liberté; entre ces deux extrémités il est un milieu que le Sage doit tenir, & que vous observez constamment dans tout ce que vous me dites. Il est sûr que chez eux la différence de sentimens sur le Gouvernement entraîne plusieurs inconvénients dans la Société Civile. On trouve, pour ainsi dire, deux Nations dans la même. S'ils n'ont pas nos ridicules, ils en ont d'autres, & vous connoissez trop bien les Hommes pour en être étonné: les Ridicules sont l'appanage de l'Humanité.

Vous vous souvenez, Monsieur, d'avoir lû dans le Spectateur, qu'il y a eu un tems en Angleterre où les Femmes affichoient le Parti dont elles étoient, par le côté du visage où elles plaçoient leurs Mouches. Il vient de paroître un Ouvrage qui tient de cette bizarrerie fanatique, & qui mérite, si je ne me trompe, d'être connu, du moins par sa singularité. En voici le Titre :

LA PIERRE DE TOUCHE,

Ou METHODE simple & aisée de discerner le bon & véritable Anglois de l'Anglois corrompu ; c'est-à-dire, l'Ami de la Liberté & de la Patrie, de l'Esclave de la Fortune & de la Cour ; Ouvrage utile à tous Gentilhommes, Marchands, Artisans, Laboureurs & autres, qui ont droit de donner leurs voix aux Elections. Par NATHANAEEL SMITH, de la Ville de LEICESTER.

Timeo Danaos & dona ferentes.

A Londres chez BERNARD LINTOT.

1737.

Je commence par l'Avertissement que je vous traduirai tout entier, pour que vous puissiez mieux juger du Caractere & de la façon de penser de l'Auteur.

» L'Etat florissant & la gloire de l'An-
 » gleterre s'éclipsent à mesure que la dé-
 » pravation de nos Mœurs augmente ;
 » la corruption est aujourd'hui si géné-
 » rale , qu'on n'entre plus au Parlement *
 » sans acheter les suffrages de sa Ville
 » ou de sa Province. Tout Homme qui
 » aspire à devenir Membre de la Cham-
 » bre-Basse , est obligé de tenir Table
 » ouverte pendant le tems de son Elec-
 » tion : ceux en qui réside le droit d'élire
 » ne voyent guères qu'en ces occasions
 » les Personnes des différens Partis qui
 » employent toute sorte d'artifices pour
 » les surprendre. Le Loup dévorant s'y
 » revêtit de la peau de l'innocent Agneau.
 » Celui qui en secret est vendu à la Cour,
 » jure sur les Saints Evangiles d'être tou-
 » jours contraire au Ministère ; l'honnête
 » Artisan, le simple Fermier l'en croient
 » sur sa parole ; le plus grand nombre ,
 » soit faute d'expérience , soit faute de
 » capacité , n'est pas en état de recon-
 » noître le Fourbe sous le déguisement
 » qui le cache. Ainsi tel croit choisir un
 » Homme zélé pour sa Patrie , qui don-

* L'Auteur veut parler de la Chambre-Basse ;
comme on le voit par ce qui suit.

ne fa voix à un Ambitieux prêt à tout
sacrifier à sa Fortune.

Les Malheurs qui arrivent tous les
jours par les ruses que les Whigs * em-
ploient , pour nous séduire , m'ont
déterminé à rendre publiques les Ob-
servations que j'ai faites sur une matie-
re si importante. Ce sont autant de Re-
gles sûres pour distinguer un véritable
Tory de celui qui n'en a que le masque.
Ces Regles en même-tems sont à la
portée de tout le monde ; il n'est né-
cessaire ni d'avoir étudié , ni d'avoir
hanté les Caffés de Londres, pour en fai-
re l'application. Celui qui aura des yeux
verra , & celui qui aura des oreilles en-
tendra. J'apprens à discerner un Whig
d'un Tory , à sa maniere de se vêtir ,

* Ces Noms de *Whigs* & de *Torys* n'ont pas
toujours signifié le Parti de la Cour & celui qui
lui est opposé. Dans les Lettres de Mylord B** ,
Ouvrage qui , pour l'élégance du Style & la so-
lidité du Raisonnement , est au-dessus de tout
ce que les Anglois ont produit en ce genre , on
voit qu'on a appelé *Tory* ou *Whig* tour à tour le
même Parti , selon qu'il a adopté tel ou tel Prin-
cipe. M. Smith donne le nom de *Tory* à quicon-
que est opposé à la Cour , quels que soient
ses Principes. Ce qui est d'autant plus étonnant
que celui de *Whig* a été pendant long-tems le
terme distinctif pour caractériser ceux de la fac-
tion du Peuple.

» d'agir , de parler , de boire , de man-
 » ger , &c. en un mot avec ma Méthode
 » il n'est plus besoin que d'avoir des
 » yeux & des oreilles pour ne s'y ja-
 » mais méprendre ».

Le premier Chapitre est intitulé, *Du Tempérament, de la Physionomie, du ton de la voix, &c. des Torys*. Je ne me propose que de vous rendre compte des idées de l'Auteur, sans les épouser. L'envie de faire rire lui a fait souvent sacrifier dans ses Remarques la justesse à la singularité. La sorte de plaisanterie & l'exagération continuelle qui regnent dans son Ouvrage, vous feront sentir assez que c'est une Satire aussi outrée que bizarre.

Il établit d'abord comme un fait incontestable que les Torys en général ont meilleure mine, & sont d'une constitution plus forte que les Whigs, soit parce qu'ils se nourrissent d'une substance plus solide, & qui leur convient mieux, soit parce qu'ils n'altèrent pas autant que les Whigs leurs tempéramens dans le commerce des Filles débauchées. Ce sont les propres termes de l'Auteur. » Il est aisé, dit-
 » il de distinguer le Descendant d'une
 » suite d'Ancêtres qui ont vécu de Bœuf
 » & de Pouding, de celui dont le Pere

» & le Grand-Pere se sont gâtés l'esto-
» mac en ne vivant que d'Entremets à
» la Françoisse. L'un a une abondance de
» chair & une certaine rotondité qui an-
» noncent la force de son tempérament
» & celle de son esprit, l'autre au con-
» traire a toujours l'air pâle & défait, ce
» qui doit faire craindre un esprit qui se
» sente de la foiblesse du corps. On nou-
» rit Achille avec de la moëlle de Lyon,
» pour le rendre fort & courageux. Le
» suc du Bœuf a la même vertu pour les
» Naturels de ce Pays-ci. C'étoit la nour-
» riture de ces braves Anglois qui ont
» remporté tant & de si glorieuses Vic-
» toires sur les François. Tout autre ali-
» ment ne peut qu'affoiblir le corps, &
» disposer l'esprit à cette mollesse dont
» la Politique d'un Ministre sçait profi-
» ter. Le Roi Charles II. avoit bien ses
» raisons quand il nous a apporté la Cui-
» sine Françoisse ».

M. Smith prétend donc que les Tories ont un air plus sérieux, plus mâle & plus pensant que les autres Anglois; mais il a la bonne-foi de convenir aussi que la plûpart sont d'un tempérament plus mélancolique. Pour les Whigs, il assure que le grand nombre d'entre eux ont le visage

efféminé , à la Cour sur-tout ; & qu'en général ils ont l'air léger , éventé & inconsideré ; en un mot l'air François : vous voyez qu'en passant l'Auteur nous donne aussi quelques coups de patte.

A l'égard du ton de voix , il dit que les Whigs l'ont doux & insinuant , & que les Torys l'ont vif & animé. A l'en croire tout est efféminé dans les uns , & tout est mâle dans les autres. Il va jusqu'à dire qu'il peut reconnoître au seul son de la voix un Tory d'une ancienne Famille , & qui ne s'est point mésalliée , celui , par exemple , qui descendroit d'un Tory du tems de Cromwel , car son opinion est que les Torys sont aussi anciens que le Gouvernement Anglois , & que tout ennemi du Ministre en quelque tems qu'il ait vécu , étoit Tory. Au surplus , il soupçonne que les meilleurs sont de race Bretonne.

Le second Chapitre traite de la maniere de s'habiller ; mais comme les Whigs contrefont en cela les Torys , quand ils ont envie de plaire au Peuple ; l'Auteur avoue qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. *Le matin au Parc S. James* , dit M. Smith , *on prendroit nos jeunes Seigneurs pour des Anglois raisonnables &*

de véritables Torys , le soir à l'Opera on les trouve poudrés , frisés , chargés de dorure , en un mot ce qu'ils sont , de méprisables Whigs. Le reste de ce Chapitre ne pourroit que vous paroître insipide à vous qui n'avez pas vécu en Angleterre. Rien n'est indifférent pour M. Smith. Une Perruque plus ou moins courte , un habit fait de telle ou telle façon , tout est pour lui matiere à conjecture.

Je passe aussi les trois Chapitres suivans , comme ne contenant que des Remarques superficielles , ou des conjectures trop hazardées , & je viens au cinquième que je vous traduirai tout entier. C'est le plus singulier & le plus important de l'Ouvrage ; le seul Titre excite la curiosité. Le voici.

Observations à faire à un Repas d'Élection , pour découvrir si celui qui demande à être Député est un véritable Tory, & si l'on peut compter sur lui.

» Vous remarquerez d'abord de quel
 » air votre Homme vous recevra ; si en
 » entrant il vous prend loyalement la
 » main , & vous la ferrant de toutes ses
 » forces , il vous la secoue bonnement
 » & simplement , comme c'étoit la cou-
 » tume de nos Peres , louez-en le Ciel,

» & dites en vous-même : Celui-ci est
 » des nôtres ; si au contraire il vous fait
 » une humble inclination de corps , ac-
 » compagnée d'une profonde révérence ,
 » craignez cette politesse étrangere , &
 » prenez garde à vous ; vous êtes en
 » Pays ennemi.

» Vous ferez ensuite attention à ce
 » qu'on servira sur la Table ; si vous y
 » voyez paroître des Potages , des En-
 » trées & telles autres inventions ridicu-
 » les de la Cuisine Françoisë , celui qui
 » vous traite est à coup sûr un Whig ,
 » quelques protestations contraires qu'il
 » vous fasse. Ceux de ce Parti n'osent
 » pas manger selon leur goût naturel ; ils
 » suivent à leurs Tables les Loix de quel-
 » que *éminent* glouton de Paris , & pré-
 » fèrent une Poularde à la Béchamel à
 » notre Oye rotie avec une sauce aux
 » Pommes Cuites.

» Si sur la Table du Candidat il n'y a
 » pas de *Plum-pudding* *, ou si y en ayant
 » il n'en mange pas , autre preuve qu'il
 » est Whig. Dis-moi qui tu fréquente , & je
 » te dirai qui tu es , est une Maxime sû-
 » re ; dis-moi de quoi tu vis , & je te di-

* Pudding, où il y a des Raisins secs.

» rai comment tu penſes , en eſt une au-
» tre qui ne l'eſt pas moins.

» S'il fait ſervir le Rot , ſoit viande de
» Boucherie , ſoit viande blanche ou Gi-
» bier , ſans qu'il ſoit inondé de beurre ,
» ſoyez bien ſûr que ce n'eſt pas un To-
» ry , un Homme de ce Parti ne com-
» mettroit pas une faute ſi eſſentielle ,
» dans la crainte de bleſſer le goût de quel-
» ques prétendus Docteurs en Cuiſine ,
» qui blâment dans la nôtre , tout ce qui
» n'eſt pas conforme aux uſages Fran-
» çois.

» S'il ſe ſert de ſa Fourchette pour
» porter les morceaux à ſa bouche , au
» lieu de les prendre & de ramaffer la
» fauſſe même avec ſon Couteau , ainſi
» que nos Peres l'ont toujours pratiqué ,
» c'eſt un homme que la Mode a gâté ,
» & ſur qui l'on ne peut compter.

» A l'égard de la Boiſſon , elle ne don-
» ne pas lieu à des Remarques moins ſû-
» res. Les Liqueurs fortes donnent du
» courage , & c'eſt pour cela que les
» Torys les aiment. Tout homme qui
» préfère le Vin de Bordeaux à celui de
» Portugal , doit vous prévenir contre
» lui ; il n'a ſûrement pas à cœur l'inté-
» rêt de ſa Patrie , puifque le premier de

» ces Vins nous vient d'un Pays dont le
» commerce nous est à charge , & que
» nous faisons au contraire un commerce
» très-avantageux avec le Pays d'où nous
» tirons l'autre.

» Si celui qui veut être Membre du
» Parlement , alloit jusqu'à boire du vin
» de Bourgogne préférablement à celui
» de Bordeaux , c'est un homme qui a
» perdu le goût naturel aux Anglois , &
» qui par-là donne tout lieu de croire qu'il
» en a aussi perdu la façon de penser :
» l'un est une suite de l'autre. Jamais un
» veritable Tory , eût-il séjourné dix
» ans en France , n'a pû se faire à la fa-
» veur du vin de Bourgogne , ni au fu-
» met d'une Perdrix.

» Enfin , si le Candidat aime mieux
» le Vin de Champagne que les Vins
» blancs que nous tirons d'Espagne ou
» de Portugal * , ou que nous fabriquons
» dans notre Île , il n'y a plus rien à exa-
» miner , c'est un Whig déguisé : quoi
» qu'on puisse vous alléguer en sa faveur,
» refusez-lui constamment votre voix.
» On choisit un jour contre mon senti-
» ment , un homme dont je m'étois mé-

* L'Auteur veut parler de ces Vins communs
que les Anglois appellent Vins de Montagne.

» fié ; parce que je l'avois vû boire trois
» verres de Vin de Champagne. Six mois
» après il nous tourna casaque , & se
» rangea du Parti de la Cour. On ne peut
» se fier à ceux qui aiment une boisson
» si peu faite pour notre Nation ; ils
» n'ont pas plus de solidité que la mousse
» de la liqueur qui leur plaît si fort.

» Il est juste aussi d'avertir l'Anglois
» honnête & bien intentionné pour sa
» Patrie , d'une mode que les Whigs ont
» introduite depuis peu à leurs Tables ,
» je veux parler des Seigneurs de ce
» Parti , où des particuliers fort riches
» assez ridicules pour les imiter , c'est-
» à-dire en général , des Anglois qui ont
» le goût le plus dépravé. On connoît
» la manière scandaleuse dont les Whigs
» affectent d'établir parmi nous les Mo-
» des & les Vices des Nations Etrangères.
» Aujourd'hui , la plûpart d'entre eux
» boivent leur Vin à la glace , & ce n'est
» constamment que par air , ce goût ne
» nous étant point du tout naturel. Il en
» est néanmoins qui affectent de s'en ser-
» vir , même au mois de Décembre , &
» cela parce que c'est l'usage chez les
» François qui ont le Cerveau brûlé. J'é-
» tonnerai bien plus nos bons Anglois

» du Nord , qui ne connoissent que leur
 » Campagne , & n'ont vû de Ville que
 » celle d'Yorck , quand je leur appren-
 » drai qu'à certaines Tables de Londres
 » on sert aujourd'hui de la glace à man-
 » ger , comme on sert sur les leurs de
 » la Gelée de Groseille.

» A quel point de corruption sommes-
 » nous parvenus ! O Tems ! ô Mœurs !
 » Et que diroient nos vertueux Ancêtres
 » de cé Luxe étranger ! Heureusement
 » cette dépravation ne s'est pas encore
 » introduite chez les Sages Torys , &
 » ceux de ce Parti qui sont simples &
 » honnêtes , font encore chauffer leur
 » Vin avant que de le boire , ainsi que
 » l'ont toujours pratiqué les véritables
 » Anglois ; ce qui est d'un usage salu-
 » taire pour l'estomac. C'est aussi la cou-
 » tume des Chinois : chez ce Peuple si sa-
 » ge, on mange froid , & on boit chaud.

» Ce qui distingue le plus les Torys
 » des Whigs , c'est qu'en effet ils boi-
 » vent beaucoup plus que ceux-ci. On
 » peut juger de quelle façon un homme
 » pense sur le Gouvernement à sa ma-
 » niere de boire. Un simple Tory boit
 » le double d'un Whig. Un Tory un peu
 » ardent dans son Parti , boit autant que

» douze Whigs ensemble. Il n'y en a
 » point de ceux de la première classe,
 » qui ne soit en état de boire à un Repas
 » d'Élection en rasades bien mesurées
 » toutes les Santés du Parti, & toutes
 » les malédictions que selon l'usage on
 » y donne aux Chefs du Parti contraire,
 » & de plus la confusion de la Haute
 » Eglise en général, & la damnation de
 » tous nos Seigneurs spirituels en par-
 » ticulier.

» La dernière Réflexion qui me reste
 » à faire sur ce sujet, est que tout hom-
 » me qui presse un autre de boire & ne
 » boit pas lui-même, est un ennemi qui
 » cherche à le surprendre : c'est ainsi
 » qu'en usent grand nombre de Whigs.
 » Le franc & loyal Tory n'a pas re-
 » cours à de si lâches bassesses; comme
 » il est sans malice, il est sans ruses, &
 » si l'intérêt de son Parti ou la simple
 » Politesse exige qu'il enivre ses Con-
 » vives, il est le premier à leur donner
 » l'exemple qu'ils doivent suivre.»

En voilà assez, Monsieur, pour vous
 faire connoître quel est l'esprit de cet
 Ouvrage. Si le ton exagéré de l'Au-
 teur n'avertissoit pas tout Lecteur sensé
 de se défier de ses jugemens, ne seroit-

il pas en effet singulier , qu'un homme , selon qu'il est pour ou contre la Cour , donnât plus ou moins dans les excès de la Table ? & en ce cas , quelles pourroient être les raisons de cette différence ? Quelques-uns prétendent que le lieu où l'on a été élevé y fait quelque chose , & que l'on boit plus à une Université qu'à une autre ; mais cette raison ne me paroît pas satisfaisante , quand même la chose seroit vraie. Ceux qui épousent l'un ou l'autre Parti , ont été indifféremment élevés à l'une ou l'autre Université. Puisque sur ce fait , déjà douteux par lui-même , on ne peut donner que de simples conjectures , ne pourroit-on pas dire que les regrets qu'ont ceux du Parti opposé au Ministère , de voir échouer tous leurs Projets , le désespoir de voir réussir ceux de leurs Adversaires , en un mot le mécontentement continuel où ils vivent , leur rend plus nécessaire tout ce qui est un remède à l'ennui & au chagrin. D'un autre côté les Partisans de la Cour donnent d'avantage dans ce qu'on appelle le Commerce du monde & la Galanterie , ils vivent un peu plus avec les Femmes , ils sont plus dans le goût de fréquenter la Comédie , l'Opéra , & tous les

lieux où il n'est pas nécessaire de boire pour s'amuser.

Cependant , je ne prétens en aucune manière faire ici ni la critique des uns ni l'éloge des autres. Je me garderois bien d'oser rien décider sur ce sujet. A l'exemple de Socrate , l'homme le plus sage de la Grece , Caton , ce grand Caton , cet esprit si Républicain , ce Romain si vertueux , buvoit souvent plus que la tempérance ne le permet , & celui qui a poussé le plus loin le Luxe , Lucullus , étoit le plus honnête homme de toute l'Antiquité.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c;



LETTRE XXXVI.

*A Monsieur le Comte DE C**.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS connoissez le *Vitruve Anglois* ; & comme vous possédez non-seulement les Regles de tous les Arts , mais ce goût sùr bien supérieur aux Regles mêmes , puisqu'il en est le Principe caché , ne vous semble-t-il pas que l'Auteur de cet Ouvrage ait fait exprès dessiner & graver tout ce qu'il y a de Bâtimens remarquables en Angleterre , pour nous apprendre que l'Architecture est un Art qui n'y est pas naturalisé ; il est de ceux qui dépendent du Gout , ainsi il peut être encore long-tems étranger dans cette Isle. Ce n'est pas que l'Architecture n'ait des Principes connus & des Regles certaines , fondées les unes sur la nature , telle est celle-ci , par exemple , que le plus fort doit porter le plus foible ; les autres établies successivement , & conve-

nues unanimement comme le résultat de l'expérience de ceux qui nous ont précédés ; mais la partie la plus difficile & la plus étendue , celle de la Décoration & des Ornemens dont elle est susceptible ; le Gout seul peut la donner , & le Gout ne donne rien ici.

L'Architecture est une des choses qui annoncent le plus la magnificence d'une Nation ; & de la magnificence , on conclut aisément la grandeur. Quand nous ne pourrions juger des Romains que par ce qui nous reste de leurs superbes Amphithéâtres , ne feroient-ils pas encore l'objet de notre admiration ? Tout ce que l'Histoire rapporte des Egyptiens , fait moins d'impression que ces Pyramides immenses qui subsistent dans leur Pays depuis tant de Siècles. Quelle idée ne laissera pas à la Postérité la Façade du Louvre, de la Puissance du Monarque qui l'a fait élever & du point de perfection où les Arts ont été portés sous son Regne ?

Le Pays de l'Europe où l'Architecture Moderne a produit le plus de Chefs-d'œuvre , c'est l'Italie. Les Anglois n'ont encore que le mérite d'en avoir copié quelques - uns. L'Architecte *

* Christophle Wren.

qui a bâti leur fameuse Eglise de Saint Paul de Londres , aux proportions près qu'il a très-mal observées , n'a fait que réduire le Plan de Saint Pierre de Rome aux deux tiers de sa grandeur : pour peu que l'on ait de connoissance , il est aisé de s'appercevoir , que partout où il s'est écarté de son Modèle , il a commis les fautes les plus grossières.

La plûpart des Maisons de Campagne , car il est peu de Bâtimens à Londres qui méritent qu'on en parle , sont encore ici dans le goût Italien ; mais on ne l'a pas toujours appliqué juste. Un des premiers soins d'un Architecte , doit être d'avoir égard au climat où il bâtit ; ce qui convient à un Pays aussi chaud , & dont l'air est aussi pur que celui de Naples , devient incommode dans un climat beaucoup plus froid , & dont le Ciel n'est pas aussi serein. Les Italiens dans leurs Maisons doivent se défendre du trop grand jour ; les Anglois , qui ne voyent pas le Soleil aussi souvent qu'il le voudroient , doivent le chercher. La Maison de Plaisance qui orne une Vigne de Rome , n'est pas un Modèle pour une Maison de Campagne des Environs de Londres.

On prétend qu'il en coûte beaucoup

ici aux Anglois qui veulent passer pour avoir du Gout ; ils sont forcés de contraindre le leur en tout , & d'en affecter un qui leur est étranger. Ils payent , dit-on , fort cher pour entendre une Musique qui leur déplaît. Ils ont leur Table couverte de Mets auxquels leurs Palais ne peuvent s'accoutumer ; ils portent des habits qui les gênent , & habitent des Maisons où ils ne sont point à leur aise. Ce Pays n'est pas le seul où l'on trouve des Hommes qui sont la dupe de cette espece de manie , qui sacrifient leurs commodités aux usages du bel air , & le plaisir réel à ce qui n'en est que l'ombre. Combien une pareille folie n'apprete-t-elle pas à rire aux véritables Philosophes ?

Le célèbre Inigo Jones a orné Londres de quelques Edifices qui ont du gout , & entr'autres de cette magnifique Salle de White-Hall , l'un des plus beaux Morceaux d'Architecture qui soient en Europe. D'un autre côté, Mylord Burlington , qui a joint les exemples aux préceptes , soit par l'Hôtel qu'il s'est bâti lui-même à Londres, soit par quelques Ecrits sur l'Architecture, a tâché d'en communiquer le gout à ses Compa-

triotés. Mais ces Modèles n'ont pas rendu les Architectes Anglois plus habiles ; & toutes les fois qu'ils veulent être autre chose que de simples Copistes , ils n'élèvent encore que de pesantes masses de Pierre , telles que le Château de Blenheim , dont vous trouverez le Plan & la Façade dans le *Vitruve Anglois*.

Bien plus souvent encore , les Anglois dans les Décorations de leurs Bâtimens , affectent un gout véritablement puérile. On a construit pour la Reine dans le Parc de Richemond , un petit endroit , où l'on a placé sa Bibliothèque de Campagne. On l'appelle la Grotte de Merlin , ce n'est autre chose qu'un Pavillon octogone , dont la Voute est Gothique. Rien n'y répond à l'idée qu'on peut s'en former sur le nom. On n'y voit pour toute curiosité , que cet Enchanteur , & quelques autres Figures en Cire grandes comme nature. Loin qu'en ce Salon il y ait rien qui resente l'enchantement & la puissance du Magicien , il n'est pas possible d'imaginer un Spectacle de plus mauvais gout.

Les Anglois ne sont pas toujours heureux dans leurs Inventions ; mais en quelque chose que ce soit , ils ne con-

noissent ni la justesse des Proportions , ni l'élégance des Formes ; aussi ne réussissent-ils pas mieux dans le goût des Meubles , que dans celui des autres Ornaments de leurs Maisons. Nous regardons les Italiens comme nos Maîtres pour l'Architecture & la Décoration extérieure des grands Edifices , mais pour la distribution & les proportions intérieures , les François paroissent s'y entendre mieux qu'aucune Nation de l'Europe , & c'est précisément où le mauvais goût des Anglois se fait le plus sentir.

L'Amour de la vérité ne me permettra pas néanmoins de flatter mes Compatriotes , jusques dans leurs défauts. J'oserai avouer & condamner les effets pernicieux de notre inconstance naturelle. Aujourd'hui parmi nous dans tout ce qui dépend du Dessin , de même que dans les Ouvrages d'esprit , on commence à s'écarter de cette noble simplicité que les grands Maîtres de l'Antiquité ont suivie en tout , & que les nôtres ont tâché d'imiter. Ce n'est pas par stérilité que les uns & les autres l'ont adoptée , & ceux qui affectent de s'en éloigner , prouvent moins leur fécondité que leur mauvais gout. Quoi qu'ils disent pour couvrir leur

ignorance ou leur manque de talent, il est bien plus aisé de courir après l'esprit & de coudre des Epigrammes les unes aux autres, que d'imaginer une belle Scene, & d'y rendre la nature dans toute sa vérité. Cette abondance apparente est une stérilité réelle. Celui qui a tout-à-la-fois un génie fécond & un gout sûr, se fait un devoir de sacrifier toute beauté superflue. Mais en ce genre de richesses comme dans les autres, il faut en avoir beaucoup, pour n'avoir pas regret à celles que l'on a mal employées. Le plus médiocre Dessinateur invente des Ornemens de toutes formes, & les entasse les uns sur les autres : un homme comme Bouchardon, n'en imagine que de nobles, & les distribue avec intelligence. Les Goths en ont été aussi prodigues que les Grecs en ont été avares, & l'exemple de ces derniers nous fait voir que l'effort du Génie, & la perfection de l'Art, sont de parvenir à cette heureuse simplicité.

Je suis certain, Monsieur, que vous voyez avec regret, qu'en plus d'un genre on affecte déjà de s'éloigner du gout du Siècle de Louis XIV. l'âge d'or des Lettres & des beaux Arts en France.

Rien n'est plus monstrueux , comme le remarque Horace , que de marier ensemble des Etres d'une nature opposée ; c'est cependant ce que grand nombre de nos Artistes se font aujourd'hui gloire de pratiquer. Ils contrastent un Amour avec un Dragon , & un Coquillage avec une aile de Chauve-Souris. Ils ne suivent plus aucun ordre , aucune vraisemblance dans leurs Productions. Ils entassent avec confusion des Corniches , des Bases , des Colonnes , des Cascades , des Joncs , des Rochers ; dans quelque coin de ce Cahos , ils placeront un Amour épouvanté , & sur le tout , ils feront regner une Guirlande de fleurs. Voilà ce qu'on appelle des Dessesins d'un nouveau Gout. Ainsi pour avoir passé le terme , nous sommes revenus à la barbarie des Goths. Peut-être est il des choses où trop de symétrie est un défaut , mais c'en est d'ordinaire un plus grand , que de n'en observer aucune , elle doit toujours régner dans les Masses , & non dans le détail des parties. Elle est dans l'Architecture d'une nécessité indispensable. Un Bâtiment quel qu'il soit , est un tout composé de parties qui doivent se répondre. C'est dans le Détail des ornemens qu'on doit

doit chercher la variété. Des Statues placées en regard dans une niche font un mauvais effet ; si elles n'offrent à peu près aux yeux la même masse , mais elles ne choquent pas moins , si l'attitude de l'une est absolument semblable à celle de l'autre. Ainsi dans un Parterre ; des plates bandes doivent avoir les mêmes proportions , & soit dans les milieux , soit dans les extrémités des points marqués qui se répondent : observer scrupuleusement le même ordre dans l'arrangement de chacune des fleurs qui sont faites pour en varier le coup d'œil , c'est affecter une symmétrie aussi froide que puérile. Mais qu'en fait d'ornemens nous sommes aujourd'hui loin de ce défaut ! nous ne voulons plus rien de symétrique. Si l'on orne le Frontispice d'un Hôtel des Armes de celui qui le fait bâtir , on pose l'Ecu en ligne diagonale , & la Couronne sur l'un des côtés , de façon qu'elle paroisse prête à tomber. On s'éloigne le plus qu'on peut de la ligne perpendiculaire & de l'horizontale : on ne met plus rien à plomb , ni de niveau.

Nos Architectes du tems passé étoient trop sages pour se permettre ces Ecartés que ceux d'aujourd'hui trouvent si ingé-

nieux. Dans ce Siècle plus hardi , on veut que tout le paroisse , & l'on renverse tellement les choses , que je ne sçais si ce mauvais gout ne prouve pas quelque renversement dans les têtes. Ceux de nos Artistes qui ont quelque sens , rougissent souvent des choses qu'ils sont obligés de faire , mais le torrent les entraîne ; il faut , pour être employés , qu'ils fassent comme les autres. On leur demande du goût nouveau , de ces Formes qui ne ressemblent à rien , & ils en donnent.

Cette maniere se fait sentir surtout dans ceux de nos Meubles qui sont les plus consacrés à l'ornement , & réellement le Gout qui se permet tout aujourd'hui , s'égare aussi peut-être plus qu'il n'a jamais fait. A qui ressemblent ces Pendules devenues si à la mode , qui n'ont ni base ni console , & qui paroissent sortir du Lambris où elles sont appliquées ! Ces Cerfs , ces Chiens & ces Piqueurs , ou ces Figures Chinoises qu'on distribue d'une façon si bizarre autour d'un Cadran , en font-ils les ornemens naturels ? Ces Cartouches qui soit en haut , soit en bas , soit dans les côtés , n'ont aucunes Parties qui se répondent , font-ils en effet de bon

gout ? Loin qu'une Forme soit heureuse lorsqu'elle est vague , pour ainsi dire , & qu'elle s'éloigne de toutes les Formes connues , on ne peut imaginer rien d'élégant qui ne soit terminé , & qui ne doive ressembler à quelque chose. Il est dans tous les genres un vrai sans lequel il ne peut rien subsister de beau , & c'est le sentiment de ce vrai qui constitue le Gout.

Quoi de plus ridicule que d'appliquer le Vernis de Martin aux Bronzes dont on orne les Feux d'une Cheminée ! Quoi de plus fou que d'y attacher des Pagodes de Porcelaine ! C'est ainsi que pour trop varier les Formes nous donnons dans l'extravagant , & qu'en voulant mettre trop de richesses dans les Ornemens , nous tombons dans le papillotage. A peine évitons-nous un excès , qu'un autre plus vicieux s'introduit à sa place. Rien n'est si difficile que de détruire entièrement le mauvais gout. C'est une espèce d'Hydre à plusieurs têtes , on n'en a pas plutôt coupé une , qu'il en renaît une autre. Il est des Mortels heureux , qui par une force supérieure viennent à bout d'en triompher. Ainsi Moliere de son tems , par les beautés de ses Pièces ,

força le Public à renoncer aux mauvaises Plaifanteries , aux Jeux de mots & aux Equivoques auxquels il étoit accoutumé. Ainfi le Puget de notre Siècle peut , par les productions d'une imagination auffi fage que féconde , & d'un jugement exquis , ramener le vrai gout dans le Deffein , & en nous rappelant à la belle nature , faire tomber dans le mépris tout ce que l'ignorance & le mauvais gout ont enfanté depuis peu. Celui d'aujourd'hui , Monsieur , eft fi dépravé , que je ne penfe pas qu'il puiffe durer encore long-tems , & l'attention & l'encouragement que vous donnez aux Arts , ne peuvent manquer d'en accélérer la chute.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c,



LETTRE XXXVII.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

DANS tous les Pays policés, la défense des malheureux a toujours été du ressort de l'Eloquence; c'est à elle à implorer la protection des Loix contre l'oppression de l'injustice; mais comment prêteroit-elle ici sa voix à la Veuve & à l'Orphelin, lorsque les plus grands intérêts de l'Etat ont tant de peine à l'émouvoir?

Aux différens Tribunaux de Westminster, bien plus communément qu'à nos Cours de Justice, l'Art de la Parole se borne aux subtilités & aux détours de la chicane. Chez nous à la vérité ce montre aussi ennemi du bon sens que de la bonne foi, paroît tous les jours à la Barre en Bonnet quarré & en Robbe longue, avec une effronterie que lui donne l'impunité; mais si la véritable Eloquen-

ce s'y montre moins souvent , elle n'y est pas cependant étrangere. De tems en tems elle élève sa voix à nos Tribunaux , & y fait sentir son pouvoir. Nous avons aujourd'hui des Le Normans , des Cochins , des Aubris , qui y soutiennent encore sa gloire , & qui ne font pas moins d'honneur à notre Nation , qu'à cette noble Profession qu'ils exercent avec tant de célébrité.

Il faut que la chicane qui a passé en Angleterre à la suite des Normands & de leurs Loix , ait trouvé d'aussi heureuses dispositions dans les esprits des Anglois , que dans ceux des Normands mêmes. Sa puissance n'est pas moins établie dans ce Pays-ci , que dans celui dont elle est originaire. L'Angleterre est sans contredit la plus vaste & la plus glorieuse de ses conquêtes. Du jour où la chicane a établi son siège au milieu des différens Tribunaux de la Sale de Westminster , elle y a regné en Souveraine absolue , sans interruption & sans Rivale. Son empire y est peut-être plus assuré , & sûrement plus goûté que le gouvernement présent ne paroît l'être par la Nation. Le Roi n'a pas vingt mille hommes pour faire respecter les Loix , ce qui sans doute

est l'objet de cette Milice perpétuelle autrefois inconnue chez les Anglois. La chicane a cinquante mille Jurisconsultes pour appuyer son pouvoir & perpétuer son regne. On les appelle *les Gens d'Armes de la Loi*. Quelques-uns même en font monter le nombre jusqu'à cent mille. L'Auteur d'un petit Ouvrage sur le Commerce, prétend qu'il y en a plus en Angleterre que dans tout le reste de l'Europe. Il dit qu'ils possèdent la quatrième partie des Terres de la Nation. Comme les Cadets en Angleterre sont réduits à leur Légitime, ils épousent volontiers la profession d'Avocat, parce que c'est une des plus lucratives.

A Westminster les Avocats disputent moins sur la justice de la Cause, que sur la Lettre de la Loi. Ils font naître plus de difficultés sur la signification des mots qui doivent déterminer les Juges, qu'ils ne donnent d'attention à l'examen des faits disputés par les Parties. Comme un Frippon se tire souvent d'affaires par les subtilités les plus frivoles & les plus puériles, c'est à en imaginer tous les jours de nouvelles que les Jurisconsultes s'appliquent; c'est-là l'étude continuelle de ce grand nombre de Colléges d'Avo-

cats , qui , à proprement parler , ne sont à Londres que les Séminaires de la Chicane. C'est par leur artifice que la masse des Loix a tellement surchargé la Justice , qu'elle est devenue un fardeau pour les Peuples qui y ont recours , & qui , parce qu'ils en souffrent , devroient être plutôt appelés Patiens que Cliens , ainsi que le remarque très-bien un Auteur de cette Nation.

De pareilles dispositions dans les Loix, dans les Juges & dans les Avocats , sont absolument contraires à l'Eloquence ; & il est aussi impossible qu'elle s'établisse parmi les Jurisconsultes de Westminster , que parmi les Procureurs au Châtelet de Paris.

Pour vous confirmer l'idée que je vous donne ici de la Jurisprudence Angloise , je veux vous rapporter un fait singulier dont M. Pope fait mention dans ses Epîtres Morales *.

Il y a quelques années qu'un Frippon du premier ordre acquit des biens considérables par des voyes également iniques. La première en forgeant un faux transport à lui-même d'une Terre dont il retira de très - grandes sommes. Le

* Voyez la III. Epître du II. Livre.

délit prouvé , il fut condamné à avoir le nez & les oreilles coupées. L'autre voye dont il s'étoit servi pour augmenter ses richesses , & pour laquelle il fut poursuivi en même tems , fut celle-ci ; il avoit fabriqué un Testament frauduleux , par lequel il avoit fait déshériter un Frere , & s'étoit donné à lui-même la succession. Pour cette dernière friponnerie , la Chancellerie le condamna à une prison perpétuelle , où il a joui jusqu'à sa mort de ces biens si mal acquis , & en a disposé comme des siens propres en faveur de ses Héritiers naturels. En France , outre la punition corporelle , les biens dont ce misérable s'étoit emparée sans autre titre que son effronterie , auroient été restitués à leurs véritables Propriétaires ; mais la Jurisprudence est toute différente en Angleterre , & les Avocats de Londres soutiendront dans leurs Plaidoyers que la punition imposée pour de pareils délits , devient un titre d'acquisition légitime à l'égard de celui qui les a commis. C'est comme si ce malheureux avoit acheté ces biens au prix des peines auxquelles il a été condamné. Ainsi si quelqu'un aime mieux acquérir dix mille livres de rente que de conserver

son nez ou ses oreilles , ce qui doit être naturel aux ames basses , telles que sont toutes celles des Frippons , la Justice lui enseigne une voye d'y parvenir , & lui en assure la tranquille possession. Quel jeu indigne dans une matière si grave ! & quel abus des Loix dans une Nation si sage ! N'est-ce pas-là favoriser le vice ! & donner aux artifices du crime des moyens assurés de triompher de la simplicité de l'innocence ?

La Procédure Criminelle en Angleterre , n'est ni plus sérieuse , ni mieux réglée : elle est ici traitée d'une manière qui , pour ne rien dire de plus , étonneroit par tout ailleurs. Mais pour que vous puissiez juger vous-mêmes des subterfuges par lesquels la chicane peut dérober un Coupable aux rigueurs de la Justice , voici ce que j'ai trouvé dans un Procès qui fut fait pour le crime de Haute Trahison en 1722. devant la Chambre des Seigneurs , au fameux Christophle Layer , si connu par les Gazettes de ce tems-là.

» Une seconde fin de non-recevoir ,
 » dit l'Avocat de l'Accusé , en adressant
 » la parole au Chancelier , c'est à l'égard
 » du mot *Christopherus* , écrit avec un *c* ;

» votre Grandeur ſçait que ce moyen
 » de nullité eſt expreſſément contenu
 » dans l'Acte du Parlement ſur les mots
 » mal orthographiés, ou dont le Latin eſt
 » impropre.

» Mylord, il n'étoit pas poſſible que je
 » puſſe apporter avec moi toutes mes
 » autorités ſur ce ſujet ; mais j'ai ici plu-
 » ſieurs des Dictionnaires & des Lexicons
 » les meilleurs, qui prouvent que le mot
 » doit être *Chriſtophorus*, & je crois que
 » mes adverſes Parties ne pourront m'ap-
 » porter aucun exemple tiré d'un Livre
 » authentique Grec ou Latin, où ce
 » mot ne ſoit pas écrit avec un *o*, & non
 » pas avec un *e*. C'eſt *Chriſtophorus* de
 » *πριφός*, le Prétérit *Medium* du Verbe
 » Grec *φειρω*, & les Régles de l'étymolo-
 » gie, & la formation des noms ver-
 » baux, prouvent qu'il doit être ainſi or-
 » thographié, & ne peut l'être autre-
 » ment. Dans tous les Dictionnaires le
 » mot Latin pour Chriſtophle, c'eſt
 » *Chriſtophorus*.

» Mylord, j'eſpere que votre Gran-
 » deur me pardonnera ; la vie d'un hom-
 » me eſt ici intéreſſée ; & comme je ne
 » voudrois pas m'appuyer d'aucune rai-
 » ſon qui en pareil cas ait été rejetée,

» aussi ne dois-je pas non plus en rejeter
 » aucune qui puisse être essentielle pour
 » le Prisonnier dont la Cour m'a confié
 » la défense. Je passe aux mots dont le
 » Latin est impropre : *Compassatus*, *ima-*
 » *ginatus fuit & intendebat*. Je ne sçais
 » si ce Latin passera à la Salle de West-
 » minster, mais assurément il ne passeroit
 » pas aux Ecoles de Westminster.

» *Et intendebat*. Et, une conjonction
 » copulative entre des Verbes employés
 » en différens tems. *Compassatus & ima-*
 » *ginatus fuit*, sont au Prétérit parfait,
 » & *intendebat* au Prétérit imparfait.
 » Pourquoi ce dernier Verbe n'a-t-il pas
 » été mis au Prétérit parfait comme les
 » deux premiers, suivant les Régles du
 » Latin Classique? C'est pourquoi, &c. *

Peut-on entendre sérieusement de pa-
 reilles discussions de vètilles Grammati-
 cales dans une affaire de cette importan-
 ce, & où il est question de la vie d'un
 homme? Que penseroient les Peuples
 les moins policés, les Sauvages même

* Malgré la chicane & l'habileté de ses Avo-
 cats, ce malheureux ne laissa pas d'être con-
 damné au supplice des Traîtres. Son Procès est
 imprimé *in-folio* à Londres 1722. avec celui qui
 fut fait au Docteur Atterbury, Evêque de Ro-
 chester, qui est mort à Paris en 1731.

de l'Amérique , d'une forme de justice aussi extraordinaire ! Après tout n'est-ce pas comme si cet Avocat disoit : le Prisonnier que je suis chargé de défendre peut être un Traître à sa Patrie , mais ceux qui lui ont fait son procès ont commis des Solécismes contre les Régles de la Grammaire Latine ; c'est pourquoi je demande qu'il soit remis en liberté , dût son crime , tout énorme qu'il est , demeurer impuni. Oferoit-on donner le nom de Jurisprudence à celle qui autoriseroit un pareil raisonnement ? L'Araminte de Moliere qui chasse Martine à cause des incongruités que cette pauvre Villageoise commet contre la Langue , est-elle plus ridicule que l'Avocat qui protège un Coupable , parce que ceux qui l'accusent parlent mal Latin.

Je sçais ce qu'on peut me répondre , & qu'en cela les Avocats ne font que se conformer à la Loi : je sçais aussi que celle-ci tout étrange qu'elle paroît , a néanmoins un objet louable , c'est d'offrir à l'Innocent plus de moyens de se défendre , & en tout cas d'épargner autant qu'il est possible la vie des hommes. Mais le but de la plûpart des Loix est toujours sage ; c'est l'exécution qui en

démontre le désavantage ou l'utilité. Celles-là seules font honneur aux Législateurs qui contribuent réellement au bonheur & au maintien de la Société. Les Loix sont faites pour punir ceux qui en troublent l'ordre ; la subtilité des Avocats les encourage.

C'est une maxime de tous les Pays & de tous les tems que le repos de la Société exige que le crime soit puni ; & n'est-ce pas l'autoriser que d'ouvrir de pareils subterfuges aux Coupables pour se dérober aux rigueurs de la Justice ? Que les Loix exigent la plus grande évidence dans les preuves du crime, que l'Avocat fasse valoir les circonstances qui peuvent les exténuer ; à la bonne heure : il suffit d'avoir de l'humanité pour recevoir favorablement tout ce qui tend à conserver les Citoyens , & à sauver les Malheureux , excepté les Raisons de non recevoir , prises de Solécismes que peut faire un Officier de Justice.

Quant aux Loix , elles doivent également empêcher & que l'innocence ne soit opprimée , & que le crime ne demeure impuni. C'est encore un reste de la barbarie des derniers Siècles , que de faire le Procès en Latin à un Anglois.

Le Parlement en a enfin reconnu l'abus. Dans les dernières années du Règne de George I. il a été réglé que les Actes de toute espece seroient désormais écrits dans la Langue naturelle. Il est étonnant que les Anglois aient tant tardé à s'aviser d'un moyen si facile de rogner les ongles à la Chicane ; mais qu'il leur reste encore des Réformes à faire pour perfectionner leur Jurisprudence ! Il est aussi dangereux de permettre à la subtilité des Avocats d'éluder la disposition des Loix , qu'il le seroit d'en abandonner l'esprit à l'interprétation des Juges. Ceux-ci les rendroient arbitraires , les autres les rendent inutiles.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XXXVIII.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Stamford , &c.

MONSIEUR, -

C'Est à la Campagne que l'on remarque le mieux la différence qu'il y a entre la France & l'Angleterre ; on pourroit presque dire , qu'autant en France le Luxe regne dans les Villes , autant en Angleterre il est commun dans les Campagnes. Le Payfan Anglois est riche ; & jouit avec abondance de toutes les commodités de la vie : s'il laboure pour le Commerçant , il participe comme les autres Hommes de sa Nation aux avantages du commerce. En plus d'un endroit , le Valet d'un Fermier prend son Thé avant que d'aller à la Charrue.

On ne peut que louer la sagesse du Gouvernement Anglois , qui veille si utilement au bonheur de cette Classe d'Hommes , que l'on devroit regarder comme la première , puisque c'est celle qui fait
vivre

vivre toutes les autres. Un Etat où le Payfan est à son aise , ne peut qu'être un Etat riche. La Culture des Terres , & le bien-être de ceux qui y sont employés, doivent être le premier objet de la Législation. Il n'est pas juste que celui qui sème ne recueille que pour les autres , & que celui qui travaille ne jouisse pas des fruits de son labour. Quelques soient ces Maximès , dictées par un fonds de dureté pour les malheureux , qui n'accompagne que trop souvent la Mollesse & l'Opulence , & reçues par une Politique mal éclairée, les Terres sont toujours mieux cultivées à mesure que les Payfans sont plus riches ; du moins il est sûr que celui qui est mal nourri, n'est pas en état de soutenir le travail.

Nos Voisins à cet égard ont des principes tout différens ; l'Humanité les dicte , & l'expérience en prouve la sagesse : le soin avec lequel les Campagnes sont cultivées chez eux, est l'effet de l'abondance où vit le Payfan ; & s'il est vrai que communément parlant il soit ici plus fort qu'en France , c'est peut-être encore parce qu'il est mieux nourri. Non-seulement le fruit de son travail suffit à ses besoins , il le met de plus en état de

se procurer cette espece de superflu , qui fait ce que l'on appelle la douceur de la vie ; il est différent selon les différens Etats , & l'on peut dire que chaque condition a son Luxe. Aussi en Angleterre , de même qu'en Hollande , les Villages sont plus rians & mieux bâtis qu'en France ; tout y annonce la richesse de ceux qui les habitent : on s'apperçoit dans les Maisons des Payfans Anglois , qu'ils sont assez aisés pour avoir le gout de la propreté , & qu'ils ont assez de loisir pour le satisfaire. Je les ai trouvés partout bien vêtus. Ils ne sortent pas en Hyver sans une *Redingotte*. Leurs Femmes , leurs Filles ne se contentent pas de s'habiller , elles se parent. L'Hyver elles ont de petits Manteaux de drap pour se munir contre le froid , l'Eté des Chapeaux de paille , pour se garantir des ardeurs du Soleil. Les Angloises ont toutes le teint beau , celles de la Campagne même ne l'ignorent pas ; & l'aisance dont elles jouissent , leur permet de songer à le ménager. Une jeune Villageoise ailleurs n'est qu'une Payfane , ici souvent à la propreté de sa parure , & à la gentillesse de toute sa personne , on la prendroit pour une de nos Bergeres de

Roman. Je connois des Provinces en France, où les Femmes ne diffèrent de leurs Maris que par la Jupe; aussi quelques-unes n'ont-elles guères moins de peine, dans le Pays surtout où elles partagent avec eux le travail fatigant de la Charrue. Il est rare de voir des Angloises occupées à des ouvrages pénibles.

Tout se sent ici de la sage Economie qui regne à la Campagne, jusqu'aux Animaux mêmes, & la Terre rend avec usure au Laboureur, ce qu'il lui en coûte pour avoir de bons Chevaux, & pour les bien nourrir. S'il conduit son Blé au Marché, il en a un particulier pour sa monture. C'est surtout aux Courses que l'on voit des preuves de l'aisance où vit le Payfan Anglois. Il ne s'en fait aucune où l'on ne trouve deux mille Villageois, dont la plupart ont en croupe leur Femme, leur Fille ou leur Maîtresse. Souvent même on y voit galopper de grosses & grasses Fermières, assez heureuses pour avoir des Chevaux qui les puissent porter. On ne court après le plaisir, que quand on n'est pas retenu par les soins du ménage.

C'est dommage que cette abondance, dont jouit le Payfan d'Angleterre, le

rende si fier & si insolent. Il ne se contente pas de disputer le pas à celui que l'Ordre de la Société a établi son Supérieur, il le heurte quelquefois, & l'insulte pour se réjouir. Quiconque a quarante Shellings de rente, donne sa Voix aux Elections des Membres du Parlement. Le Payfan Anglois est tout fier de ce droit, & songe plus à s'en prévaloir qu'à en faire un bon usage. Que le Peuple d'Angleterre seroit en effet heureux, s'il connoissoit bien tous ses avantages! Mais il ne paroît pas qu'il en sente le prix, puisque tout riche qu'il est, il n'en est pas moins vénal. Il ne songe pas qu'en usant si mal de ce droit, il risque de le perdre, & que ceux qui achètent sa Voix, doivent naturellement vendre la leur. Cependant, on n'obtient pas son suffrage sans le payer. Il ne l'accorde pas au plus honnête Homme de la Province, mais à celui qui lui fait boire le plus de Bierre. Si les Payfans sont ici plus à leur aise que dans beaucoup d'autres Pays, ils y sont moins sobres que partout ailleurs. Rien n'est si commun que l'ivrognerie & la crapule parmi la Populace d'Angleterre. L'habitude de ce Vice est si puissante sur quelques-uns

d'eux , qu'elle leur ôte toute autre considération , & même celle de la mort. Tout le monde sçait que ces malheureux , destinés à subir les rigueurs de la Justice , meurent contens , pourvû qu'ils meurent ivres. Voici ce qui arriva à Lincoln , Ville assez grande de ce Voisinage, il y a quelques années. Cinq ou six misérables y étoient dans les Prisons condamnés à la mort , pour avoir volé sur les grands Chemins. Deux jours auparavant celui où ils devoient être exécutés , ils trouverent le secret de sortir du lieu où ils étoient enfermés , par le moyen d'un trou qu'ils pratiquerent dans le mur : malheureusement l'endroit où ils arrivèrent en sortant du Cachot , étoit un Cellier : ils s'étoient échauffés en travaillant, ils trouverent de bonne Bierre , & ils en burent tant , qu'on les y retrouva tous ivres le lendemain.

Au milieu de toute cette aisance , il est cependant facile de s'appercevoir , qu'ici le Payfan n'est pas aussi gai qu'en France , de sorte que peut-être est-il plus riche , sans être en effet plus heureux. Les Anglois de tous les Etats se ressentent de cette tristesse , qui fait une partie de leur caractère National. Ici les Pay-

sans montrent peu de gayeté, même dans leur ivresse. En France au contraire, dans plus d'une Province le Payfan ne boit que de l'eau, & n'en est pas moins joyeux. Le Berger en conduisant ses troupeaux, le Laboureur courbé sur sa Charrue, l'Ouvrier même au milieu des travaux les plus pénibles, parmi nous tout le monde chante : soit que la plûpart ne sentent pas les peines de leur état, soit qu'ils ne chantent que pour les soulager, c'est ce que je n'examine pas ; toujours est-il sûr que par tempérament ou par réflexion, ils prennent le parti le plus sage.

Le Peuple en France est d'humeur douce, & se contente de peu ; c'est celui de l'Europe le mieux constitué pour être heureux, & sa modération prouve, ce me semble, combien il mérite de l'être. Henry IV. qui le connoissoit & qui l'aimoit, eut à peine rétabli le calme dans son Royaume, qu'il sentit la nécessité de soulager les Campagnes. Aussi sage Politique que bon Roi, il vouloit que ceux qui cultivent la Terre pussent en recueillir les fruits sans amertume. La mort l'enleva trop-tôt à la France. Je souhaite qu'un Roi qui aime autant ses

Sujets que le Sage Monarque sous lequel nous vivons , puisse exécuter ce projet , si digne de celui de ses Ancêtres qui s'est appelé le Pere du Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X X X I X .

A Monsieur DU CLOS, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

De Stamford , &c.

MONSIEUR,

ON nous a donné depuis quelques années différens Ouvrages Anglois , qui ont été bien reçus parmi nous. Le Traducteur de Milton , qui a rendu le Sublime de ce Poëte avec autant de force & d'élévation que la Prose en comporte, du moins dans notre Langue , nous a fait admirer le *Paradis Perdu* : les deux Effais de M. Pope , que M. l'Abbé Du Resnel a mis si heureusement en Vers François , ont reçu les applaudissemens qu'ils méritent ; nous avons accueilli tout ce qu'on nous a traduit des Ouvrages du Docteur Swift. Mais quant aux Pièces du Théâtre Anglois , que vous desireriez de connoître , la plupart auroient de la peine à réussir parmi nous. Les

Les Tragédies Angloises ne font pas moins opposées à notre gout, que leurs Comédies le sont à nos Mœurs. Il seroit même très-difficile d'en donner des Extraits dans le gout de ceux que le P. Brumoy a donnés du Théâtre Grec. Si un pareil travail satisfaisoit les gens de Lettres, je doute qu'il eût de quoi plaire aux gens du monde.

Le premier Auteur Dramatique Anglois, Shakespear, n'en doutez pas ; Monsieur, est un grand Poëte ; quelques Beautés de ses Ouvrages qui ont été rendues dans notre Langue, en font une preuve ; mais des Traductions complètes, ou des Extraits fidèles de ses meilleures Pièces, feroient beaucoup de tort en France à sa réputation. Peut-être qu'en ce qu'il a de beau, il ne le cède à aucun Auteur Ancien ou Moderne : c'est dommage qu'il tombe si souvent dans le bas & dans le puérile. Autant on a de plaisir à voir un morceau détaché d'une de ses Tragédies, autant on auroit de peine à en lire aucune d'un bout à l'autre. Les productions admirables de son génie, font un contraste perpétuel avec celles de son mauvais gout ; à la suite de la plus belle Scene, il faut s'at-

tendre à la plus ridicule. En faveur de ces beaux Endroits , les Anglois lui pardonnent tout le fatras dont ses Ouvrages sont remplis ; nous ne serions pas si indulgens. Quelques Scenes languissantes de Corneille , empêchent qu'on ne joue plusieurs de ses Pièces , où il y en a tant d'autres de si belles. Sertorius , Othon , sont des Tragédies que l'on peut regarder comme prosrites au Théâtre.

Les Anglois ont pour leur Shakespear une admiration outrée : quand il paroît en François avec tout le mérite qu'il peut avoir dans sa Langue , nous rabattrions toujours beaucoup des éloges qu'ils en font , & ses Admirateurs ne nous le pardonneroient pas. Nous serions révoltés avec justice de voir allier perpétuellement la force & le sublime du Grand Corneille , au Comique bas & trivial , aux pointes , aux jeux de mots , & à toutes les misérables plaisanteries de nos Anciennes Tragédies sur les Mystères de la Passion.

Je me contenterai de vous en donner un Exemple ; c'est la Scene du troisiéme Acte de la Tragédie de *Jules-César* , où le génie de Shakespear s'élève le plus haut , & tombe au plus bas. Le célèbre

M. De Voltaire en a déjà fait connoître l'esprit ; pour vous mettre mieux en état de juger de l'Auteur même , je me propose de vous la traduire mot à mot.

B R U T U S.

» Romains , Compatriotes & Amis ;
 » écoutez-moi pour ma défense , & foyez
 » attentifs pour que vous puissiez m'en-
 » tendre ; croyez-moi pour mon hon-
 » neur , & rendez justice à mon honneur
 » pour que vous puissiez me croire ; ju-
 » gez-moi dans votre sagesse , & éveil-
 » lez vos sens , pour que vous puissiez
 » me juger plus équitablement. S'il y a
 » dans cette Assemblée quelques Amis
 » de César , je leur déclare que l'amitié
 » que Brutus portoit à César , n'étoit pas
 » moindre que la leur ; si donc un de ces
 » Amis me demande pourquoi Brutus
 » s'est élevé contre César , voici ma ré-
 » ponse : ce n'est pas que j'aimasse moins
 » César , c'est que j'aimois Rome encore
 » davantage. Choisiriez - vous de voir
 » César vivant & de mourir ses esclaves,
 » plutôt que d'être tous libres par sa
 » mort ? Comme César m'aimoit , je le
 » pleure ; comme il étoit heureux , je
 » m'en réjouis ; comme il étoit vaillant ,

» je l'honore ; mais comme il étoit am-
 » bitieux , je l'ai tué. Ainsi voilà des
 » larmes pour sa tendresse , de la joye
 » pour ses succès , du respect pour sa
 » valeur , & la mort pour son ambition.
 » Qui de vous est assez lâche pour vouloir
 » être esclave ? S'il en est un seul , qu'il
 » parle , car c'est lui que j'ai offensé. Qui
 » de vous est assez dépravé pour ne vou-
 » loir pas être Romain ? S'il en est un
 » seul , qu'il parle , car c'est lui que j'ai
 » offensé. Qui de vous est assez méprisa-
 » ble pour ne pas aimer sa Patrie ? S'il
 » en est un seul , qu'il parle , car c'est lui
 » que j'ai offensé. . . . J'attens que quel-
 » qu'un me repliche. . . .

LE P E U P L E.

» Personne , Brutus , personne.

B R U T U S,

» Je n'ai donc offensé personne ? Je
 » n'ai pas plus fait à César que vous fe-
 » riez vous-même en pareil cas à Brutus.
 » La raison de sa mort est enrégistrée
 » dans le Capitole. Sa gloire n'est point
 » obscurcie en ce qu'il avoit de grand ,
 » ni ses offenses mêmes pour lesquelles il
 » a souffert la mort , ne font point aggra-

» vées. Voici son Corps qu'on apporte,
 » suivi de Marc-Antoine, qui le pleure,
 » & qui, sans avoir eu de part à sa mort,
 » en recevra le bénéfice ; & qui de vous
 » ne le recevra pas ? Je vous laisse, en
 » vous assurant, que comme j'ai tué mon
 » meilleur Ami pour le bien de Rome,
 » j'ai le même poignard pour moi-même
 » lorsqu'il plaira à mon Pays de deman-
 » der ma mort.

Antoine parle ensuite, & détruit l'ef-
 fet de cette Harangue par une autre, qui
 n'est pas moins pathétique. Cette Scene,
 où sont ces deux Chefs-d'œuvre, finit
 par le Comique le plus bas & le plus
 ridicule. Antoine n'a pas plutôt inspiré
 au Peuple l'ardeur de venger la mort de
 César, qu'on voit paroître un nouveau
 Personnage. Le Peuple l'entoure avec
 empressement, lui demande quel est son
 nom, d'où il vient & où il va, s'il est
 garçon ou marié, &c. Il répond qu'il
 s'appelle Cinna, & aussi-tôt le Peuple
 s'écrie : *C'est un des Conspirateurs, met-*
tons-le en Pièces. Non, Messieurs, dit le
 pauvre misérable, tout effrayé, *je suis*
Cinna le Poëte. N'importe, reprend la Po-
 pulace, *déchirons-le pour ses mauvais*

Vers. Voilà comme finit d'ordinaire tout le Tragique de Shakespear, voilà comme toutes ses Pièces sont bigarrées de Scenes pathétiques & de Scenes bouffonnes.

Il transporte le quatrième Acte de la même Pièce au Camp de Sardis. Brutus y reproche à Cassius son avarice, non d'un ton sévère, mais d'un ton de Crocheteur; & lorsque ces deux Généraux sont occupés des plus grands intérêts, un nouveau Poète ne vient les interrompre que pour se faire traiter de Belitre, & se faire chasser à coups de pié.

Au cinquième Acte, la Scene est à Philippi. Avant que la Bataille se donne, il s'y passe un Pour-parler entre Brutus & Cassius d'un côté, & Octave & Antoine de l'autre. A la grossièreté des injures qu'ils se disent les uns aux autres dans cette entrevûe, on ne peut pas les prendre pour des Romains; & souvent en effet dans les Personnages que Shakespear a mis sur la Scene, on reconnoît le ton du Compere & de la Comere de l'Auteur. Ce Poète, qui peint la Nature sans aucun choix, ne craint pas de faire paroître César en bonnet de nuit; vous sentez par-là combien il doit le dégrader,

s'il est vrai qu'il n'y ait point de Héros en Robe de Chambre. Dans quelques-unes de ses Pièces, il fait paroître les siens en déshabillé. Quelquefois même il nous les représente ivres.

Outre cela, la plûpart de ses Ouvrages ne sont ni des Tragédies, ni des Comédies, ce sont ce que les Anglois appellent des Pièces Historiques, c'est-à-dire, l'Histoire de quelque Prince mise en Dialogue, & bigarrée de la plus basse bouffonnerie. Ceux qui ont assez de patience pour dévorer l'ennui qu'elles causent à la lecture, en sont dédommagés par de beaux Morceaux qu'on y trouve de tems en tems : comme Shakespear étoit un Homme de génie, la plus mauvaise de ses Pièces en conserve le caractère. Son Comique, toujours original, est quelquefois heureux. On y trouve par-ci par-là d'excellentes plaisanteries ; mais le plus souvent le gros Ventre ou le large Chapeau de l'Acteur, sont la plus grande partie du Comique de son Rôle. Ce *Falstaff*, si célèbre sur le Théâtre Anglois, n'est communément qu'un Bouffon du ton de *Dom Japhet d'Arménie*, excepté que celui-ci ne parle que d'Empires & de Couronnes, & l'autre

que de couper des Bourfes, & de détrouffer les Paffans.

A l'égard du ftyle , c'eft la partie qui diftingue le plus Shakefpear des autres Poètes de fa Nation , c'eft celle où il excelle. Il peint tout ce qu'il exprime. Il anime tout ce qu'il dit. Il parle pour ainfi dire une Langue qui lui eft propre , & c'eft ce qui le rend fi difficile à traduire. Il faut pourtant avouer auffi , que fi quelquefois fes expreffions font sublimes, fouvent il donne dans le Gigantesque. Ainfi, dans cette Pièce de *Jules-Céfar* , Portia, Femme de Brutus , fe plaint à lui de ce qu'il a des fecrets pour elle , & lui demande fi *elle ne demeure plus que dans les fauxbourgs de fon bon plaifir ?* Croiroit-on que cette Phrafe ridicule pût être de l'Auteur de la Harangue que vous venez de lire ?

D'un autre côté , je ne puis paffer fous filence un Trait de cette Tragédie , qui marque , ce me femble , autant de fineffe d'efprit , que le Difcours de Brutus fuppose d'élévation. Décius dit , en parlant de Céfar : Il fe plaît à entendre dire , *qu'on furprend les Lions avec des filets , & les Hommes avec des flatteries , &c. mais quand je lui dis qu'il hait les*

Flatteurs , il m'approuve , & ne s'apperçoit pas que c'est en cela que je le flatte le plus.

Quelqu'esprit & quelqu'imagination qu'il y ait dans Shakespear , il ne sera jamais bien connu que de ceux qui le liront en Anglois. On ne peut le traduire sans le tronquer à chaque page ; & quand on l'aura tronqué , ce ne sera plus lui.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X L.

A Monsieur le Duc de NIVERNOIS.

De Londres , &c.

MONSIEUR LE DUC,

Vous me demandez quel étoit ce Waller dont S. Evremond parle avec tant d'éloge. C'est un des Auteurs à qui la Poësie Angloise a le plus d'obligation. C'est le premier de ceux de cette Nation qui ait consulté l'harmonie dans l'arrangement des mots , & suivi le gout dans le choix des idées. Il a autant de galanterie & plus de naturel que Voiture , autant de feu & plus de correction que Chaulieu. C'est , de l'avis de ceux qui s'y connoissent , le Poëte le plus aimable & le plus châtié que les Anglois ayent eu.

Voici un échantillon du gout qui regne dans ses Ouvrages , c'est une petite Piece qu'il a faite pour la belle Comtesse de Sunderland, dont il étoit amoureux , & que je ne vous traduis en Prose , que

parce qu'il faut être bien hardi pour vous envoyer des Vers.

*Application de la Fable d'APOLLON
& DAPHNÉ.*

TYRCIS, un jeune Poète aimoit la belle *SACHARISSE*, & l'aimoit en vain. Il chantoit comme *Apollon*, & n'étoit pas moins épris. Elle au contraire, étoit aussi farouche que *Daphné*, mais n'étoit pas moins aimable. Il poursuit la Nymphé fugitive, *Apollon* n'eût pas employé des sons plus touchans pour l'émuvoir. C'est ainsi que l'Amour & l'imagination le font errer sur les Côteaux desséchés, & à travers les Prairies émaillées qu'il prend à témoin de ses peines, & où il se retrace sans cesse l'image de la Beauté cruelle qu'il adore. Pressé par sa Passion, il court, il approche enfin : ses sons harmonieux parvinrent à la Nymphé, tous leurs charmes ne purent l'arrêter. Cependant si ses accords immortels furent sans succès près d'elle, ils ne lui furent pas inutiles. Tout le monde, excepté la Nymphé qui auroit dû réparer ses injustices, l'écouta avec attention, & approuva ses Vers. Ainsi comme *Apollon*,

*acquérant une gloire qu'il ne cherchoit pas ;
il en vouloit à l'Amour , & il embrassa
des Lauriers :*

Parmi les Poètes que nous avons aujourd'hui en France , j'en connois un qui pourroit donner à cette Pièce toutes les graces qu'elle a dans l'Original , & qui en effet ressemble parfaitement à Waller du côté du Talent. Celui dont je parle , aussi recommandable par sa Naissance que par son Esprit , a eu des Ancêtres , qui , comme lui , se sont fait honneur de cultiver cet Art aimable. C'est le Poète de nos jours dont les Vers sont le plus remplis de sentiment & de délicatesse. Ne pourriez-vous pas le deviner ?

Clarendon fait de grands éloges de la probité de Waller , mais s'il avoit les Mœurs pures , il n'avoit pas l'ame forte. Il changeoit de façon de penser selon les tems & les circonstances. Il est peu de Poètes qui aient autant flatté leurs Souverains , & ce défaut est d'autant plus remarquable en lui , qu'il n'en est peut-être point qui aient vécu sous tant de Princes différens.

Dans ses Ouvrages , Jacques I. est le plus grand des Rois ; Charles son fils lui succède à peine qu'il l'efface. Cromwell

est encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II. rétabli sur le Trône, y éclipsa le Protecteur. Il est lui-même à son tour éclipsé par Jacques II. son Frere. Enfin, selon lui,

Le Monarque qui regne est toujours le plus grand.

Combien tous ces Panegyriques, qui se détruisent les uns les autres, ne dégradent-ils pas celui qui en est l'Auteur? Waller fera par-là à jamais flétri dans la Postérité. Autant on louera son talent, autant on blâmera l'usage bas & mercénaire qu'il en a fait. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore la Pompe des Vers de Lucain, ne fait que mettre dans un plus grand jour toute la bassesse de son cœur. Nous ne pouvons lire qu'avec indignation les louanges outrées qu'il a prodiguées à Néron, & qui ne l'ont pourtant pas empêché d'être la Victime de ce monstre.

Vous voyez que les Poètes Anglois ont tort de reprocher aux nôtres la Flatterie, comme un Vice qui leur est particulier. Le célèbre Dryden, Rowe, Addison, & le Docteur Garth, l'ont portée peut-être plus loin qu'aucun Ecrivain de quelque Nation que ce soit. Malgré les éloges que les Anglois donnent à ce

dernier , au sujet de son *Dispensaire* , qui n'est qu'une imitation du *Lutrin* , il n'a surpassé Despréaux , quen exagérant les louanges qu'il a copiées d'après lui , pour célébrer le Roi Guillaume. Voici ce qu'il dit de ce Prince , qui n'a pas moins fait connoître à toute l'Europe son ambition , que les grandes qualités dont elle étoit accompagnée :

D'autres par le Ravage ont imposé la Loi ,

Mais Nassaw , par pitié , consentit d'être Roi.

Où peut-on trouver des exemples d'une flatterie plus outrée ? Soit que nous en croyons trop aisément les Anglois dans le bien qu'ils disent d'eux-mêmes , soit que ceux d'entre nous qui en ont parlé , se soient plû dans les éloges qu'ils leur ont donné , à faire la Critique de leurs Compatriotes , nos notions sur ce qui les regarde , sont fausses à bien des égards.

Nous croyons leurs Auteurs moins louangeurs que les nôtres ; il seroit ennuyeux d'examiner par les faits , si cette opinion ne leur est pas trop avantageuse ; il suffit de penser à l'Esprit de Parti qui regne en Angleterre , pour sentir que le même Principe qui rend ici les Ecrivains si violens dans leurs Satires , doit les rendre aussi outrés dans leurs Pané-

gyriques. Le zèle de Parti exagère tout, parce qu'il est toujours aveugle ou injuste. Egalement occupé à détruire & à édifier, il se permet tout pour abattre les uns & pour élever les autres. L'Auteur qui répand la bile la plus amère contre de très-honnêtes gens qui ne pensent pas comme lui, prodigue l'encens le plus fort aux hommes sans mérite, dès qu'ils épousent ses sentimens. Selon M. Pope, quiconque est opposé au Ministère présent, est un Héros, & tout Partisan de la Cour est un traître à sa Patrie.

Je ne sçais lequel de nos Auteurs à loué les Anglois d'être moins prodigues que nous d'Épîtres Dédicatoires, & plus sobres dans celles qu'ils se permettent. Il avoit apparemment peu lû leurs Ouvrages. Presque toutes leurs Pièces de Théâtre ainsi que les nôtres, sont accompagnées de cette espece de passeport. Toute Femme à qui on dédie une Comédie, est toujours pour l'esprit l'étonnement, & pour le gout le modèle de son Siècle, lorsque souvent l'approbation qu'elle a donnée à la Pièce est l'unique preuve que l'Auteur puisse alléguer & de l'un & de l'autre; souvent même l'on adresse ici à des Femmes dont on vante beaucoup la

pudeur & la modestie, des Ouvrages dont le fonds est si licencieux, que dans un Pays bien policé on n'en devroit pas permettre l'impression. Il n'est aucune Pièce dans Dryden, à la tête de laquelle il ne prodigue son encens plus basfement qu'aucun Auteur que je connoisse : aussi fade dans ses Louanges qu'amer dans ses Satires, il ne craint pas en l'un & l'autre cas de sacrifier la vérité à sa Passion ou à son Intérêt,

Si l'on en croit les Auteurs de tous ces petits Panégyriques, l'Angleterre est peuplée de Romains. Un Chevalier Baronet se fixe-t-il à la Campagne pour y faire valoir ses Terres ou pour y gouter les douccurs de la vie Champêtre, on en fait un Atticus ? Un Membre de la Chambre des Communes n'y a pas plutôt déclamé, contre le Ministère, qu'il devient un Cicéron : s'il est quelque esprit turbulent qui fasse parler de lui, c'est un Caton qui met tout en œuvre pour sauver la République.

On prétend qu'en Angleterre on paye plus cher cet encens qu'en France, mais je ne veux pas entrer dans un Examen qui ne feroit que découvrir l'esprit mercénaire des Auteurs. Je veux bien ne les
pas

pas soupçonner dans leurs louanges d'un motif qui les rendroit si méprisables. Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'ici les Grands aiment fort les Dédicaces. Le Duc de Shrewsbury qui avoit grande envie que le Dictionnaire de Bayle lui fût dédié , lui fit offrir pour cela deux cens Guinées. Le Philosophe plus généreux peut-être encore que le Pair d'Angleterre , eut la noblesse & le courage de les refuser. Un pareil désintéressement ne peut que faire honneur à la mémoire de Baile , & cette offre au contraire semble plus marquer la vanité que la générosité de cet Anglois.

A tous ces égards ne prenons pas les Anglois pour nos Maîtres. Il est bien vrai qu'ils sont plus hardis , plus durs , plus forts peut-être que nous dans leurs Satires , & je doute que nous devions leur envier cet avantage ; mais ils ne sont pas moins excessifs dans leurs Panégyriques. Ces espèces de tribut que l'on paye à l'Amitié , à l'Estime ou à la Reconnoissance , devroient être pesées sinon au poids de la Vérité , du moins à celui de la vraisemblance. Les Louanges outrées ne font que rendre

ridicules & celui qui les donne, & celui
qui les reçoit.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E X L I.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Stamford , &c.

MONSIEUR,

J'Aurai du plaisir à vous satisfaire & à vous entretenir aujourd'hui du gout qu'ont les Anglois pour le Jardinage & les Plantations, & des merveilleux effets que ce gout a produit dans leur Pays. Je ne vous dirai rien de leur habileté en ce genre, vous la connoissez mieux que moi, & vous-même vous possédez si bien tout ce qui regarde le soin des Jardins & la Culture des Arbres, que vous êtes en état d'en donner des Leçons aux Anglois même. La sagacité de votre esprit vous a fait découvrir de bonne-heure ce que les autres n'apprennent que de l'expérience : dès l'âge le plus tendre vous êtes livré à un gout qui n'est communément que le fruit de la vieillesse. Et quel autre avant vous s'est jamais avisé de planter à dix-huit ans ! En Angleterre

même où l'on a tout essayé , tout tenté , personne a-t-il eu le courage de destiner cent Arpens de ses Terres à faire des expériences sur les Bois ? On prétend que Salomon , qui connoissoit depuis l'Hissope jusqu'au Cédre , a écrit un Livre sur la maniere de cultiver les Arbres & les Plantes , que nous avons perdu : dites la vérité , Monsieur , ne l'auriez-vous pas trouvé ? Du moins personne depuis tant de Siècles n'a peut-être été plus en état que vous de réparer cette perte. Vous rendrez un grand service , non-seulement à notre Nation , mais à tous les Hommes en général , quand vous voudrez bien faire part au Public du fruit de vos Observations. Toutes les Etudes sont louables , toutes les Sciences ont leur prix , mais les Hommes assez raisonnables pour juger des choses par leur utilité , ne balanceront pas de mettre l'Agriculture au premier rang. L'Homme de Lettres qui fait de ses Talents un usage si avantageux à la République , participe à la Dignité d'Homme d'Etat.

Vous sçavez , Monsieur , que telle est la façon de penser de ce Pays-ci , & qu'il est peuplé de gens de votre gout. Les Jardiniers ne sont pas les seuls ici qui

s'adonnent au Jardinage , ou plutôt les Anglois le font tous plus ou moins. Le Payfan aisé & le Bourgeois opulent, aiment également à planter ; les Grands de l'Etat, beaucoup de Philosophes même comme vous en font leur occupation favorite. M. Perault dans ses Vies des Hommes Illustres de la France , remarque que M. Arnauld d'Andilly , après sept ou huit heures d'Etude chaque jour, se divertissoit à prendre les plaisirs de la Campagne , & sur-tout à cultiver des Arbres. C'est ainsi que M. Pope vit à sa jolie Maison de Twitenham *. Il faut qu'une pareille vie ait de puissans attraits. Dioclétien quitta l'Empire pour en goûter les douceurs , & lorsque dans la nécessité des affaires publiques on vint le presser d'en reprendre la charge , il répondit à ceux qui l'en prioient : *Vous ne me donneriez pas un pareil conseil , si vous aviez vu le bel ordre des Arbres que j'ai moi-même plantés , & les beaux Melons que j'ai sémés ?*

Si parmi les Romains , un Caton n'a pas dédaigné d'écrire sur l'Agriculture , il faut l'avouer à l'honneur des Anglois ,

* Sur les Bords de la Tamise , à cinq ou six milles de Londres.

quelques-uns de leurs Auteurs les plus distingués ont publié des Ouvrages très-instructifs sur cette matiere. M. le Chevalier Temple, un de leurs meilleurs Ecrivains, a donné un Traité très-curieux, sur le Jardinage ancien & moderne. L'Ouvrage de M. Evelyn sur les Forêts, est un excellent Livre. M. Mortimer, Secrétaire de la Société Royale de Londres, a composé un Traité de l'Agriculture aussi agréable qu'utile. Le Célèbre M. Bradley a écrit avec succès sur le même sujet. Mais qui connoît mieux tous ces Ouvrages que vous !

Dire que c'est un genre où les Anglois excellent, c'est faire leur éloge, puisque c'est la Partie de la Physique la plus importante. Aucune autre Nation n'a produit tant de Livres utiles de cette espèce, entre lesquels je n'ai garde d'oublier le Dictionnaire de Miller, le Jardinier le plus habile qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Il seroit à souhaiter pour nous, que quelqu'un prît la peine de traduire ces Ouvrages dans nôtre Langue, ils nous feroient d'une plus grande utilité que tant de Productions bizarres que des Ecrivains sans gout leur ont préférées. Assurément vous avez encore

donné un exemple qui mériteroit bien d'être imité, lorsqu'uniquement par amour pour la Physique, & pour faciliter les progrès de ceux qui l'étudient, vous avez bien voulu interrompre vos propres occupations, pour traduire le meilleur Livre que les Anglois eussent en ce genre, *La Statique des Végétaux*, de M. Hales *.

On voit par tous ces Livres sur le Jardinage, qu'il doit être mieux entendu ici qu'ailleurs : en effet, on ne cultive nulle part les Fruits & les Légumes avec autant de soin & d'industrie. Si le Climat n'y est pas aussi favorable qu'en France, l'Art y est poussé beaucoup plus loin. On trouve à la Halle de Londres des petits pois de meilleure heure qu'à Paris, & des Ananas en toute saison; différentes-sortes de Légumes que nous n'avons pas, y sont très-communs. Le Brocoli, si rare encore chez nous, se sert ici sur les Tables d'Auberge. Dans les Jardins des environs de Londres, on trouve des especes de Melons de tous les Pays, on y mange d'excellentes Pêches, & j'ai cueilli moi-même de très-bonnes Figues

* Cet Ouvrage a paru en 1735. à Paris, chez Jacques Vincent.

ans le Nord d'Angleterre. De quoi ne vient-on pas à bout avec l'Art & le travail ! La Nature elle-même cède aux efforts de l'Homme , quand il s'obstine à la vaincre. J'en ai vû un bel exemple dans un lieu près de Kinsington , remarquable par une vieille Maison où le fameux Cromwell qui en a été le Maître,alloit se délasser du poids de son Usurpation : celui qui possède aujourd'hui ce Terrain , a une toute autre ambition , il a entrepris d'y forcer la Nature ; & en effet , malgré l'ingratitude & de l'exposition & du fonds , il a changé un Marais triste & infructueux , en une Vigne riante , & qui lui produit une très grande abondance de raisins : il m'a fait gouter du Vin de ce crû , qui n'est pas désagréable. Il en envoya l'an passé à M. l'Ambassadeur d'Angleterre en France. Ce Vin , tel qu'il est, rapporte encore plus à cet Anglois industrieux , que tout ce qu'il auroit pû semer ou planter dans son enclos.

Non-seulement on trouve en Angleterre des Arbres fruitiers de tous les Pays , on y trouve même une quantité prodigieuse de ces Arbres qui n'ont d'autre mérite que la beauté ou la singularité de leur forme. Les Anglois font venir à
grands

grands frais des différentes parties du monde toutes les espèces d'Arbres ; & ceux qui réussissent chez eux en pleine terre , ils les naturalisent , & en ornent leurs Jardins. Ainsi l'on y trouve le Cédre du Liban , le Plane de Perse , le Tulippier des Iroquois , l'Arbre de Judée ; &c. Ce même Commerce qui rassemble à la Bourse de Londres des hommes de tous les Pays , peuple les Jardins d'Angleterre des Arbres de tous les Climats. Dans cet usage de leurs richesses , les Anglois me paroissent plus sages que ceux d'entre nous qui se ruinent en changeant d'Equipages tous les six mois , & de Tabatieres tous les huit jours.

Ce qui fait que les Anglois aiment mieux à planter que nous , c'est que les gens qui par leur naissance ou par leurs richesses occupent le premier rang dans l'Etat , habitent plus la Campagne que ceux du même ordre ne l'habitent en France. Indépendamment de l'utilité réelle des Plantations , elles font une des plus grandes sources des amusemens Champêtres. Comme les Grands donnent le ton aux Petits , le Payfan plante à l'envi de son Seigneur. Si celui-ci a des Bosquets de Laurier, de Thin , & de

Philaria dans ses Jardins , son Fermier veut du moins en avoir quelques Plans dans le sien. Dans nos Villages , les Payfans ne plantent guères que des Pommiers & des Choux ; le Payfan Anglois a non-seulement un Potager bien fourni & bien tenu , mais s'il a deux Toises de Terrain devant sa Maison qui lui appartiennent , il en fait un Parterre , où il cultive la Rose & le Muguet ; voilà ce qui prouve son aisance : on ne s'occupe guères de la culture des Fleurs , que quand la Récolte des fruits paroît bien assurée.

Il faut l'avouer à l'honneur de la Société Royale de Londres , c'est son attention continuelle à l'utilité Publique , qui a procuré tous ces avantages à l'Angleterre ; il est des Arts qu'elle a portés au plus haut point de perfection , comme l'Architecture Navale , & tout ce qui regarde la facilité & la sûreté de la Navigation ; il en est d'autres qu'elle a tirés de la Léthargie fatale où ils languissoient depuis si long-tems. C'est cette sçavante Compagnie qui a remis l'Agriculture en honneur , ce sont ses soins , ses travaux , & ses expériences qui ont fait connoître aux Anglois de quelles richesses les Plan-

tations pouvoient être la source. La Société Royale est cause que non-seulement en Angleterre , mais en Ecosse , en Irlande , à la Virginie , à la Jamaïque , aux Barbades & dans tous les Pays soumis à la Domination Angloise , on plante des Bois & des Vergers , &c. & que chacun embellit son Héritage en l'enrichissant. On a essayé depuis peu de faire venir du Thé à la Caroline , & on prétend qu'il y a assez bien réussi. Rendons justice à tant d'illustres Sçavans qui ont acquis à cette Société une si haute réputation par toute l'Europe. Ce sont eux qui ont le plus éclairé le Monde Civilisé & Lettré, sur tous les avantages que la Société peut retirer des différentes parties de la Physique expérimentale.

Il ne tiendra pas à vous , Monsieur , que nous ne suivions le sage exemple de nos Voisins. Vous n'avez encore donné aucun Mémoire à l'Académie, vous n'avez fait aucune Expérience qui n'ait eu pour but immédiat l'utilité Publique. La Perfection des Arts devroit être l'unique objet de la Géométrie. On ne s'est que trop occupé jusqu'ici de celle que l'on nomme Transcendante , & que l'on feroit mieux d'ap-

peller inutile. Toutes les découvertes que l'on y peut faire , sont des Conquêtes qui ne nous enrichissent pas : les espaces infinis que l'on y parcourt , ne sont qu'imaginaires ; les Esprits d'un ordre supérieur sont faits pour les connoître & non pour s'y fixer. Nous regardons les Hypothèses comme des chimères qui ne peuvent être enfantées que par des têtes mal organisées ; soyons conséquents , & ne craignons pas de mettre au rang des occupations vaines toutes celles qui n'ont pas des fondemens plus réels. C'est abuser de la Géométrie que de ne l'employer qu'à calculer des Enigmes , car j'appelle ainsi toutes ces Questions arbitraires que l'on embarrasse exprès pour avoir le plaisir de les développer par le Calcul , & d'où il ne résulte d'autre avantage que le mérite de la difficulté vaincue. Combien de Problèmes ne sont en effet que des Enigmes plus compliquées que les Logogryphes du Mercure , mais aussi inutiles à l'avancement de nos connoissances ! Les Sçavans devroient penser assez-bien d'eux-mêmes , pour se regarder comme redevables à l'Etat du fruit de leurs Travaux. La Réputation la plus brillante

D'UN FRANÇOIS. 101
Parmi quelques Particuliers qui n'estiment
que ce qui est de leur genre , ne vaut pas
la sorte de considération qu'acquièrent
infailliblement dans le Public ceux qui
s'occupent uniquement de l'avantage de
leurs Concitoyens.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X L I I .

*A Monsieur le Marquis Du T**.*

De Stamford , &c.

M O N S I E U R ,

N E foyez pas furpris si je reste si long-tems à la Campagne , je suis ici dans un des lieux de l'Angleterre les plus riants , & avec les gens du monde les plus aimables , des gens qui n'ont point les préjugés de leur Nation , & contre lesquels ceux de la nôtre ne tiennent pas ; qui joignent aux qualités d'où dépend la sûreté de la Société , toutes celles qui en font l'agrément ; qui vous plairoient à vous-même , & qui sentiroient ce que vous valez ; que votre commerce rendroit François , & avec lesquels vous deviendriez Anglois sans vous en appercevoir. Si dans ce séjour agréable où le plaisir & la liberté habitent , on ne suit pas en tout notre façon de penser , du moins on y suit régulièrement notre façon de vivre : celle de Lon-

dres m'a été plus d'une fois à charge, quelques restrictions que j'y aye toujours mises.

Les plaisirs de la Table sont différens selon les différentes Nations. Il en est qui les font consister dans le choix de la Compagnie, & de quelques mêts délicats, dans l'heureux accord & la bonne humeur des Convives. Il en est d'autres qui font plus de cas de l'abondance des liqueurs, que du choix des mêts, & qui songent plus à étourdir l'ennui par les fumées du Vin, qu'à le dissiper par les charmes de la Conversation. A Londres communément on se rassemble moins pour s'entretenir ensemble avec cette liberté que la Table donne d'ordinaire, que pour boire tristement à la santé les uns des autres.

Dans les tems où l'on buvoit plus en France qu'on ne boit aujourd'hui, cet usage de se saluer ainsi le verre à la main y étoit aussi plus commun. Il paroît tirer son origine de l'intempérance. Les Hommes ont si bien senti qu'il étoit déraisonnable de trop boire, que pour colorer un excès si vicieux, ils ont imaginé cette espece de politesse. Ils ont trouvé par-là le secret de satisfaire leur gout, &

de forcer pour ainsi dire les autres à s'y conformer. En ce sens un peuple est d'autant plus poli qu'il est moins tempérant; les Anglois portent très-loin cette sorte de politesse. S'il est des François qui puissent leur en disputer le prix, on ne peut guères les trouver que parmi ceux qui doivent leur origine & leur nom aux anciens Habitans de cette Isle. L'Ivrognerie, puisqu'il faut la nommer, est ici très-commune en toute sorte d'états: Hobbes la regarde comme une enfreinte des Loix de la Nature, à cause qu'elle empêche l'usage de la raison; il est étonnant que la Nation qui se pique le plus de bon sens, soit pourtant celle où l'on rougit le moins du vice qui y est le plus contraire.

Le dessert est très-peu d'usage en Angleterre; on y estime plus un Sommelier intelligent, qu'un Officier qui auroit toute l'habileté & tout le gout de Procopé. Aux Tables même où l'on sert du fruit, on ne fait que l'y montrer, & l'on enlève bientôt jusqu'à la nappe. Les Anglois que la politesse empêche de dire aux Dames que leur compagnie les gêne, les avertissent ainsi de se retirer quand ils en sont las. Des Ecoliers.

ne montrent pas plus de joye lorsque leur Régent les quitte, que les Convives n'en témoignent lorsqu'elles prennent congé d'eux. La satisfaction qui se répand sur leurs visages, annonce le plaisir qu'ils éprouvent à se sentir délivrés de la contrainte où les tenoit la compagnie des Femmes : quelque peu attentifs que les Hommes soient pour elles, elles m'ont toujours paru en pareil cas se retirer avec autant de regret, qu'ils marquoient de contentement à les voir s'éloigner. Aussi-tôt on couvre la Table de Pots, de Bouteilles & de Verres, souvent même de Tabac & de Pipes. Tout étant ainsi disposé, la cérémonie des *Tostes* commence. Comme je ne pense pas qu'aucun de ceux qui ont traité des Mœurs & des cérémonies des Nations aient parlé de cet usage, il est juste de vous le faire connoître.

Les Anglois appellent *Tostes* ces Santés de Personnes absentes, qu'ils se portent réciproquement, & que chacun est obligé de boire sous peine de l'impolitesse la plus grossière. Je laisse à d'autres à examiner l'étymologie de ce mot, & l'ancienneté de cet usage. Peut-être les Anglois le tiennent-ils des Goths que

l'on prétend avoir été de grands Buveurs; mais en ce cas ils ont la gloire de l'avoir beaucoup perfectionné. Le jeune homme porte la santé de sa Maîtresse; l'honnête Négociant, celle de son Correspondant; & le grave Ecclésiastique, celle de son Evêque. Pour l'Evêque il y a celle du Primat; le Primat peut, s'il le veut, porter à ses Convives la prospérité de la cause Protestante, ou telle autre *Toste* que bon lui semble.

Le Maître de la Maison est celui qui commence ces Rondes, & il est obligé d'y faire observer l'ordre & l'exactitude, soit pour la maniere de les recevoir & de les rendre, soit pour empêcher qu'aucun ne manque à la Règle qui astreint tous les Convives à boire les uns autant que les autres. Tel est en abrégé le Rit des *Tostes*. Dans le parti de la Cour on boit la santé du Roi & de toute la Famille Royale; dans le parti contraire on boit celle de Mylord Carteret, de M. Pulteney, & de tous ceux qui sont opposés au Ministre. Les Jacobites boivent la santé du Prétendant.

Il est aussi d'usage de porter la santé des Beautés à la mode, de celles même que l'on ne connoît que de vue. Un

Petit-Maître se donne par-là l'air d'un homme à bonnes fortunes. Elles-mêmes lui en sçavent gré lorsqu'elles viennent à l'apprendre. Cet hommage public que l'on rend à leurs charmes, est une preuve de leur célébrité. Un Anglois qui a passé trois semaines à Paris, se fait honneur de porter pour sa *Toste* la santé de Mademoiselle Gauffin. Aussi pour faire l'éloge d'une jeune Beauté, on dit que *C'est une des premieres Tostes d'Angleterre*. Celle au contraire dont le tems a séché les Lys & les Roses, s'appelle *une Toste de rebut*. Auprès des gens d'un certain ton, un homme paroîtroit ridicule s'il avoit le malheur de donner pour *Toste* une beauté dont le regne seroit passé. Il faut connoître la carte de Londres pour ne pas tomber dans un pareil inconvénient.

C'est ainsi que les Romains à leurs repas buvoient à la ronde dans une coupe faite exprès, & qu'ils appelloient *la Coupe Magistrale*, la santé des Personnes qui leur étoient cheres; si c'étoit celle d'une Maîtresse, la Galanterie vouloit que l'on bût autant de coups qu'il y avoit de lettres en son nom.

Les Sçavants en ce Pays-ci, quoique

peu soumis aux autres usages de la Nation , sont très-scrupuleux Observateurs de la Cérémonie des *Tostes*. C'est chez eux qu'elle se pratique le plus fréquemment & avec le plus de solennité. Chacun dans son genre porte non-seulement la santé de ceux de sa Nation , mais celle des Etrangers les plus célèbres. On m'a souvent porté celles de M. Bernouïlli , de M. Euller , de M. De Maupertuis , de M. De Buffons , &c.

Dans les Colléges on *Toste* aussi quelquefois en Latin & en Grec ; à ce que j'ai entendu dire. Pour moi je n'ai jamais assisté aux élégantes Orgies de Messieurs de Cambrige & d'Oxford. Je n'ai osé pousser jusques-là mes recherches sur les Mœurs des Docteurs de ces fameuses Universités.

Ces Santés & ces Rondes ne finissent bien souvent que lorsqu'il n'est plus possible de les continuer. A la Campagne tant qu'elles durent , on parle de Chevaux & de Chasse , ou bien l'on boit & fume sans parler : je connois un Anglois qui toutes les fois qu'on veut le forcer à rompre le silence , a coutume de répondre que , *parler c'est gâter la conversation*. A la Ville on s'entretient

des affaires du Parlement , des Actions du Sud , & des Gallions d'Espagne.

Les Dames qui pendant ce tems - là font dans un autre appartement , ne boivent gueres moins , mais sans courir les mêmes risques : elles prennent du Thé , dont elles font usage soir & matin , jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus respirer , ce qui contribue à augmenter le penchant au silence , dont cependant il est peut-être plus aisé de s'accommoder , que du caquet perpétuel de beaucoup de nos Françaises.

Si l'on dîne au Cabaret , qui est si fréquenté à Londres par les gens de tous les états , les *Toſtes* font encore plus variées ; assez souvent après avoir bû à la santé de ses amis , on boit à la ruine & à la damnation de ses ennemis. Il n'est aucune sorte d'extravagance dont on ne s'avise alors pour s'échauffer les uns les autres & s'exciter à boire.

Il y a quelques années que des Jeunes Gens de Condition choisirent , pour se livrer à cette sorte de Débauche , le 30. Janvier , jour auquel l'Eglise d'Angleterre impose un jeûne général en expiation du Meurtre du Roi Charles I. qu'elle honore comme un Martyr. Si-tôt qu'ils

furent chauds de vin , ils se mirent à chanter. Le Peuple scandalisé , s'arrêta devant le Cabaret , & leur cria des injures. Un de ces jeunes étourdis mit la tête à la fenêtre ; & but à la mémoire de l'Armée qui détrona ce Roi , & des Séditieux qui lui firent perdre la tête sur un Echaffaut. Les Pierres à l'instant volèrent de toutes parts ; les vitres de la Maison furent brisées ; la Populace furieuse y vouloit mettre le feu. Ces jeunes insensés eurent bien de la peine à se sauver eux-mêmes *.

Voilà de ces excès dont le vin rend capable , & dont on trouve par tout des exemples ; & ainsi l'homme aussi déraisonnable qu'intempérant , convertit dans une source de troubles & de désordres , ce que la Nature libérale ne lui avoit donné que pour son plaisir.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

* Un Ecclésiastique Anglois qui ne pouvoit souffrir que le Peuple bût à la mémoire du Roi Guillaume , a écrit une Brochure contre l'usage de boire à la mémoire de qui que ce soit , comme étant une profanation de la sainte Cène.

Dans plusieurs autres Ouvrages , l'usage des Tostes est condamné comme contraire au Christianisme.

LETTRE XLIII.

*A Monsieur l'Abbé L * C * * *.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

Vous m'apprenez bien vos occupations, mais vous ne me dites rien de vos succès ; ne croyez pas cependant que nos Amis communs me laissent ignorer ce que votre modestie vous fait taire. Je sçais avec quels applaudissemens vous paroissez tous les jours dans la Chaire. Continuez, Monsieur, vous avez pris la route qui mène à la gloire la plus solide, la plus flatteuse même, s'il étoit permis à l'Orateur Sacré d'écouter la voix de l'amour-propre. Pour l'honnête Homme, comme pour le Chrétien, quelle fonction plus noble que de contribuer à l'avantage de la Religion & de la Société, que de faire la guerre aux Vices, qui déshonorent l'une, & qui troublent l'harmonie de l'autre ; que de donner aux Vertus le juste tribut de louanges qui

leur est dû; que de rappeler les Hommes à leurs devoirs, & par conséquent à leurs véritables intérêts ; que de parler enfin dans cette Chaire de Vérité, le seul lieu où sa voix se fasse entendre aux Grands de la Terre !

Il me semble que les Anglois n'ont pas porté aussi loin que nous cette Eloquence, dont les Peres Grecs & les Latins nous ont laissé de si beaux Modèles. Foster, Wake, Sharper, le Docteur Sherlock, le Docteur Clarke ne me paroissent pas des Orateurs que l'on puisse comparer aux Bossuets & aux Fléchiers, aux Cheminais & aux Bourdaloues. Les Sermons du Docteur Spratt, Evêque de Rochester, sont écrits d'un style affecté. Le Docteur Tillotson, Archevêque de Cantorbery sous Charles II. est de tous les Prédicateurs Anglois le plus célèbre & le plus digne d'estime. Cependant, ses Sermons sont plus recommandables par la pureté & l'élégance de son style, que par les grandes parties de l'Eloquence. On y trouve plus d'agrément que de force, plus de raison que de pathétique. Il se fait lire avec plaisir, mais il ne touche pas.

L'Action est une des qualités les plus
essentielles

essentielles à l'Orateur : soit qu'on l'ait reçue de la Nature ou qu'on la tienne de l'Art, si on a le bonheur de la posséder, on peut faire un grand effet sur ses Auditeurs en récitant un Discours médiocre. Cette partie manque absolument aux Anglois. *Un défaut à reprocher à nos Orateurs*, dit M. Addison *, *soit à ceux du Barreau, soit à ceux de la Chaire, c'est le manque d'action & de geste ; & c'est peut-être notre modestie qui en est cause ; nos Prédicateurs sont en Chaire comme des Soutches, & ne remueroient pas un doigt pour faire valoir le plus beau Sermon du monde. A la Barre & dans tous les Lieux publics de contestation, nous retrouvons les mêmes Statues. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de sang froid, & garder notre tranquillité dans les Discours qui roulent sur ce qui nous est de plus cher. Comment accorder ce que dit ici cet Ecrivain si sensé, avec la maniere dont les affaires se traitent dans la Chambre des Communes, & le sang froid dont il parle, avec la véhémence, & quelquefois la grossièreté des injures que l'on y a souvent entendues ? Un de ceux qui la composent aujour-*

* Spectateur : No. 47.

d'hui , en donne une idée bien différente, & on ne peut que louer la sagesse de ses Réflexions. Lorsque dans la chaleur de la Controverse , dit il , sur des Questions intéressantes, le zèle des Disputans les fait sortir des bornes de la Décence & de la Politesse , il faut pardonner quelque chose à la foiblesse de notre nature. Personne ne doit donner à une expression qui peut échapper une interprétation plus offensante , qu'elle ne le comporte nécessairement.

Ce n'est une chose ni louable , ni avantageuse que de recourir aux calomnies & aux reproches. Une candeur générale & des égards mutuels assureront mieux notre repos , & soutiendront mieux la dignité qui convient à cette Chambre , & que l'on ne peut violer sans de dangereuses conséquences *. Vous voyez que ce Discours détruit entièrement l'idée que M. Addison veut donner des Anglois ; mais les plus raisonnables d'entr'eux ne le font pas toujours sur leur Nation. Ce qu'on pourroit leur reprocher comme défaut , ils ont l'art de le convertir en sujet d'éloges : s'ils ne sont pas éloquens,

* Discours de M. Henry Pelham rapporté au douzième volume des Actes de la Chambre des Communes.

c'est qu'ils aiment mieux être raisonnables ; s'ils manquent de Graces , c'est qu'ils les dédaignent par gout pour la Simplicité.

La coutume de lire les Sermons en Angleterre est un obstacle qui empêche toute Action, & refroidit par conséquent le Pathétique du Discours. Celui qui récite de mémoire, touche toujours plus, parce qu'il s'affecte lui-même davantage. Cependant un Auteur *, qui n'avoit peut-être pas assez réfléchi sur les avantages que le Ministère Evangélique peut retirer de l'Art de la Parole, a proposé aux Evêques d'Angleterre de choisir dans les Ouvrages imprimés une suite de Sermons pour toute l'année, & de ne plus permettre à l'avenir d'en lire d'autres en Chaire. Que feroit-il arrivé, si l'on eût suivi les mouvemens d'un zèle si peu éclairé ? Que les Lectures de ces Discours n'étant plus animées de l'esprit qui les a composés, auroient été encore plus froides, & que par un pareil Règlement on eût pour jamais arrêté le peu de progrès que l'Eloquence de la Chaire a fait en Angleterre.

Nous avons été plus heureux que les

* Sir William Petty.

Anglois, nous sommes peut-être aujourd'hui moins sages. Je vous le dis à vous, Monsieur, qui êtes fait pour le sentir, & qu'un Jugement sain doit préserver de la contagion de l'exemple. Nous nous sommes écartés de nos Modèles, pour adopter le gout le plus opposé à la véritable Eloquence; il nous arrive ce qui est arrivé aux Romains. Le Naturel ne nous touche plus; le beau simple & majestueux nous ennuye. Semblables à ces gens dont le palais usé ne peut être affecté que par des Liqueurs fortes, il nous faut pour nous piquer des traits d'esprit & des faillies d'imagination, des Portraits ingénieux, des amas d'Entithèses, un Style hérissé d'Epigrammes; en un mot, nous donnons toute notre attention aux détails, & nous négligeons le fonds. Le gout de nos Prédicateurs & de nos Architectes Modernes, est à peu près le même. Nos Bâtimens sont surchargés d'ornemens, mais l'Architecture n'en vaut rien. L'esprit abonde dans nos Sermons, mais l'Eloquence y est absolument étrangère. Les véritables Orateurs ont toujours regardé cette recherche d'agremens comme une parure indigne de la Majesté de l'Eloquence. Celle de nos

Modernes à force de briller , ne fait que nous éblouir ; celle des Cicérons & des Bossuets nous éclaire.

Il en est de même de notre Poësie , on fait encore de beaux Vers , on ne fait presque plus de Pièces. Dans tous les genres , on ne veut plus que de l'Esprit , & on ne s'apperoit pas que celui qui est de trop , est vicieux. La Manie de notre Siècle est de croire , que l'esprit est aujourd'hui plus commun que dans celui qui l'a précédé. Il n'est point de Femme qui n'en donne pour preuve , que l'on en met plus aujourd'hui dans les Ouvrages de toute espee , qu'il ne s'en trouve dans ceux du Siècle de Louis XIV. Je ne craindrai pourtant pas d'avancer un Paradoxe , qui est fait pour paroître étrange : cette abondance d'Esprit qui regne dans nos Ecrits Modernes , est peut-être l'effet de notre stérilité. Pour en imposer , nous montrons tout celui que nous avons : sûrs de plaire , les Auteurs du Siècle précédent n'employoient que celui qui étoit nécessaire. Ils connoissoient leurs richesses , & ils sçavoient en faire un usage convenable. Ceux qui affectent de montrer partout de l'Esprit , sont à l'égard de ces sages Ecrivains , ce que sont ces pe-

tits Merciers, qui n'ayant que peu, sont obligés d'étaler tout ce qu'ils ont pour attirer les Chalans, comparés aux gros Marchands, qui, par la certitude où ils sont d'avoir de quoi renvoyer le Monde satisfait, se contentent d'exposer aux yeux ce qu'il faut pour annoncer ce qu'ils font. L'usage sobre que Racine & Despréaux ont fait de leur esprit, n'est pas moins une preuve de leur supériorité que de leur sagesse. Ils avoient puisé cette noble simplicité dans l'imitation des bons Auteurs du Siècle d'Auguste. Tel est le caractère de Virgile, de Cicéron, de Tite-Live. Quelque grand génie qu'aient eu ceux qui sont venus depuis, ils se sont sentis de la dépravation du Gout. Tacite ne cherche qu'à s'exprimer extraordinairement. Ce n'est qu'à force de parure, que Sénèque a l'air de grandeur; ce qu'il fait d'efforts pour l'affecter, avertit qu'elle ne lui est pas naturelle. Malheureusement voilà les Auteurs que ceux de notre tems paroissent imiter. Nous courons après l'esprit, notre Eloquence en est pointillée, & le Gout se perd à mesure que nous nous éloignons de ces tems heureux, où presque tous les Arts en France ont été portés à leur plus haut point de perfection.

Avouez-le, Monsieur, nous nous sommes déjà tellement écartés, que pour peu que nous tardions à retourner sur nos pas; nous courons risque de nous égarer. Nous aurions grand besoin d'un Quintilien pour nous remettre dans la route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLIV.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E.

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

Vous deviez être bien sûr en m'envoyant votre *Ecole des Amis*, du plaisir que j'aurois à lire cette Pièce. J'en avois déjà appris le succès, & je n'en avois pas été surpris. Le Public se plaît à vous rendre justice. Le Talent augmente de prix par l'usage qu'on en fait. Vos Ouvrages ne tendent pas moins à l'instruction, qu'à l'amusement des Hommes : les graces de la Fiction que vous prêtez à la Morale, ne font que la rendre plus utile en la rendant plus agréable. Si dans les Ouvrages des autres, la Raïson badine & se prête à nos folies, pour nous en mieux faire sentir le Ridicule, dans les vôtres, c'est une Amie qui gagne notre confiance, & nous guérit de nos foibleſſes en nous en faisant voir le danger.

Continuez ;

Continuez , Monsieur , à travailler dans un Genre , qui fait autant d'honneur à notre Théâtre qu'à vous : tout ce qui tend à la correction des Mœurs , est du ressort de la Comédie : on fait également sentir le Ridicule du Vice en intéressant le Cœur , comme en faisant rire l'Esprit. Dans la seule Comédie de Corneille , qui se joue aujourd'hui , les reproches que fait un Vieillard à son Fils sur la honte attachée au Mensonge , n'exposent pas moins toute la bassesse de ce Vice , que les traits les plus plaisans de cette Pièce. Les vôtres , Monsieur , sont remplies de Beautés de ce genre ; elles sont faites pour réconcilier au Théâtre ceux que la Licence de nos anciennes Comédies en avoit éloignés. Méprisez les discours de ces vils Ecrivains , dont le métier est de tout critiquer , parce que c'est celui dont ils vivent , & qu'ils n'ont ni assez de talent , ni assez d'honneur pour en exercer un autre. Leurs Censures , aussi amères qu'injustes , ne font pas moins de tort à leur Cœur qu'à leur Jugement. La Critique est un tribut , que le mérite est obligé de payer à la malignité humaine : Dans les Triomphes qu'on décernoit à Rome aux Vainqueurs , il lui étoit per-

mis d'élever sa voix parmi les Chants de l'allegresse & de la reconnoissance publique ; mais il n'y avoit que les Hommes les plus vils qui usassent de ce Privilege.

Ce genre de Comédie où vous excellez , n'est pas aussi nouveau que le prétendent ces Censeurs ignorans , ou de mauvaise foi. L'Andrienne de Térence en est une preuve. Il y a long-tems que nos Voisins nous en ont donné l'exemple , & en général ils réussissent mieux dans les Scenes d'intérêt , que dans celles de Plaifanterie. Le Comique dans leurs Pièces est souvent outré ; le sentiment y est toujours vrai. Celui qui a mis l'Andrienne en François , n'a pas tiré de ce sujet tout le parti qu'il en pouvoit tirer. M. Steele , qui l'a accommodé aux Mœurs de sa Nation , en a fait une des meilleures Comédies du Théâtre Anglois *. La Scene du Quatrième Acte pour laquelle il a composé cette Pièce , comme il n'a pas fait difficulté de l'avouer dans sa Préface , est extrêmement belle , & n'est qu'à lui. Elle est entièrement dans votre gout ; & puisque je ne puis vous offrir rien du mien qui vous

* *The Conscious Lovers.*

rende le plaisir que l'Ecole des Amis m'a procuré, je vous envoie la Traduction de cette Scene pour vous témoigner l'envie que j'aurois de m'acquitter envers vous. Il n'est pas nécessaire, pour vous en donner l'intelligence, de vous faire connoître les Caractères, il suffit de vous dire les différens intérêts des Personnages que l'Auteur y introduit. *M. Bévil* & *M. Mirtle* sont deux Amis. Le premier a la passion la plus vive pour *Indiane*; (c'est l'Andrienne de Térence) mais son Pere veut lui faire épouser *Lucinde*, dont *M. Mirtle* est amoureux.

A C T E IV.

SCENE I.

Lieu de la Scene, l'Appartement de
M. BEVIL le Jeune.

BEVIL le Jeune, une Lettre à la main,
suivi de *TOM* son Valet.

TOM.

» En vérité, Monsieur, je ne sçais
» rien de cette affaire; je n'ai pas dit le
» moindre mot à *M. Mirtle* de la Lettre

» que vous avez écrite à Lucinde.

B E V I L.

» A propos de quoi cet Animal-là
» montre-t-il tant de frayeur ? Je ne vous
» accuse de rien : je veux seulement sça-
» voir si M. Mirtle vous a montré quel-
» ques soupçons , ou vous a fait quelques
» questions qui vous aient conduit à lui
» dire par hazard que vous ayez porté
» quelque Lettre ce matin de ma part.

T O M.

» Mais , Monsieur , s'il m'a fait quel-
» ques questions , pouvois-je l'en empê-
» cher ?

B E V I L.

» Ce n'est pas-là ce que je dis , Bœuf.
» Ce n'est pas vous que je soupçonne ,
» c'est lui. Que vous a-t-il dit ?

T O M.

» Hé bien , Monsieur , lorsque je suis
» arrivé chez lui pour me déguiser en
» Avocat, comme il vous a plu de l'exiger.
» de moi , il m'a demandé si j'avois été
» ce matin chez M. Sealand. Mon-
» sieur , lui ai-je dit , j'y ai souvent été...
» parce que si je ne lui avois pas dit cela,
» il auroit pû penser qu'il y avoit quelque
» raison particuliere pour m'y faire aller
» aujourd'hui.

BEVIL.

» Fort bien. La précaution de ce
 » drôle-là , est ce qui a causé sa jalousie :
 » à part. T'a-t-il fait d'autres ques-
 » tions ?

T O M.

» Oui, Monsieur, je me rappelle à
 » présent , que lorsque nous sommes re-
 » venus en Carrosse de chez M. Sealand, il
 » m'a dit : Tom, ce matin quand j'étois
 » chez votre Maître , il vous a ordonné
 » d'aller chercher la réponse à une Lettre
 » qu'il avoit envoyée ; lui en avez-vous
 » apporté une , m'a-t-il dit ? Ah, Mon-
 » sieur, ai-je dit, vous voulez badiner
 » avec moi , vous voulez sçavoir si je
 » puis garder un secret ou non.

BEVIL.

» Et ainsi en lui montrant que vous le
 » pouviez , vous lui avez dit que vous en
 » aviez un à garder.

T O M.

» Monsieur. . . .

BEVIL.

» A quelles basses Actions la jalousie
 » ne fait-elle pas descendre un Homme ?
 » Comment peut-on employer d'aussi
 » lâches artifices avec un Valet pour lui
 » faire trahir son Maître ? Hé bien ! &c

» quand vous a-t-il donné cette Lettre
» pour moi ?

T O M.

» Monsieur, il l'a écrite devant moi
» avant que de quitter sa Robe d'A-
» vocat.

B E V I L.

» Fort bien. Et qu'a-t-il dit quand
» vous lui avez porté ma Réponse ?

T O M.

» Il m'a paru, Monsieur, d'assez mau-
» vaise humeur, & m'a dit que cela
» suffisoit.

B E V I L.

» Je m'étois bien douté que ma Lettre
» l'étonneroit Va-t-en.

T O M.

» Ouais , tout ceci n'annonce rien
» de bon. J'ai bien peur que nous
» n'ayons tous donné à gauche. *Il s'en*
» va.

B E V I L.

» J'ai affecté d'être tranquille devant
» mon Valet ; mais cet effort m'a beau-
» coup coûté. Quel emporté, de m'écri-
» re un Cartel, & de m'accuser d'une con-
» duite équivoque lorsque je fais profes-
» sion d'être son Ami ! Je puis vivre
» content sans gloire, mais je ne puis

» supporter l'infâmie. Que dois-je faire ?
 » Premièrement , relisons la Lettre de
 » Lucinde. Il lit.

Monsieur , je crois ne rien faire de contraire aux bienséances de mon Sexe , en reconnoissant que votre maniere d'éluder le Mariage que nos Parens se proposent , & de souhaiter que le refus puisse venir de moi , a quelque chose de plus obligeant en soi , que la recherche de celui que je crains de voir tomber dans mon lot , à moins que votre Ami ne travaille à notre salut & à notre bonheur commun. J'ai mes raisons pour vous prier de ne point communiquer cette Lettre à M. Mirtle , & je suis votre très-obligée & très-humble Servante ,

LUCINDE SEALAND.

» Mais voyons le Poscrit.

J'ai fait mes réflexions , & je ne veux rien vous cacher. Le motif que j'ai de vous demander le secret sur cette Lettre , est la jalousie de M. Mirtle , qui , à la vérité , me donne de l'effroi ; mais l'estime que j'ai pour lui , me fait espérer que ce n'est qu'un mauvais effet qui provient souvent d'une bonne cause , & que l'on peut guérir par une conduite prudente & sans reproche.

» Ainsi , cette jeune Personne m'a
» choisi pour son Ami & son Confident ,
» & s'est mise en quelque façon sous ma
» protection. Je ne puis faire part à M.
» Mirtle de sa Lettre , à moins que je ne
» puisse le guérir de la jalousie. Peut-être
» les servirois-je mieux l'un & l'autre en
» n'observant pas le silence que Lucin-
» de me demande , qu'en lui obéissant
» scrupuleusement : mais je me sens ar-
» rêter par cette obligation de se battre ,
» que la Coutume a imposée à tout
» Homme qui veut vivre avec réputa-
» tion & honneur dans le Monde. Com-
» ment faire pour éviter tout soupçon qui
» puisse m'être désavantageux ? ... Si
» jè m'explique sans me battre , il croira
» que c'est par crainte. . . . Il faut que je
» relise encore une fois sa Lettre . . .

*Monsieur , vous en avez usé lâchement
avec moi , en travaillant à m'enlever une
Personne que vous m'avez dit vous être in-
différente. J'ai changé mon Epée depuis
que je ne vous ai vû ; & j'ai cru devoir
vous donner cet avis , pour que vous soyez
en état de vous défendre à la premiere ren-
contre , entre vous & celui que vous avez
offensé.*

CHARLES MIRTLE.

Tom entre.

T O M.

» Monsieur Mirtle vous demande ,
» Monsieur ; souhaitez-vous le voir ?

B E V I L.

» Animal ! Pourquoi le faire attendre ?
» Faites-le monter. *Tom sort.* Me voilà
» résolu sur la conduite que je dois tenir
» avec lui. Il est amoureux , & un peu
» méfiant sur toutes sortes d'affaires ,
» & on peut bien le lui pardonner en
» considération . . . Mais le voici. *Tom*
» *introduit M. Mirtle. Bévil continue.*

» Monsieur , je vous suis extrêmement
» obligé de l'honneur que vous me fai-
» tes Et vous , Monsieur , qui vous
» tenez - là planté pour nous considérer ,
» sortez. *Tom sort.* Hé bien , Monsieur
» Mirtle , qu'y a-t-il pour votre ser-
» vice ?

M I R T L E.

» Le tems , le lieu , notre longue con-
» noissance , & plusieurs autres circon-
» stances qui me touchent en cette occa-
» sion , m'obligent sans autre cérémonie
» & sans un plus long discours , de vous
» prier non - seulement de reconnoître
» que vous avez reçu ma Lettre , com-
» me vous l'avez déjà fait , mais aussi de

» m'accorder la Requête qui y est con-
 » tenue. Il me faut une autre Réponse
 » que ces demie-lignes : *J'ai reçu la vô-*
tre , . . Je serai à la Maison.

B E V I L.

» Monsieur, j'avoue que j'ai reçu une
 » Lettre de vous d'un style assez ex-
 » traordinaire; mais comme je veux qu'en
 » cette matière tout vienne absolument
 » de vous, je n'entendrai que ce qu'il
 » vous plaira me confirmer face à face ,
 » & j'ai déjà oublié votre Billet.

M I R T L E.

» Cette Réponse si mesurée , convient
 » fort à la manière dont vous avez déjà
 » abusé de ma simplicité & de ma fran-
 » chise. Je vois que votre modération
 » tend à votre propre avantage , & non
 » au mien , à votre propre sûreté , & non à
 » aucun égard pour un Ami.

B E V I L.

» Ma propre sûreté , Monsieur
 » Mirtle !

M I R T L E.

» Votre propre sûreté , Monsieur
 » Bévil.

B E V I L.

» Monsieur Mirtle , ne doutez pas un
 » moment que je ne voye très-bien où

» vous en voulez venir . . . Mais , Mon-
 » sieur , vous sçavez que j'ai souvent osé
 » condamner les décisions qu'une coutu-
 » me tyrannique a introduites contre
 » toutes les Loix Divines & Humaines.

M I R T L E.

» Ceux qui ont la conscience si déli-
 » cate , devroient du moins avoir autant
 » d'horreur de faire des offenses comme
 » de. . . .

B E V I L.

» Comme de quoi ?

M I R T L E.

» Comme de crainte d'y fatisfaire.

B E V I L.

» Comme de crainte d'y fatisfaire !
 » Mais cette appréhension est juste ou
 » raisonnable suivant l'objet de cette
 » crainte. Je vous ai dit souvent en con-
 » fidence de cœur que j'avois en horreur
 » cette hardiesse d'offenser l'Auteur de
 » la vie , de commettre , dis-je , un pareil
 » crime contre lui , & par le même Acte
 » de s'exposer à paroître à son Tribunal.

M I R T L E.

» Monsieur Bevil , je vous dirai que
 » ce flegme , cette gravité , & cette conf-
 » science si délicate , ne me priveront pas
 » de ma Maîtresse. Vous avez , à la vé-

» rité , les meilleures raisons du monde.
» pour être attaché à la vie ; l'espérance
» de posséder Lucinde , mais songez
» que je n'en ai pas moins d'en être las ,
» s'il faut que je la perde ; & mes pre-
» miers efforts pour la recouvrer , se-
» ront de lui faire connoître l'homme
» intrépide qui doit être son Gardien &
» son Protecteur.

B E V I L.

» Monsieur , montrez-moi seulement
» la moindre apparence de raison qui
» m'oblige à repousser une insulte à la-
» quelle j'ai si peu donné lieu , & je te
» montrerai que de te châtier
» mérite à peine le nom de courage.
» Homme léger & inconsideré . . . Mon-
» sieur Mirtle , le trouble où vous me
» voyez ne vient pas d'aucune crainte.
» Il ne tient qu'à moi de vous rendre ,
» sans que vous puissiez deviner com-
» ment , aussi froid , que sans que vous
» sçachiez pourquoi , vous avez témoi-
» gné de chaleur.

M I R T L E.

» Une femme que l'on aime n'est-elle
» pas un assez grand sujet de colere ?
» Mais vous ne sçavez pas ce que c'est
» que d'aimer ; vous avez pour vos heu-

» res perdues votre commode & facile
 » Etrangere, & votre Fortune; l'exté-
 » rieur impofant de votre conduite &
 » d'autres heureufes circonftances, vous
 » font des moyens faciles pour obtenir
 » la poffeffion d'une Femme d'honneur.
 » Vous ne fçavez pas ce que c'eft que
 » d'être allarmé, que d'être déchiré par
 » les inquiétudes, que de craindre de
 » perdre quelque chofe de plus cher que
 » la vie. Votre Mariage, heureux mor-
 » tel, va fon train comme les affaires or-
 » dinaires. S'il vous prend envie de vous
 » amufer, vous avez votre captive Va-
 » gabonde; votre Indienne eft toujours
 » prête à vous procurer de doux mo-
 » mens.

BEVIL.

» C'en eft trop, & la patience d'un
 » homme ne peut aller plus loin; je fuis
 » excufable fi pour venger l'innocence,
 » ou parce que l'infirmité de la Nature
 » humaine n'en peut fouffrir davantage,
 » j'accepte votre défi.... Monsieur, je
 » vous fuivrai.

Tom arrive.

T O M.

« Avez-vous appelé, Monsieur? il
 » me l'a femblé. Je vous ai entendu par-
 » ler haut.

B E V I L.

» Oui , va chercher un Carrosse.

T O M.

» Monsieur ... Mon Maître ... Mon-
 » sieur Mirtle ... Messieurs , que préten-
 » dez-vous faire ? Je ne suis qu'un Valet ,
 » Mais ...

B E V I L.

» Va chercher un Carrosse.

*Tom sort ; Bévil & Mirtle se promè-
 nent chacun de leur côté.*

B E V I L à part.

» Quoique poussé à bout , aurai-je pû
 » me remettre à l'arrivée d'une troisième
 » personne ? Et de qui encore ? D'un
 » Valet ; & manquerai - je d'égard au
 » meilleur de tous les Peres , & à une
 » Fille infortunée dont la vie est attachée
 » à la mienne ? *A M. Mirtle.* Graces au
 » Ciel , j'ai eu le tems de me remettre ,
 » & dans la crainte de ce qu'un homme
 » inconsideré comme vous pensera de
 » moi , je ne tarderai pas d'avantage à
 » expliquer les fausses apparences qui
 » font souffrir l'infirmité de votre tem-
 » pérament , lorsque trop d'égard pour
 » un faux point d'honneur a retardé cet
 » éclaircissement.

M I R T L E.

» Monsieur Bévil ne peut pas douter
 » que je n'aime mieux avoir satisfaction
 » de son innocence que de son épée.

B E V I L.

» Pourquoi donc l'avoir demandée
 » comme vous avez fait ?

M I R T L E.

» Considérez que vous-même ne vous
 » êtes contenu que jusqu'à ce que j'aye
 » parlé avec peu de circonspection de
 » celle que vous aimez.

B E V I L.

» Il est vrai , mais souffrez que je vous
 » dise que je vous ai épargné le plus grand
 » des malheurs. Je vous connois si bien
 » que je suis sûr que la mort même vous
 » eût fait moins de peine , que d'avoir
 » trouvé cette Lettre parmi les Papiers
 » d'un homme à qui vous auriez ôté la
 » vie . . . Lisez-la. *A part.* Quand je le
 » verrai confus de sa faute , & honteux
 » de sa jalousie , quand il sera rentré en
 » lui-même , il méritera que je l'aide à
 » obtenir Lucinde.

M I R T L E.

» Avec quelle supériorité a-t-il re-
 » poussé l'offense contre moi comme l'a-
 » gresseur ! Je commence à craindre que

» je n'aye été trop précipité. *Il lit : ELU-*
 » *DER UN MARIAGE.* N'en voilà que trop
 » pour me tirer d'erreur. Mais je trouve
 » dans le *Poscrit : LE MOTIF QUE J'AI DE*
 » *VOUS DEMANDER LE SECRET, EST LA*
 » *JALOUSIE...* De quel front puis-je en-
 » core regarder mon Bienfaicteur, mon
 » Avocat que j'ai traité comme un Traî-
 » tre ! O Bévil, de quels mots pourrai-je !

B E V I L.

» Il n'en est pas besoin, convaincre est
 » plus que conquérir.

M I R T L E.

» Mais pouvez-vous....

B E V I L.

» Le changement qui vient de se faire
 » en vous à mon égard, me paye toutes
 » les inquiétudes que vous m'avez cau-
 » sées. Hélas ! quelles machines sommes-
 » nous ! Ton visage étoit tout à l'heure
 » celui d'un autre homme. Le voilà re-
 » devenu à l'instant celui de mon Com-
 » pagnon, de mon Ami.

M I R T L E.

Comment ai-je été assez malheureux...

B E V I L.

» N'en parlons plus.

M I R T L E.

» Je ne puis m'empêcher d'y songer :
 » combien

» combien d'Amis sont morts par les
 » mains de leurs Amis , faute de cette
 » modération ! Je ne me lasserai jamais
 » de le répéter. Combien ne suis-je pas
 » redevable à cette supériorité d'esprit
 » avec laquelle vous m'avez subjugué ?
 » Que seroit-il arrivé de l'un de nous ,
 » & peut-être de tous deux , si vous
 » eussiez été aussi foible & aussi déraison-
 » nable que moi ?

BÉVIL.

» Félicitons - nous l'un l'autre d'avoir
 » pu nous vaincre nous-mêmes ; j'espère
 » que le souvenir que nous en conserve-
 » rons nous rendra meilleurs amis que
 » jamais.

MIRTLÉ.

» Mon cher Bévil , la conduite d'ami
 » que vous avez tenue avec moi , m'a
 » convaincu qu'il n'y a de vrai courage
 » que celui qui est guidé par la raison ,
 » & qui n'a rien de contraire à la vertu &
 » à la justice. Cependant combien de mal-
 » heureux ont été sacrifiés à cette Idole ,
 » l'opinion déraisonnable des hommes !
 » Ils sont même en cela si ridicules ,
 » qu'ils tirent souvent leur épée l'un con-
 » tre l'autre avec une colere simulée &
 » une peur réelle ?

„ Par la honte contrainsts , trahis par leur hon-
„ neur ,
„ Pour conserver un nom , ils hazardent leur
„ Etre ,
„ Et n'osant éclaircir ce qui fait leur erreur ,
„ Souvent dans l'autre Monde ils vont la re-
„ connoître.

Cette Scène est , si je ne me trompe ,
une excellente Leçon non - seulement
pour des Amis , mais pour tous les hom-
mes en général ; on y attaque le plus
fort & le plus déraisonnable de tous les
Préjugés.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XLV.

A Monsieur le Duc DE NIVERNOIS.

De Stamford , &c.

MONSIEUR LE DUC,

JE vois par la Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire , que Tacite ne vous est pas moins familier qu'Horace , & que si M. Addison & M. Pope vous amusent , vous aimez encore mieux converser avec le Chancelier Clarendon & le Docteur Burnet. Vous connoissez presque aussi-bien les Anglois que si vous aviez vécu parmi eux.

Puisque vous m'avez parlé de Politique , je vais me monter à votre ton , de peur de m'attirer quelques reproches si j'en prenois un autre , car je vois bien que c'est une leçon que vous m'avez faite. Ces noms odieux de Whigs & de Torys dont vous faites mention dans votre Lettre , & qui ont fait tant de bruit sous la Reine Anne , sont presque aujourd'hui entièrement oubliés en Angle-

terre , mais les mêmes Factions y subsistent toujours sous des dénominations différentes. *Corruption & Opposition* , sont les deux termes qui servent à présent à distinguer celles qui sont pour ou contre le Ministère.

Le grand embrasement qu'a excité en Angleterre l'amour de la liberté , où peut-être l'esprit d'indépendance n'est pas entièrement éteint , il reste toujours un feu caché sous la cendre , & les étincelles qui en sortent de tems en tems , suffisent pour y exciter les mêmes incendies.

L'esprit de parti est si commun parmi les Anglois , qu'il permet à peine de connoître quel est effectivement celui de la Nation. Qui ne penseroit que les Actes du Parlement qui la représente , en sont le vœu général , cependant si l'on en croit le cri Public , ils ne sont que l'ouvrage d'une *supériorité corrompue* , & qui sacrifie la Patrie aux vues intéressées du Ministre.

On est toujours surpris de trouver ici tant de contrariété d'opinions dans les choses les plus essentielles , & qui touchent de plus près à l'intérêt du Peuple. Les uns regardent comme incompatibles

avec la liberté des mesures que d'autres soutiennent nécessaires au maintien des Loix & du Gouvernement. C'est ainsi que l'Hiver dernier j'ai vû la Nation partagée sur l'Acte du Parlement qui a accordé au Roi la continuation des seize mille hommes de Troupes de terre qu'il a actuellement sur pied.

Je fus à la Chambre des Communes le jour qu'on y devoit examiner cette grande question qui y a déjà été tant de fois agitée. Personne n'ignoroit à Londres quelle en devoit être la décision : quels que soient & le pouvoir & la liberté de cette Assemblée respectable , il en est presque toujours ainsi des affaires les plus importantes ; elles sont décidées en particulier avant que d'être mises publiquement en délibération. Celui qui parle avec le plus de chaleur contre un Acte , sçait bien qu'il ne l'empêchera pas de passer ; mais il ne laisse pas de satisfaire ou son devoir ou sa passion , & du moins se console de l'inutilité de ses efforts par l'honneur qui lui en revient , ou le plaisir qu'il éprouve à user de la liberté qu'il a de tout dire.

Le Membre de la Chambre qui opina le premier , qu'il falloit continuer les

Troupes sur le même pied , me parut appuyer son avis sur de très-bonnes raisons. Il soutint que » l'esprit de mécontentement & de sédition n'avoit jamais » été plus commun en Angleterre qu'il » l'étoit à présent , & qu'il y exciteroit » infailliblement des révoltes s'il n'étoit » contenu par une Armée toujours prête » à prévenir le mal , ou à l'arrêter dans sa » naissance. Il ajouta : qu'eu égard aux » efforts continuels que faisoient ceux » des différens Partis pour aliéner les Sujets de leur Souverain , & inspirer à la » Nation de la haine pour le Gouvernement présent , & du mépris pour le » Parlement même , il étoit impossible » d'y faire respecter les Loix & ceux qui » en font le soutien , sans le secours d'une Armée : que ces années dernières » des Actes du Parlement qui n'avoient » pour but que le bien général de la » Nation avoient éprouvé de la part du » Peuple l'opposition la plus forte , & » que sans les Troupes, des esprits turbulens & factieux auroient profité de » ces troubles pour plonger la Nation » dans de plus grands désordres ; que de- » là il étoit aisé de conclurre que la suppression , ou ce qui est à peu près la

même chose , l'affoiblissement de l'Ar-
 mée , étoient les moyens les plus sûrs
 de livrer l'Angleterre à la fureur des
 Guerres Civiles.

On fait tous ses efforts , continua-
 t-il , pour rendre suspects les Dessesins
 du Gouvernement , on prétend qu'une
 Armée en tems de Paix menace notre
 Liberté ; mais au lieu de laisser aller nos
 esprits à des terreurs Paniques , voyons
 si en effet elle y a donné la moindre
 atteinte. Tant que les Loix seront re-
 ligieusement observées , que le Cler-
 gé jouira de ses droits , que les Non-
 Conformistes seront protégés , & que
 la fortune de chaque Particulier sera
 assurée , maître de ses biens & libre
 dans sa conscience , un Anglois n'a
 rien à craindre d'une Armée qui n'a
 d'autre but , que de faire respecter les
 Loix , & de veiller à la tranquillité du
 Gouvernement.

A peine eut-il parlé , qu'un Homme
 qui étoit à côté de moi & qui m'avoit pa-
 ru l'écouter impatiemment , dit assez
 haut pour que je pusse l'entendre , &
 d'un ton brusque & indigné : Il n'y a
 pas trois ans que ce même Député pen-
 soit & parloit bien différemment. Il n'est

si tranquille à l'égard de la Liberté , & ne voit l'Armée d'un œil si favorable , que depuis que la Cour lui a fasciné la vûe par une Pension. Tous ceux , ajouta cet Anglois chagrin , qui tiennent le même langage , sont déterminés par les mêmes motifs. Les uns sont payés pour parler , les autres pour se taire. Il eût poussé plus loin la Satire , si un des Chefs du Parti mécontent ne se fût levé pour répondre au premier. Celui-ci passe pour un homme véritablement éloquent , & j'ai regret de ne pouvoir vous rendre son Discours avec toute la force qu'il me parut avoir dans sa bouche. Voici du moins le précis de ses raisons.

» Je ne puis , dit-il , regarder comme
 » Libre , un Peuple qui concourt à main-
 » tenir une Armée sans la moindre né-
 » cessité. Si nous n'étions pas totalement
 » dégénérés de la Vertu de nos Ancêtres,
 » au lieu d'examiner si l'on doit faire un
 » retranchement dans les Troupes , ou
 » les continuer sur le même pied , l'Ar-
 » mée seroit supprimée tout d'une voix.
 » Et quel besoin en avons-nous ? Nous
 » sommes en Paix avec toute l'Europe*.
 » Une Armée en tems de Paix , est une

* En 1737.

» chose contraire à la constitution de ce
 » Pays-ci. La Liberté & une Force ar-
 » mée , sont de la nature des choses in-
 » compatibles. Les Athéniens , ce Peu-
 » ple si sage & si jaloux de la Liberté,
 » la perdirent en accordant à Pisistrate
 » quarante Gardes seulement pour la sû-
 » reté de sa Personne. La continuation
 » de la Commission de César dans les
 » Gaules , le mit en état de détruire la
 » République du Monde la plus puissante
 » & la mieux établie ? Sans recourir à
 » des exemples étrangers , il n'y a pas
 » un Siècle , que dans Londres même ,
 » une Armée mit sous le joug le Parle-
 » ment qui l'avoit levée. Dans le cours
 » de peu d'années ce Corps redoutable
 » introduisit parmi nous dix espèces de
 » Gouvernemens , tous également con-
 » traires au génie de la Nation , & à l'o-
 » pinion même du plus grand nombre de
 » ceux qui obéissoient à Cromwell. Tel
 » est le pouvoir d'un Chef sur une Ar-
 » mée ; quoique les sentimens de ceux
 » dont elle est composée , puissent diffé-
 » rer du sien , il peut les obliger à agir
 » mécaniquement selon ses vûes. C'est
 » ainsi que , sans le vouloir , des Grecs
 » ont opprimé eux-mêmes la Liberté de

» la Grece. C'est ainsi que contre leur in-
» tention , des Romains ont détruit la
» République de Rome , & se sont sou-
» mis au joug d'un seul homme. Enfin ,
» c'est ainsi que des Anglois armés pour
» le maintien des Loix & de la Liberté ,
» ont exercé sur leurs Compatriotes la
» plus odieuse Tyrannie. Un Ennemi
» Etranger est pour nous moins à crain-
» dre que nos Compatriotes armés. Si
» l'Angleterre doit subir le joug d'une
» autre Nation , ce ne sera , de même que
» Rome , que lorsqu'elle aura été mise
» aux fers par ses propres Habitans. Ainsi
» tout Anglois zélé a raison de s'allar-
» mer des nombreuses Troupes que nous
» entretenons sans la moindre nécessité.
» Vainement dira - t - on que l'Armée
» étant payée par le Public , à propre-
» ment parler, elle dépend du Peuple ; ce
» n'est qu'un Sophisme frivole : l'Armée
» de 1641 qui a subjugué la Nation , n'é-
» toit-elle pas dans le même cas ? Tou-
» tes les Armées qui , en quelque Pays
» que ce soit , ont rendu leurs Compa-
» triotes Esclaves , n'ont-elles pas été en-
» tretenues des deniers Publics ? Le Peu-
» ple de Rome payoit les Soldats qui
» aidèrent César à le mettre aux fers :

une Armée d'ordinaire dépend moins
 de celui qui la paye , que de celui qui
 en nomme les Chefs ; elle ne connoît
 que celui qui la commande : à la voix
 du Général , des Soldats porteront la
 flamme au milieu de leur Patrie , & le
 poignard au sein de leurs Peres.

D'ailleurs , seroit-il raisonnable d'at-
 tendre des Soldats d'aujourd'hui , plus
 de Vertu que n'en ont eue les Romains
 ou nos propres Ancêtres ? Nous ne
 prétendrons pas , je pense , que les
 Hommes de la Génération présente ,
 soient plus animés du bien Public que
 ceux du tems de César , ou du milieu
 du dernier Siècle. Parcourons nos An-
 nales , y trouvera-t-on un Siècle où la
 corruption ait été plus générale ? Vit-
 on jamais les Grands aussi gouvernés
 par l'intérêt qu'ils le sont aujourd'hui ?
 Vit-on jamais le Peuple aussi livré à
 toutes sortes de Vices ? Ne pas crain-
 dre une Armée en des tems si critiques ,
 est la plus grande preuve de notre in-
 sensibilité sur tout ce qui menace notre
 Liberté. Entretenir une armée en de
 pareilles conjonctures , c'est fournir
 nous-mêmes les moyens de nous don-
 ner des Fers.

Pendant tout ce Discours , je regardois de tems en tems l'honnête Anglois dont le Discours précédent avoit si fort ému la Bile : je m'imaginai que celui-ci auroit de quoi la calmer. Aussi , dès qu'il fut fini , je lui fis mon compliment sur la satisfaction qu'avoit dû lui causer un défenseur si ardent de sa Patrie. Il est vrai , reprit-il , que nous venons d'entendre un homme qui parle bien ; mais quel dommage qu'il faille là borner son éloge , & qu'on ne puisse pas compter sur sa façon de penser ! & soudain reprenant son air fâché & son ton brusque : oui , Monsieur , continua-t-il , si ce même Orateur que nous venons d'admirer , entroit demain dans le Ministère , il en feroit tout autant que ceux contre lesquels il vient de déclamer avec tant de violence *. Et malheureusement , tels sont presque tous ceux qui paroissent le plus occupés du bien Public , ils ne sont réellement arrachés qu'à leur intérêt particulier ; ainsi tandis que les uns appuient toutes les mesures du Gouvernement , parce qu'ils sont gagnés par des Charges ,

* *At odit eos qui subitâ & magnâ potentiâ insolenter utuntur , idem faciet cum idem poterit*
Seneque , au VI. Livre de ses Epîtres,

des Emplois , ou des Pensions , les autres ne font si continuellement opposés à la Cour , que parce qu'on ne leur a encore rien offert de capable d'émouvoir leur avarice ou leur ambition. L'un n'est si zélé pour le bien Public , que parce qu'on n'a pas voulu le faire Pair du Royaume. L'autre ne déclame si fort contre le Conseil Privé du Roi , que parce qu'on n'a pas voulu le faire Secrétaire d'Etat. *O Ville vénale* , s'écria Jugurtha en partant de Rome , & qui périroit bientôt , s'il se trouvoit quelqu'un pour l'acheter ! Nous ne mériterions que trop qu'on nous fît un pareil reproche ; ou plutôt ne nous a-t-il pas été déjà fait, lorsqu'un Ministre dit en parlant de cette Chambre , *qu'il en auroit toutes les voix ; s'il le vouloit , mais qu'il se contentoit d'y en acheter autant qu'il en avoit besoin pour en être le maître*. La vénalité des Suffrages a seule causé la chute de la République Romaine. Le Peuple insensé , vendit à des Citoyens ambitieux le pouvoir de l'opprimer. Je ne sçais ce que nous serons un jour ; mais il est sûr que nous ne sommes plus ce que nous avons été. Il ne reste plus rien parmi nous de cet ancien Esprit , qui a été pendant si long-tems

le *Palladium* de nos Libertés. Si cet Homme passionné eût eu le droit de se faire écouter de l'Assemblée, il n'eut pas manqué d'y prononcer sur le champ une Philippique.

Pour moi, je ne puis penser que les choses soient absolument telles que le chagrin des Mécontents se plaît à les représenter, mais aussi je suis bien sûr qu'elles sont tout autres que la plûpart des Anglois ne voudroient nous le persuader. Si les uns exagèrent les périls dont la Liberté peut être menacée, les autres ne veillent pas assez à en conserver le précieux dépôt dans toute sa pureté.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVI.

*A Monsieur le Chevalier de B**.*

De Stamford , &c.

MONSIEUR,

CE n'est pas l'Ennui qui me fait aller à la Chasse , il y suit souvent ceux qui n'ont d'autre ressource pour l'éviter. J'aime l'exercice du Cheval , & je trouve que Platon & Plin ont eu grande raison de le recommander comme salutaire. La plupart de nos gouts viennent de nos besoins. J'avoue que sans avoir la passion de la Chasse , le bruit du Cors me fait renoncer volontiers au silence de mon Cabinet. D'ailleurs ceux qui vous ont si bien instruit de la vie que je mene , ne se doutent pas que tout en courant , je m'occupe plus des Chasseurs que du Cerf qu'ils poursuivent. Si , comme vous le dites , je suis fou avec les fous , c'est qu'on ne peut être admis parmi eux qu'à ce titre , & rien , ce me semble , ne

nous fait mieux sentir le prix de la Sagesse , que le spectacle de la folie des autres.

Je vis ici avec des gens dont la Chasse est le principal plaisir , & dans une Nation où tout le monde l'aime. L'Homme d'Eglise , l'Homme de Loi , ce que l'on appelle ici le *Juge de Paix* , le simple Payfan , Riche ou Pauvre , en un mot , tout Anglois de quelque état qu'il soit , quitte tout pour la chasse. J'ai vû plus d'une fois des Ministres à Barbe grise y courir avec autant d'ardeur que des jeunes gens de vingt ans. L'Amour est une passion de la Jeunesse , l'Avarice est celle des Vieillards , la Chasse paroît être ici celle de tous les âges. Je vois assez souvent un Chevalier Baronet dont elle étoit autrefois le principal plaisir , & qui aujourd'hui n'en connoît plus d'autre ; c'est un Héros dans son espèce , & qui , tout couvert de gloire , affronte encore chaque jour le danger. Estropié par plusieurs chûtes malheureuses , il les raconte avec une satisfaction secrète ; il montre à chaque instant les nobles Cicatrices qui lui en restent , il tire autant de vanité des fruits de sa folie , que si ses blessures étoient les preuves de sa bravoure.

& qu'il les eût reçues au service de sa Patrie. Que d'Hommes en effet ne doivent & leur bonheur & leur mérite qu'à leur folie ! Mais qui croiroit que la Chasse pût faire le plus grand plaisir d'un Philosophe & d'un Philosophe aveugle ! Tel est cependant le cas du célèbre Sanderfon, Professeur de Mathématique à Cambridge : le malheur qu'il a d'avoir perdu la vûe , ne l'empêche ni de donner des Leçons d'Optique , ni de courir après un Renard. Son Cheval est accoutumé à suivre celui de son Valet : ce n'est pas seulement l'exercice qu'il aime ; le bruit des Chiens & des Chasseurs le transporte , il en fait lui-même autant que tout le reste de l'Equipage. Montagne parle d'un Aveugle-né , qui avoit le même gout pour la Chasse. *Voilà un Lièvre pris*, dit-il ; *le voilà aussi fier de sa prise, comme il oit dire aux autres qu'ils le sont.* Nous ne devons notre bonheur qu'à notre imagination : qu'il est heureux d'en avoir une qui se satisfait à si peu de frais !

Je me rappelle une plaisanterie que j'ai lue quelque part dans M. Addison. Pour tourner en ridicule les Ecoſſois qui armèrent sous le feu Roi d'Angleterre en faveur du Prétendant, il dit qu'un

jour un Renard vint à traverser leur Camp, & qu'aussi-tôt toute l'Armée courut après, Soldats & Officiers, sans qu'il fût possible aux principaux Chefs de les retenir.

Quoique tous les termes de Chasse de la Langue Angloise soient empruntés de la nôtre, on ne peut pourtant pas dire que ce soient les Normands qui en aient inspiré le gout aux Anglois. Il leur est naturel : la sévérité des Loix sur la Chasse qui ont suivi de près la Conquête, en sont une preuve suffisante. La peine y est moins proportionnée à la gravité du délit, qu'au violent penchant qu'avoient les Particuliers à les enfreindre. Je trouve cependant trop sévère le Jugement d'un de leurs Auteurs, qui prétend que cette passion dans ses Compatriotes *prouve leur affinité avec les Sauvages de l'Amérique*. Tout violent qu'est l'exercice de la Chasse, les Femmes en Angleterre paroissent l'aimer autant que les Hommes. Chaque Nation a ses Mœurs & ses défauts, particuliers. On nous reproche, & ce n'est pas sans fondement, d'avoir porté en France la Mollesse jusqu'à l'excès. Parmi nous, à la Campagne même, une Femme de Condition passe la matinée dans

son lit , & l'après-dîner sur un Sopha , ou autour d'une Table de Cavaniole. Les Femmes de qualité mènent ici une vie toute différente ; celles qui sont raisonnables , s'occupent des détails de la vie Oeconomique , les autres se livrent , & peut-être trop , au plaisir de la Chasse. Plusieurs Angloises se piquent de monter à Cheval , aussi adroitement que les Hommes , & de franchir un fossé avec la hardiesse d'un Piqueur.

Une Femme voulant un jour faire la conquête d'un Homme de la Cour qui aimoit éperdûment la Chasse , risqua de se casser le cou pour avoir le bonheur de lui plaire. Une Barriere bien fermée arrêtoit les Chasseurs les plus déterminés , elle la franchit. Son Courage fut admiré , & fit sur le Cœur qu'elle vouloit gagner , un effet que ses charmes n'auroient peut-être pas produit. Il falloit qu'Hercule filât pour plaire à Omphale , il faut que les Femmes chassent pour toucher le cœur de certains Anglois. Juvénal nous apprend que de son tems , les Romains avoient tant de passion pour les Combats de Gladiateurs , que les Dames elles-mêmes se piquoient d'y exceller , & qu'elles s'exerçoient à

l'Amphithéâtre à combattre les unes contre les autres , ou contre les Bêtes Sauvages. Il y a toute apparence qu'elles avoient le même motif pour faire paroître leur adresse & leur intrépidité. Le dessein de plaire est le premier mobile de presque toutes les actions des Femmes.

On a vû l'une des plus grandes Beautés de l'Angleterre la Duchesse de Q***, aller à l'Académie apprendre à monter à Cheval , comme feroit un jeune Page. Nous avons dans notre voisinage une Mylady qui est la plus grande Chasseuse du Renard de toute la Grande Bretagne ; c'est elle-même qui mène ses Chiens , & il faut être un hardi Chasseur pour la suivre.

Nos Femmes qui aiment tant le Parfum de l'Ambre , ressemblent peu à celles de ce Pays-ci , qui se plaisent à respirer celui d'une Écurie. Plusieurs y vont donner l'avoine à leurs Chevaux , & prendre , pour ainsi dire , leur Thé de compagnie. On prétend même que quelques-unes y achévent leur Toilette , mais je pense qu'on les en accuse à tort , car la Toilette des grandes Chasseuses est bientôt faite.

Homère rapporte , qu'Andromaque avoit un si grand soin des Chevaux d'Hector , qu'elle leur donnoit à manger & à boire plutôt qu'à lui. Sans accorder à ces animaux Domestiques une pareille préférence , plusieurs Anglois se font gloire de les aimer. On trouve assez communément à la Campagne des Femmes qui ne parlent que de Chiens & de Chasse , & qui connoissent aussi-bien un bon Courfier que les meilleurs Maquignons.

Sans prévention , ne conviendrez-vous pas que les Femmes ont encore meilleure grace à parler de Coëffure & de Rubans , de Comédie & d'Opéra , que de Selles & de Chevaux , de la Chasse du Daim & de celle du Renard ? Anglois ou François , tout homme raisonnable n'aime point à voir les personnes d'un Sexe se parer des qualités qui ne conviennent qu'à l'autre. Une Femme à la tête d'une Meute de Chiens , n'est pas moins ridicule qu'un homme à sa toilette. Celle qui n'a pas la timidité de son Sexe , la remplace plus souvent par un Vice que par une Vertu. Un Petit-Maître François qui traitera à fonds l'Art d'arranger un Ruban sur une Coëffure , se fera toujours mépriser : une Angloise

qui diffèrtera sur la maniere de forcer un Renard , ne sera Femme que pour des Chasseurs. Les deux Sexes sont également intéressés à ne pas reconnoître & les Hommes qui sont Femmes , & les Femmes qui sont Hommes ; les uns & les autres sont contre l'ordre : & en effet , ce ne sont que des Etres informes , en qui le mélange des qualités contraires rend la Nature méconnoissable.

Il n'est pas étonnant qu'en Angleterre les gens riches soient si fort adonné à un exercice qui fait un des plus grands amusemens de la Campagne ; ils y passent la moitié de leur vie. Londres est le rendez - vous de toute la Noblesse du Royaume ; la richesse & l'abondance y regnent , mais le plaisir n'y regne pas , soit que les affaires politiques dont on s'y occupe y soient contraires, soit que la fumée du Charbon de Terre & les Brouillards de la Tamise y disposent mal les esprits. La plûpart des Grands ne se rendent à la Ville que pour assister au Parlement , ils la quittent sitôt qu'il est fini , & toujours plus tard qu'ils ne voudroient. A la Campagne que feroient-ils s'ils ne chassoient pas ? La compagnie de ceux qui viennent leur y faire la Cour n'est

pas fort amusante. Les Campagnards d'Angleterre font , pour ne rien dire de plus , un Peuple très-rustre & très-grosfier. Le Clergé de la Campagne n'y est pas d'une Société beaucoup plus agréable. Ces honnêtes Ecclésiastiques ne font à leur aise qu'entre eux , & d'ordinaire aiment moins se trouver à la Table du Maître de la Maison , que de fumer à celle de son Intendant. Que reste-t-il de mieux à faire , avec des gens dont la compagnie embarrasse que de les mener à la chasse pour s'en délivrer ?

Ceux qui ne font point Chasseurs ne font si surpris du gout violent que tant de gens ont pour cet exercice , que faute de connoître le principe de cette forte de passion. Il ne faut pas trop réfléchir sur la nature de nos plaisirs , il y en a plusieurs dont la cause ne peut que nous humilier. Et pourquoi en trouve-t-on tant à courir après un misérable animal , si ce n'est par le besoin que l'on a de s'éviter soi-même ? On ne le cherche pas , on se fuit. Les forces de l'esprit & celles du corps tournent également contre nous , quand nous les laissons dans l'inaction : l'un languit par le manque de mouvement , l'autre tombe dans la léthargie par

le défaut d'agitation. Le Jeu, où tant de gens passent leur vie, est une preuve que les hommes ne sçauroient vivre dans une parfaite oisiveté. C'est l'amusement de ceux qui sçavent s'occuper, c'est l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire. Généralement parlant, il cause plus de chagrin que de plaisir, il ne laisse après soi aucune satisfaction, & cependant, avec quelle fureur les deux Sexes ne s'y livrent-ils pas, parmi les Personnes de qualité sur-tout? Telle est notre nature, nous ne sentons notre existence que par la secousse des plaisirs & des peines; la tranquillité nous fait tomber dans la langueur. L'Homme est comme le Vaisseau en pleine Mer, qui n'a pas moins à craindre l'inaction totale du calme que la plus furieuse agitation des flots.

Je ne puis mieux terminer une Lettre où je vous ai tant parlé de Chasse, que par une aventure dont je fus témoin ces jours passés. Nous courions un Cerf, cinquante Payfans nous suivoient; j'aperçus à leur tête un homme, dont l'habit singulier me frappa. Il étoit vêtu de Cuir; à l'un de ses côtés pendoit un Sac, à l'autre un Cornet: c'étoit un de ces Couriers de traverse qui vont chercher

chercher les Lettres dans les petites Villes, pour les porter dans celles où la grande Poste passe. Ce Manant plus occupé de ses plaisirs que de son devoir, & ne s'embarassant pas de quelle conséquence pouvoient être les Lettres dont il étoit chargé, suivit tranquillement la Chasse & se trouva à la mort. Ainsi au cas que celle-ci souffre quelque retard, n'en foyez pas surpris, c'est que le Courier aura rencontré la Chasse sur sa route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVII.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LEs Anglois ne se contentent pas du bonheur de réussir mieux que nous aux choses utiles , ils nous disputent encore le frivole avantage auquel nous pouvons prétendre, de mieux nous entendre qu'eux à celles de gout. Je reconnois leur supériorité dans les Jardins Fruitiers & Potagers ; dans ceux d'agrémens , ce me semble , il s'en faut beaucoup qu'ils soient nos Maîtres. Le Nautre est l'Homme de l'Europe qui a le mieux connu la maniere d'arranger ces lieux , uniquement destinés à l'embellissement d'une Maison, & aux plaisirs de ceux qui l'habitent : les Thuilleries sont dans leur genre , ce que S. Pierre de Rome est dans le sien ; elles sont l'objet de l'admiration de tous ceux qui sont capables d'en sentir le mérite.

Il est bien vrai que l'air peigné & les Deseins recherchés de nos Parterres , ne font aucun plaisir à quiconque est ami de la belle & simple Nature ; mais les larges & immenses Boulingrins de ce Pays-ci péchent par un autre excès , ils sont trop nuds & trop uniformes : la Nature pour plaire , veut être variée ; & comme quelqu'un l'a remarqué ,

„ L'Ennui nâquit un jour de l'Uniformité.

Une vaste Prairie frappe au premier coup d'œil d'une maniere agréable ; mais si elle n'est pas terminée par quelque Coteau , si elle n'est pas coupée par un Ruisseau & par des Arbres , on se lasse bien-tôt de ce que d'abord on avoit admiré.

J'ai regret de ne pas trouver dans nos Jardins ces Bosquets touffus d'Arbres toujours verts , qui défendent également & des excès du chaud , & de la rigueur du froid , & qui au milieu de l'Hiver , retracent du moins aux yeux les charmes du Printems. Depuis que le Luxe a introduit parmi nous la coutume d'avoir des Appartemens d'Eté & des Appartemens d'Hiver , je suis surpris , qu'à l'exemple des Anglois , on ne veuille

pas aussi se procurer des Jardins de l'une & l'autre Saison. Ces Bosquets d'Arbres qui ne quittent pas leurs feuilles, sont des Promenades agréables pour les beaux jours de l'Hiver.

D'un autre côté, rien ne me déplaît tant que ces Ifs éternels, qui sont le principal ornement des Jardins de ce Pays-ci. C'est peu de ces formes pyramidales, rondes ou quarrées qu'on leur donne d'ordinaire, & qui étoient autrefois aussi à la mode en France, qu'elles le sont aujourd'hui en Angleterre. L'Art des Jardiniers Anglois à cet égard, est bien supérieur à celui des nôtres : ils donnent à toute sorte d'Arbre les formes les plus monstrueuses & les plus ridicules. D'un Houx, ils feront un Eléphant avec sa Tour sur le dos, & représenteront un Renard en Bouis, avec les Chiens qui courent après lui. D'autrefois ils tailleront un If en Géant formidable ; ils aiment à faire une Statue d'un Arbre, & ils n'ont pas tort de se piquer d'être les premiers Sculpteurs d'Angleterre.

Ce mauvais gout a autrefois regné par toute l'Europe ; & aujourd'hui même encore, dans les Jardins de l'Alcázar, ou Palais des Mores de Séville, on

voit plusieurs Statues formées de Myrthes fort élevés, qui représentent des Musiciens avec des Instrumens dans leurs mains.

Les gens qui cherchent en tout la véritable beauté, c'est-à-dire la Nature, construisent envain des Jardins qui devroient servir de modèles pour la simplicité & l'agrément. Rien ne peut changer le gout d'un Bourgeois aussi sot qu'opulent, & d'un noble Campagnard d'ordinaire encore plus grossier. Le simple leur déplaît : ils trouvent un Arbre, dont la tête n'est pas régulièrement sphérique, trop commun pour le placer dans leurs Jardins ; mais un If taillé au Compas & à la Regle, & couronné d'un Oiseau grossièrement ebauché, les charme, parce qu'il les étonne. Ils préfèrent ces petits Miracles de l'Art à toutes les merveilles de la Nature.

Un Auteur de cette Nation, pour se moquer de ce gout puérile & ridicule de ses Compatriotes, dit qu'il connoît un Jardinier qui a porté cet Art à une telle perfection, qu'il peut représenter au naturel toute une Famille, Homme, Femme & Enfans, & que cet ingénieux Artiste a présentement une suite d'Arbres

& d'Arbriffeaux toujours verds , à vendre , taillés & fculptés avec une adresse & une vérité dont personne n'a approché avant lui. Il en donne le Catalogue que voici.

» ADAM ET EVE en If. Adam un peu
» gâté par la chute de l'Arbre de Science
» dans une grande tempête. Eve & le
» Serpent en très-bon état.

» LA TOUR DE BABEL pas encore
» finie.

» SAINT GEORGE en Bouis , son bras
» à peine assez long , mais qui fera en
» état de percer le Dragon le Mois d'A-
» vril prochain.

» UN DRAGON de même , avec une
» queue de Lierre rampant pour le pré-
» sent. N. Ces deux pièces ne peuvent se
» vendre séparément.

» EDOUARD LE PRINCE NOIR en
» Cypres.

» UNE SUITE DE BUSTES DES DUCS
» DE NORMANDIE QUI ONT E'TE'
» ROIS D'ANGLETERRE , en Bouis ,
» d'après les Originaux de même nature
» qui se voyent en France dans les Jar-
» dins de l'Abbaye de Saint Etienne de
» Caen. Celui de Guillaume le Conqué-
» rant est d'une grande beauté.

» UN OURS de Laurier-Tin en fleurs,
» avec un Chasseur de Genièvre , main-
» tenant en fruit.

» Une couple de GE'ANS ABATAR-
» DIS , à bon marché.

» UNE REINE ELIZABETH en Phila-
» ria , penchant tant soit peu aux pâles
» couleurs , mais dans son entier accrois-
» sement.

» Une autre REINE ELIZABETH qui
» étoit très-avancée , mais qui a souffert
» quelque dommage pour avoir été trop
» près d'un Arbrisseau.

» UN BEN-J'ONSON * d'une grande
» beauté en Laurier.

» Divers Illustres POETES MODER-
» NES en Laurier femelle , un peu gâtés ;
» mais qu'on aura pour un fol la pié-
» ce.

» UN COCHON à racines vives , chan-
» gé en PORC-EPIC , pour avoir été ou-
» blié une semaine dans un tems de seche-
» resse.

» UN COCHON en Lavande , avec la
» Sauge qui croit dans son ventre.

» L'ARCHE DE NOE' en Houx arrê-
» tée sur la Montagne ; les côtés ont

* Poète Anglois Contemporain & Rival du
fameux Shakespear.

» souffert quelque dommage pour avoir
» manqué d'eau.

Vous voyez, Monsieur, par cette es-
pece de Satire, qu'ici encore plus qu'en
France, au lieu d'imiter la Nature, &
d'orner les Jardins de ce qu'elle a de plus
agréable, on ne fait servir l'Art qu'à la
défigurer. On fait plus de cas des Ima-
ginations fantasques de l'un, que des
beautés simples de l'autre. Dans tous les
genres, le grand nombre préfère ce qui
est extraordinaire à ce qui est beau. Ce-
pendant il en est des Productions de l'Art
comme de celles de l'Esprit; elles ne
peuvent être du gout de toutes les Na-
tions & de tous les tems, qu'autant
qu'elles ont un air simple & naturel.
Ainsi, le Parc de Saint James, qui, au
premier aspect, semble n'offrir rien de
fort merveilleux, plaît néanmoins da-
vantage à mesure qu'on le voit plus sou-
vent, par cette espece de simplicité.
Ainsi l'air champêtre & solitaire des Jar-
dins du Luxembourg satisfait également
les yeux de tout le Monde. Telle est la
nature du beau dans tous les genres; ceux
mêmes qui n'en connoissent pas les prin-
cipes, en sentent les effets.

Les Anglois font grand cas de la beau-
té

té de leur Verd , & ils ont raison ; ils n'épargnent rien pour entretenir ces magnifiques Boullingrins qui rendent leurs Jardins si agréables , & dont ceux du Palais Royal peuvent vous donner l'idée, soit par rapport à la dépense, soit par rapport à l'effet. Mais pourquoi faut-il qu'on abuse de tout ! Le Gazon est beau en Angleterre ; on y met tout en Gazon. Ainsi, pour avoir devant sa Maison un Tapis verd d'une plus grande étendue , on éloigne tellement les Allées & les Bosquets , qu'on n'y peut aller trouver l'ombre en Eté, sans s'exposer à être brûlé par le Soleil. En France au contraire , ce qu'il y a de plus rare dans la plûpart des Jardins , c'est le Verd. Cette profusion de Sable & de Bouis si artistement contournés, qui couvrent nos Parterres , sont d'une manière petite , & offrent à la vue la régularité la plus ennuyeuse. On les prendroit volontiers pour des Desseins de Découpures ; de même qu'ici, un Quarré divisé par compartimens , & planté d'Ifs taillés en toutes sortes de formes , ne ressemble pas mal à une Table du Jeu d'Echec , chargée de toutes ses Pièces. Si en cela les Jardins d'Angleterre ont encore l'air Gothique, je crains

que nos Parterres ne soient la plûpart d'un
gout colifichet , qu'avec justice on nous
reproche dans bien des choses.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XLVIII.

A Monsieur l'Abbé L C***.*

D'Yorck , &c.

MONSIEUR,

C'EST, ce me semble , sans fondement que quelques Auteurs vantent la tranquillité où vivent aujourd'hui les différentes Sectes qui se sont établies en Angleterre depuis qu'elle a eu le malheur de se séparer de l'Eglise Catholique. La sage autorité du Parlement ne les contient qu'à peine. L'Evangile ne prêche que la Paix & la Charité ; ceux qui s'en disent les Ministres , ne respirent que la discorde & la sédition.

Ces deux Partis de Haute & de Basse Eglise , seront toujours à craindre pour l'Angleterre : le premier est le dominant ; mais l'autre est encore assez puissant pour se relever dans des tems de trouble. Une légère altération dans le Gouvernement Politique pourroit opérer une Révolu-

tion totale dans le Gouvernement Ecclésiastique.

C'est sur-tout en Ecosse que les Presbytériens fougueux tâchent de rallumer le flambeau des Guerres civiles, & de faire de nouveau triompher par le glaive leur fameuse & redoutable Confédération. Ces prétendus Prédicateurs Evangéliques, sont encore animés du même esprit que leur célèbre Knox, qui établit en Ecosse sa Réformation par le fer & par le feu. Orgueilleux dans leur humilité, insolens dans leur bassesse, ils ne respectent aucune autorité; leurs Sermons sont des Satires, & leurs Prières des imprécations. Par tout où cette Doctrine ennemie de toute subordination, a pris racine, la Rébellion & les Guerres Civiles en ont été la suite. Les semences en furent jettées en Angleterre du tems de la Reine Elizabeth; les fruits empoisonnés qu'elles produisirent, ne purent mûrir que sous le Règne de Charles I. & déshonorèrent également & la Nation Angloise & la Religion Protestante. Les Anglois réverent aujourd'hui comme Martyr un Prince qu'ils ont fait expirer sur l'échaffaut comme un Criminel.

Il y a quelques jours que dans une

Plaine aux environs d'Edimbourg , ces Fanatiques rassemblèrent une populace innombrable , sonnerent leur Tocsin féditieux , & s'efforcèrent de convertir leur Auditoire en une Armée de Rébelles. Des Magistrats vigilans & actifs éteignirent heureusement ce feu que le zèle de ces Incendiaires étoit prêt d'allumer.

En Angleterre les Non-Conformistes ne haïssent si fort les Episcopaux qu'à cause des honneurs & des grands biens dont ces derniers jouissent. La protection due à ceux de l'Eglise dominante , paroît à ceux qui n'en sont pas , une conspiration contre la leur. Le Parti qui n'est que toléré , n'est pas lui-même tolérant. Il se plaint de la persécution de ses Ennemis , & il est le premier à les attaquer. Il reclame contr'eux l'autorité des Loix qu'il brave pour leur faire la guerre. Dans les différens Partis ; les Sermons sont la plûpart du tems des actes d'hostilité qu'ils commettent les uns contre les autres. On y traite moins la Morale que la Controverse. Burnet dit en parlant des Puritains d'Ecosse : *La Morale n'étoit pas fort estimée , & on ne l'étudioit pas beaucoup parmi eux.* Qu'opèrent toutes ces disputes, où l'on cher-

che moins à éclaircir l'esprit du flambeau de la lumiere Evangélique , qu'à inspirer au cœur des sentimens si contraires à la Charité Chrétienne ? Jugez - en , Monsieur , par ce fait que j'ai trouvé dans un Ecrivain du Siècle passé.

Deux honnêtes Anglois , l'un Auditeur dévot & assidu d'un Prédicateur de la Religion dominante , l'autre zélé Partisan des Assemblées d'un Docteur Presbytérien , se rencontrèrent un matin dans un Caffé , & se donnerent rendez - vous à un Cabaret pour discourir le lendemain sur quelques points de Doctrine traités le Dimanche précédent par ces deux Ministres. Avec plus de gout pour le lieu que pour la matiere qu'ils y devoient traiter , ils s'y rendirent en effet à l'heure marquée. On leur apporte une Bouteille de vin de France , & l'un d'eux met la Prédestination sur le tapis. Après plusieurs rasades la dispute s'échauffa , & les Textes de l'Ecriture & les Citations des Peres firent un tel bruit , que deux de ces Filles dissolues , qui ne sont que trop communes dans les Cabarets de Londres , attirées par le vacarme , s'aviferent d'entrer , & de les interrompre tout à coup. Elles les prirent , dit l'Au-

teur qui rapporte cette Histoire , pour des Rabbins qui ne pouvoient s'accorder sur quelque Passage de l'Ancien Testament.

La chaleur de la dispute fut soudain apaisée à l'aspect de ces misérables Créatures : nos Docteurs changerent de conversation avec elles , & le libertinage prit la place de la Controverse. Tel est l'effet du vin , il dispose à toutes sortes de vices , & les objets alors n'ont pas besoin d'être séduisans pour être dangereux. Les Filles furent bien-tôt renvoyées , & ces dignes Controversistes reprirent la Bouteille & la Prédestination. La querelle devint plus vive que jamais ; l'aigreur s'empara de leurs esprits à mesure que les fumées du Vin leur montoient à la tête. Ils s'enivrèrent enfin , & disputèrent tant qu'ils tirèrent leurs Epées pour décider la Controverse ; & si quelqu'un ne fût accouru au bruit , il y a toute apparence que la Prédestination leur eût fait faire à tous deux une fin tragique. Mais heureusement on arriva à tems pour les séparer. Le Vin qui les avoit brouillés les raccommoda ; ils se quittèrent amis , & l'un dit à l'autre en lui serrant la main : *En vérité,*

mon Cher, je suis très-fâché que vous ne vouliez pas aller au Ciel par le même chemin que moi.

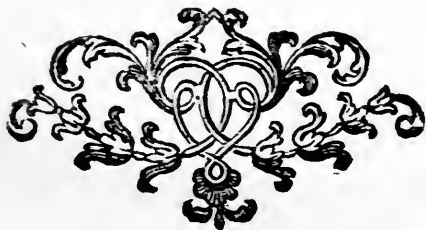
Sûrement, Monsieur, si au lieu d'entrer dans ces discussions Théologiques, ces Prédicateurs eussent parlé ce jour-là contre le Libertinage & l'Ivrognerie, ces Messieurs n'en eussent pas moins été bons Chrétiens, & n'auroient pas commis tout ce scandale. Mais je ne crains pas de vous le dire à vous, Monsieur, qui vous adonnez à la Chaire avec tous les talens qu'il faut pour y être utile à la Religion, & qui connoissez trop bien les devoirs d'un Orateur Chrétien, pour ne les pas remplir dignement; il n'est que trop vrai qu'en quelque Pays que ce soit, la plupart des Prédicateurs songent plus à satisfaire leur zèle indiscret, ou à se faire des Partisans, qu'à former les Mœurs & à corriger les vices. La conversion des ames est ce qui les occupe le moins en Chaire, ou plutôt ils n'y sont occupés que d'eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui y agitent des questions au-dessus de la portée de leurs Auditeurs, & quelquefois de la leur même?

Je me rappelle d'avoir entendu en

France un Curé de Village, aussi sot qu'ignorant, prêcher devant ses Paroissiens, dont la plûpart ne sçavoient pas lire, contre ceux qui passent leur tems à chercher si le Soleil tourne autour de la Terre, ou si la Terre tourne elle-même sur son axe. Quand les Troupeaux sont confiés à des Pasteurs aussi incapables de les conduire, est-il étonnant qu'il y ait tant de Brebis qui s'égarerent ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E XLIX.

*A Monsieur H***.*

D'York , &c.

MONSIEUR ,

DEpuis que dans ces derniers Siècles on a commencé à connoître & à cultiver la véritable Philosophie , quels avantages la Société n'en a-t-elle pas retirés ? On ne voit plus les Sçavans soumis à ces Préjugés qui faisoient honte à la Raison humaine. L'Astrologie Judiciaire est tombée dans le juste mépris qu'elle mérite. Il faut pourtant avouer qu'il n'y a rien dont on abuse tant que du nom de Philosophe : on le donne à beaucoup de gens qui en sont indignes ; combien d'autres osent l'usurper , sans avoir aucun titre pour y prétendre ? Celui qui passe sa vie à ne rien faire , & celui qui travaille beaucoup à faire des riens , se disent également Philosophes , & le sont en effet autant l'un que l'autre ; celui même dont les Mœurs sont un objet de scanda-

le , profane ce nom en se l'attribuant.

La Philosophie que communément dans le monde on loue ou blâme sans la connoître , n'est ni une Discipline sévère qui nous arrache aux plaisirs , ni un Système de libertinage qui nous livre à toutes sortes de Vices ; au contraire , c'est la recherche de la Sagesse , & la Sagesse est-elle autre chose que la connoissance du véritable bonheur ? Ce qui rend l'Homme heureux , est le seul bien où il doit tendre , & sa raison éclairée lui apprend qu'il ne peut trouver ce bien que dans l'accomplissement de ses devoirs.

Il est une Philosophie qui n'a pas moins que le Spectacle de l'Univers pour objet , & où peu de gens peuvent atteindre : il en est une autre plus avantageuse encore à la Société , & qui est à la portée de tout le Monde ; c'est celle qui apprend à un Mari comment il doit vivre avec sa Femme , à un Pere comment il doit élever ses Enfants , à un Maître comment il doit se conduire avec ses Domestiques ; en un mot , c'est celle qui fait le bon Parent , le bon Ami , le bon Sujet , & pour tout dire , le Citoyen vertueux. Si celle-ci est aussi rare dans le monde qu'elle y devroit être commune , conve-

nous-en de bonne foi , c'est à la honte de l'Humanité.

Que je vous trouve louable , Monsieur , de vous occuper uniquement à corriger les erreurs des Hommes , & à leur enseigner la véritable Sageſſe ! C'est rappeler la Poëſie à ſa premiere origine , c'est lui rendre ſon ancien Luſtre que de la confacer à la Philoſophie : Les Poètes ont été les premiers Précepteurs du Genre Humain. Je ne ſçais en vérité ce qui m'étonne le plus de vous , ou la beauté de vos talens , ou la Sageſſe de l'usage que vous en faites : Votre *POEME ſur le BONHEUR* , eſt une preuve de l'une & de l'autre. Dans ce Pays-ci même , le Pays des Philoſophes , il eſt rare d'en trouver de votre âge : Vous êtes né avec ce génie heureux , qui porte tout à la fois les Fleurs du Printems & les Fruits de l'Automne.

Le Philoſophe qui dogmatife , entraîné par l'enchaînement des conféquences , ne s'apperçoit pas toujours de la ſécheſſe de ſa Logique ; le Poète emporté par le feu de ſon génie , ne s'attache pas aſſez à l'exactitude du raisonnement ; cependant la Poëſie elle-même ne peut nous toucher , ſi elle eſt dépourvue de

justesse. Le Sentiment n'est qu'un raisonnement caché. D'un autre côté, ce n'est pas assez de prouver, il faut nous convaincre. Mais qu'il est peu d'Hommes qui joignent les agrémens de l'imagination à la justesse des idées !

Si dans leurs Discours, comme dans leurs Ecrits, les Anglois négligent trop les graces, ils affectent du moins partout le bon sens qui les caractérise. Le badinage tient souvent lieu de raison aux François, ils traitent tout de jeu ; ils substituent la plaisanterie au sçavoir. Ceux qui sont si peu retenus dans leurs Discours, ne songent pas assez, que s'il est beaucoup de choses qu'il est permis d'ignorer, il ne l'est jamais de parler de celles que l'on ignore. Ce défaut n'est pas aussi commun parmi les Anglois, mais ils en ont un autre qui n'est pas moins incommode dans la Société : ils ne conversent pas, ils dissertent. La Politique dont ils sont sans cesse occupés, leur rend familière une Dialectique qui devient vicieuse dans la familiarité de l'entretien. D'ailleurs, ce ne sont pas ceux qui raisonnent le plus qui ont le plus souvent raison. Le penchant à argumenter, annonce plus de vanité que

de sagesse , plus d'entêtement pour son opinion , que d'amour pour la vérité : ce défaut dans beaucoup d'Anglois pourroit n'être que l'effet de leur éducation ; celle que la plûpart ont reçue , les rend plus propres pour l'Université que pour le Monde. Aussi n'est-ce que chez eux que l'on trouve des Pédans , au sein même de la Cour.

Il résulte de grands avantages de la liberté qu'on a en ce Pays-ci , de dire & d'écrire tout ce qu'on pense. Par cette communication libre des idées , on s'éclaire mutuellement les uns les autres. L'Esprit en devient plus hardi. L'émulation lui donne des aîles , qui lui font prendre un heureux essor. C'est par là que Vêrulam * s'est élevé aux Régions les plus sublimes de la Métaphysique. De-là ses yeux pénétrans ont du moins apperçu ce que les autres ont depuis découvert. Ceux qui lui ont succédé , Newton & Locke , n'ont fait de si grands progrès dans la Philosophie , que parce qu'ils ont suivi les routes qu'il leur a tracées. Mais cette Liberté a aussi ses inconvéniens ; on en abuse , car les Hommes abusent de tout. Théophraste di-

* Le Chancelier Bacon.

soit , que la connoissance humaine avec l'aide des sens , pouvoit juger des choses jusqu'à un certain point ; mais qu'étant arrivée aux causes premières , il falloit qu'elle s'arrêtât , soit à cause de leur extrême difficulté , soit à cause de sa propre insuffisance. Nos Philosophes Modernes ont été trop confians. Plusieurs Disciples de Bacon se sont égarés , les uns pour avoir quitté les sentiers qu'il leur avoit frayés , les autres pour avoir osé pénétrer les Abîmes qui avoient arrêté ce grand Philosophe. Collins , Tindal , & le Comte de Shaftesbury lui-même , ont voulu franchir la borne des connoissances humaines , ils se sont perdus.

C'est ainsi que de tout tems les plus grands Esprits ont donné dans les plus grandes erreurs , sous prétexte de secouer les Préjugés de leurs Siècles. N'allons pas avec le Vulgaire admirer ce Cinique , qui dans son Tonneau se donnoit pour Sage en bravant toutes les Loix de la Pudeur & de l'Honnêteté. Les Hailons dont il affectoit de se couvrir , n'étoient que la livrée de son orgueil , & sa prétendue Sagesse étoit plus ridicule que toutes les folies qu'il osoit censurer. Lorsque lavant lui-même ses Choux , &

voyant passer Aristippe , il lui dit : *Si tu sçavois vivre de Choux , tu ne ferois pas la Cour à un Tyran , (Denis).* Aristippe eut raison de lui répondre : *Si tu sçavois vivre avec les Hommes , tu ne laverois pas des Choux.*

Jusqu'où le Raisonnement humain ne s'agare-t-il pas ! Le doute est la seule voye qui conduit à la lumiere de la Vérité ; mais si on n'y marche pas avec précaution , on risque de tomber dans la nuit du Pirrhonisme. N'est-il pas étonnant que des Hommes aient osé aspirer à la vénération publique , en s'efforçant de briser le lien le plus sacré de toutes les Sociétés , en prêchant aux autres qu'il n'y avoit ni Vertu , ni Vice , ni Vérité , ni Doute ? Quoique des gens qui affectent de douter de tout , ne soient pas faits pour rien démontrer , leurs Maximes ne laissent pas d'être de la conséquence la plus pernicieuse dans la Morale. Les Ecrivains scandaleux qui ont la témérité de les répandre , sont répréhensibles par les Loix dont ils attaquent les fondemens. Semblables à ceux qui empoisonneroient la source d'une Riviere , ils corrompent le Principe de toutes nos affections. Les Hommes , selon eux , ne font qu'obéir

qu'obéir à la force ou au Préjugé. Il n'est plus de Patrie , plus de Familles , plus de devoirs ! Quels Dogmes monstrueux ! N'envions pas à nos Voisins une Liberté qui ne permet pas de réprimer de pareils excès. Il faut qu'un Peuple en ait assez pour connoître le fondement de ses devoirs , & non assez pour le détruire. La plûpart des Esprits sont , par leur foiblesse même , exposés à la Séduction ; ils goutent le Poison sans le connoître. C'est à ceux qui ont la garde des Loix de l'empêcher de se répandre ; ils ne doivent pas moins dans un Etat veiller au maintien des bonnes Mœurs , qu'à la conservation de la vie & des biens de ceux qui le composent. Parker, Evêque d'Angleterre , dans un Ouvrage qui a paru en 1678. contre les Athées Dogmatifans , nommant entr'autres Vannini & Hobbes , veut que des gens qui par leurs Ecrits renversent tous les devoirs de la vie , & apprennent à confondre le Vice avec la Vertu , soient poursuivis comme des Pestes Publiques.

Je sçais que l'Homme qui pense , est à l'égard de celui qui ne pense pas , ce qu'est un Homme qui voit clair, comparé à un Aveugle. Qu'est-ce que penser ?

C'est voir. Locke dit , que la connoissance est aussi agréable à l'entendement ! que la lumière l'est aux yeux. Mais dans le Métaphysique , comme dans le Physique , il est des précautions que les défauts de nos organes rendent nécessaires , pour prévenir les inconveniens où notre curiosité pourroit nous exposer. D'un côté , il est des vues foibles que trop d'attention fatigue : le trouble & la confusion font tout ce qui résulte des efforts que l'on fait pour les fixer. De l'autre , il est des objets qui aveuglent ceux qui s'obstinent à les considérer imprudemment. Celui qui ne connoît pas la force ou la portée de sa vue , est celui qu'elle trompe le plus souvent. La grande opinion que nous avons de notre sçavoir , est une cause de notre ignorance , & la confiance en nos forces , une des sources de notre foiblesse.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L.

*A Monsieur le Chevalier DE B**.*

De Doncaster , &c.

M O N S I E U R ,

C'EST parce que je suis toujours à la Campagne où l'on ne sçait rien , que j'ai tant tardé à répondre à votre Lettre du 5. Novembre. Vous voilà donc rendu à Paris , à l'Opéra , aux Bals , & à tous les Plaisirs qui abondent dans cette grande Ville , & où vous faites ceux d'une Société qui n'est composée que de gens aimables & bien différens de certains Campagnards avec lesquels je vis depuis quelques jours. Cependant je ne partirai guères pour Londres que vers la fin de ce mois. La mort de la Reine a fait fermer tous les Spectacles , la principale ressource d'un Etranger dans une Ville comme la Capitale d'Angleterre. J'attends pour y aller que les commencemens du Deuil soient passés , & que le Parlement soit assemblé.

Comme je n'ai aucunes nouvelles à

vous mander , & que je ne suis pas de ceux qui s'amuse à en faire , un article d'un des derniers Papiers Publics que je viens de lire , fera le sujet de ma Lettre ; c'est une description bizarre d'un Etre à la verité assez singulier , & que les Anglois appellent FOX-HUNTER *. L'Auteur lui-même va vous mettre tout de suite au fait.

» Le *Fox-Hunter* , dit-il , est une
» forte d'animal très - commun dans la
» Grande Bretagne , & sur-tout dans les
» Provinces du Nord : il faut avouer
» qu'il a beaucoup de ressemblance avec
» l'homme , du moins à l'extérieur ; il a
» même l'usage de la parole , quoique
» d'ordinaire il crie plus qu'il ne parle :
» mais il agit , il sent , il pense tout différemment de nous , si pourtant il est
» vrai qu'il pense , ce que je ne voudrois
» pas garantir. Je l'ai examiné de près ;
» il est au fonds moins méchant que farouche : j'en ai même vu quelques-uns
» d'apprivoisés. Je le croirois volontiers
» d'une espece mitoyenne entre l'homme & la bête. Il parle comme l'un ,
» mais il vit comme l'autre. S'il est organisé de façon qu'il peut en effet pro-

* *Fox-Hunter* , signifie CHASSEUR DU RENARD.

» noncer les mêmes sons que nous , il
 » manque totalement de ce que nous ap-
 » pellons Entendement , Jugement ;
 » Raison , qui sont assurément les parties
 » essentielles de l'homme.

» Le *Fox-Hunter* est un Animal ou un
 » Homme , si on peut l'honorer de ce
 » nom , parce qu'en effet il a quelques
 » qualités humaines ; le *Fox - Hunter* ,
 » dis-je , est un homme qui vit conti-
 » nuellement parmi les Chiens & les
 » Chevaux ; nous le nommons ainsi à
 » cause de la grande antipathie qu'il a
 » pour le Renard , & qui est en lui aussi
 » naturelle qu'elle l'est dans les Chiens
 » mêmes , ce qui fait qu'il se ligue avec
 » eux pour le détruire. Il est ennemi des
 » Villes , & sur-tout des Capitales ; un
 » *Fox-Hunter* qui est de bonne race , n'a
 » jamais mis le pied à Londres. En Hi-
 » ver même il est à cheval à fix heures
 » du matin , la neige , les mauvais tems ,
 » rien ne l'arrête. Il ne peut rester sous
 » un toit à moins que ce ne soit pour
 » manger ou pour dormir.

» Ce qui fait croire que les *Fox-Hun-*
 » *ters* ne sont pas des Hommes , c'est
 » qu'au milieu d'une Nation polie & re-
 » nommée pour les Sciences , ils igno-

rent tous ce que c'est qu'éducation ;
sçavoir, & politesse. Dès qu'ils ont
appris à lire , écrire & monter à cheval , ils se regardent comme des Gentilshommes accomplis. Les plus éclairés d'entr'eux n'ont guere lû que les Gazettes. Cependant avec ce grand fond de connoissances ils se piquent beaucoup de Politique , & jugent avec sévérité de tout ce qui se fait au Parlement. Il ne paroît aucun Bil , quelque sage qu'il puisse être , qui n'éprouve de leur part la plus forte opposition , dès qu'il ne se trouve pas à leur gré. Ils sont dans les Campagnes ce qu'est la Populace dans les Villes , toujours prêts à s'armer pour le bien Public , toutes les fois qu'il est question de leur avantage particulier. Ils sont ennemis de tous les Ministres , quels qu'ils soient , & des François en tems de Paix comme en tems de Guerre. Quoique le Commerce fasse fleurir notre Nation , & la rende redoutable à tous ses Voisins , quoiqu'ils participent eux-mêmes au bénéfice qui en revient , ils se plaignent continuellement de l'encouragement qu'on lui donne ; & s'ils en étoient les maîtres , ils mettroient le

» feu à tous les Vaisseaux de la Grande-
 » Bretagne. Voilà quels ils sont en gé-
 » néral. Toute leur conversation roule
 » sur la Chasse , & sur ces deux grands
 » mots , *Liberté* & *Propriété* , que la plû-
 » part d'entr'eux répètent peut-être sans
 » les entendre. Hors de-là ils ne peuvent
 » pas dire quatre paroles. Ils seront tou-
 » jours muets dans toute conversation où
 » il sera question du sçavoir vivre , de la
 » douceur , de l'affabilité , de la com-
 » plaisance , de l'humanité , & des autres
 » vertus de la Société.

» Le *Fox-Hunter* ne connoît de gloi-
 » re que celle de courir aussi vîte que l'a-
 » nimal dont il est l'ennemi déclaré ; de
 » plaisir que la Chasse , & de vertu que
 » de boire beaucoup. La partie de la
 » journée qu'il n'est pas à cheval , il la
 » passe à table à fumer & à s'enivrer ; &
 » il est certain que c'est l'unique maniere
 » dont il puisse être utile à la Républi-
 » que. Par sa grande consommation de
 » boisson , il contribue du moins à en ac-
 » quitter les Charges.

» Il est naturellement un Animal très-
 » lourd ; peut-être que les alimens dont il
 » se nourrit en sont la cause. Il ne mange
 » que du Bœuf salé , du Mouton froid ,

» des Choux , des Carotes & du *Poud-*
 » *ding*^{*} , qui est son mêt favori ; le plus pé-
 » fant même est celui qu'il aime le mieux.
 » Sa boisson est l'*Aile* ^{**} , & les Vins
 » grossiers des Côtes de Portugal , & de
 » tems en tems un peu d'Eau-de-vie de
 » l'espece la plus forte. A tous ses repas
 » il boit deux fantés favorites , & c'est
 » peut-être la seule Regle qu'il observe :
 » la premiere est celle de tous les bra-
 » ves *Fox-Hunters* de la Grande-Breta-
 » gne , Protestans ou Catholiques ,
 » sans exception ; le titre de Chasseur
 » rapproche tout ; la seconde rasade est
 » à la confusion du Ministre.

» Quoique les *Fox-Hunters* man-
 » quent absolument d'esprit , il s'en trou-
 » ve néantmoins qui s'en piquent. On
 » peut juger du leur par ce trait. Un
 » d'entr'eux que je connois beaucoup ,
 » répondit un jour à sa Sœur qui l'inv-
 » toit de venir à Londres pour y enten-
 » dre Farinelli : *Ma Sœur , je ne donnerois*
 » *pas un sol pour entendre votre Farinelli*

* Les Anglois donnent ce nom à certaines Farces , dont les unes se cuisent au pot , & les autres au four.

** Biere sans Houblon , fort estimée des Anglois ; la meilleure se fait dans la Province de Nottingham.

« & tout votre Opéra Italien. J'ai ici vingt
 » voix avec lesquelles je fais chorus *, &
 » que je fais chanter tantôt dans les bois,
 » & tantôt dans les plaines, & c'est la
 » seule Musique dont je fasse cas.

» On ne finiroit pas si l'on vouloit
 » décrire toutes les singularités du *Fox-*
 » *Hunter* : les traits qu'on en a rapportés
 » suffisent pour en faire le Portrait. »

* * * * *

Quand j'ai été frappé de quelque ridicule, je me plais à trouver un Auteur qui le relève. Lors même qu'il manque d'art, je lui sçais encore gré de l'intention ; mais il faut avouer que je n'avois pas besoin de sortir de France pour avoir sujet de rire. Et en effet que diroit un Anglois de l'orgueil, de la grossièreté & de l'ignorance de nos nobles Campagnards ! Ne trouveroit-on pas dans nos Gentilshommes des Etres d'une espece aussi singuliere que le *Fox-Hunter* ? Combien de François n'en diffèrent qu'en ce qu'ils ont pour la Chasse du Lièvre la même passion qu'a l'Anglois pour celle du Renard ? Ces Gentilshommes Verriers que

* Les Anglois ont coutume de crier pour animer les Chiens. Ils se servent peu de Cors de Chasse.

vous avez vus ces vacances, quoiqu'ils mènent une vie toute opposée, ne sont-ils pas néanmoins comparables à nos *Fox-Hunter* en bien des choses, & sur-tout pour les connoissances ? Plus on examine les hommes, plus on trouve qu'ils sont à peu près les mêmes par-tout. La lumière des Sciences ne luit que pour un très-petit nombre ; tout le reste, en quelque Pays que ce soit, est destiné à vivre dans la nuit de l'ignorance.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E L I.

A Monsieur le Président BOUHIER.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

LE Docteur Bentley est un des Anglois qui mérite le plus l'honneur que vous lui avez fait d'entrer en lice avec lui en fait de Critique. La plûpart de ceux qui ont travaillé à commenter & restituer le Texte des Anciens Auteurs , se sont tellement appliqués aux détails du Langage , que l'expression de la Nature leur a échappé : ils n'en ont , pour ainsi dire , connu que l'écorce , & n'y ont point apperçus les beautés qu'elle renferme , & qui en font le principal mérite.

C'est par un Privilège particulier que vous avez réuni des Talens qui s'excluent presque mutuellement l'un l'autre. J'ai reconnu Virgile dans votre Traduction du IV. Chant de son Eneïde , c'est-à-

dire, dans le morceau de l'Antiquité où la Passion de l'Amour est peinte avec le plus de vérité & le plus de force.

La Tragédie de Tamerlan, qu'un Anglois vous a si fort vantée, ne mérite qu'une partie des Eloges qu'il vous en a faits. L'Auteur y donne à la vérité un Modèle du véritable Héroïsme, dans le Personnage de ce célèbre Conquérant de l'Asie; mais celui de Bajazet qu'il lui a opposé, n'est pas traité avec assez d'adresse : il a voulu nous représenter en lui un Prince superbe & vindicatif, sans foi, sans humanité, qui ne reconnoît de Loi que ses caprices, & de Religion que ses intérêts; il n'en a fait qu'un forcené, qui n'agit pas toujours suivant ses Principes, & qui se rend aussi méprisable par sa folie, qu'odieux par sa cruauté. Peut-être M. Rowe n'a-t-il fait qu'adopter les Préjugés de beaucoup de nos Historiens au sujet de cet Empereur Ottoman; Préjugés qui sont pleinement démentis par les Ecrivains Orientaux. Peut-être aussi n'a-t-il pas eu assez d'invention pour donner au Personnage qu'il introduit sur la Scene, plus de vraisemblance & de dignité. Ces Contrastes de Vertus & de Vices, sont l'écueil où l'on voit échouer

le plus souvent l'imagination des Auteurs Tragiques. S'ils réussissent à peindre des Héros , ce n'est qu'en leur opposant des Monstres qui n'ont rien d'humain ; s'ils font triompher les premiers , ce n'est qu'en faisant tomber dans les Pièges les plus grossiers , des Tyrans que l'on donne pour de grands Politiques.

C'est au contraire dans ces occasions que Corneille fait le mieux sentir toute la force & toute l'étendue de son génie. C'est sur-tout par la maniere dont il a vaincu de pareilles difficultés , qu'il a mérité le nom de Grand. Plus son intrigue est compliquée , plus il se trouve de ressource pour la dénouer heureusement.

Dans Rodogune , il oppose à une Mere ambitieuse & dénaturée , qui sacrifie tout à la soif de regner , deux jeunes Princes , dont ni l'amour le plus violent, ni l'espoir du Trône , ou la crainte de la Mort ne peuvent ébranler la Vertu. Avec quel art ne termine-t-il pas cette Tragédie , l'objet de l'admiration de tous ceux qui s'y connoissent , lorsque Cléopatre se trouve amenée à la nécessité de boire la première dans la Coupe empoisonnée, qu'elle avoit préparée pour sa Rivale ! Ce n'est pas seulement par des

extrémités opposées , c'est par des Caractères d'une Vertu inférieure , qu'il se plaît à relever celle qu'il donne pour modèle. Séleucus est vertueux , sans être aussi grand qu'Antiochus.

Phocas * , tout méchant qu'il est , est sensible à la voix de la Nature ; mais elle ne lui parle que pour faire son supplice : sur le Trône où ses crimes l'ont placé , il cherche en vain un Fils , qui ne veut pas le reconnoître.

„ O malheureux Phocas ! O trop heureux
„ Maurice !

„ Tu recouvres deux Fils pour mourir après
„ toi ,

„ Et je n'en puis trouver pour regner après
„ moi !

Ce que Tamerlan a de plus remarquable , c'est la II. Scene du III. Acte. M. Rowe en a emprunté le sujet de l'Histoire de ces tems malheureux , où le Fanatisme revêtu du Manteau sacré de la Religion , entraîna nos Peres dans la fureur des Guerres Civiles , & donna de part & d'autre l'exemple des plus grands attentats.

Un Dervich gagné par Bajazet , demande une Audience secrète à Tamer-

* Dans Héraclius.

lan ; il lui annonce les vengeances du Ciel , pour avoir trempé ses mains dans le sang des Vrais-Croyans , il le menace de la malédiction du Prophète , s'il ne remet Bajazet en liberté. Tamerlan à ces derniers propos reconnoissant ce Dervich pour un Emissaire de l'Empereur Turc ; démasque son hypocrisie , & vient aisément à bout de le confondre.

TAMERLAN.

» Sors d'ici , misérable , je vois qui t'a
» donné ta Mission.

LE DERVICH.

» *A part.* Je n'ai plus qu'une ressource.
» ce. Prophète des Croyans aides-moi !
» à Tamerlan. J'ai quelque chose de plus
» à te révéler. Puisque c'est en vain que
» j'ai fait tonner à tes oreilles la voix
» menaçante du Prophète.... * Voici...

* *Le Dervich tire un Poignard, & veut frapper Tamerlan.*

TAMERLAN.

» Non , scélérat , le Ciel veille sur
» ceux qui l'adorent , & confond les
» desseins du Meurtrier impie : Penfes ,
» malheureux , penfes au supplice qui va
» suivre ton crime , & trembles quand je
» prononcerai ton Arrêt.

» Quelle que soit ma mort , je souffrirai glorieusement pour la Cause qui m'a fait entreprendre une action si courageuse.

T A M E R L A N.

» L'impie ! Ainsi l'Enthousiasme fait un Martyr d'un Scélérat *après une pause.* Oui , c'est le parti que je dois prendre. Mourir ! seroit pour lui une récompense. Apprends la différence de ta foi & de la mienne. La tienne t'a porté à lever ton poignard sur moi , la mienne m'ordonne de te pardonner ton crime & te permet de vivre. Renferme dans le secret ton coupable attentat. Tes jours sont en sûreté. Si tu continues à être toujours le même, c'est une assez grande punition que d'être un Scélérat; si tu te repens, je t'ai rendu à la Vertu , & je me trouve en cela récompensé de ma clémence. Ote-toi de mes yeux *Le Dervich sort.* Je suis épouvanté qu'il y ait de pareils Montres dans mon espèce. Jusqu'où ne va pas l'impiété sacrilège de l'homme ! Puissant Maître du Ciel ! pourquoi retiens-tu ton tonnerre , lorsque de hardis Assassins se parent de ton Saint Nom

& jurent qu'ils font les défenseurs de
ta Cause !

Cette Scene est traitée avec Art & écrite avec beaucoup de force ; je me suis borné à ne vous en donner qu'un extrait, parce qu'il auroit fallu traduire tout le premier Acte , pour vous mettre à portée de juger des bēautés de détail dont elle est remplie.

Tamerlan , comme le remarque judicieusement l'Auteur , exerce une sorte de punition sur ce misérable Dervich, en l'abandonnant à ses remords , ou au regret de n'avoir pû consommer son crime. C'est ainsi que Gustave dans la Tragédie de M. Piron , laisse à Christiern une vie qui ne peut plus être pour lui qu'un supplice. Mais lorsque la Clémence tombe sur des Personnages qui la méritent , & pour lesquels le Poète a sçu nous intéresser , elle nous cause l'émotion la plus puissante & la plus agréable. Tel est dans Cinna le pardon d'Auguste. Telle est dans le Pirrhus de M. de Crébillon , cette belle Scene où la générosité héroïque de ce Prince , désarme le Tyran entre les mains duquel il se livre lui-même. Il faut l'avouer à l'honneur de l'humanité , ces

traits font de tous , ceux qui font le plus d'effet au Théâtre. Les applaudissemens universels dont ils font toujours suivis , font bien une preuve que pour les hommes même corrompus , il n'y a rien de si aimable que la Vertu. Nous la voyons triompher avec plaisir , & nous nous applaudissons en secret d'y être sensibles. Nous nous voyons , pour ainsi dire , avec complaisance , parce que nous nous trouvons Vertueux en ce moment. Aux transports que nous causent ces actions héroïques , nous allons jusqu'à nous en croire capables. Nous sçavons bon gré à l'Auteur qui nous donne une si haute idée & de la Nature humaine & de nous-mêmes. Je soupçonne que c'est une des raisons qui font que tant de gens préfèrent Corneille à Racine. Ce même amour-propre qui régle toutes nos actions , dicte aussi tous nos jugemens ; & peut-être qu'en effet l'Auteur que nous estimons le plus , est celui qui nous donne le plus de sujet de nous estimer nous-mêmes.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

L E T T R E L I I .

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

LES Amusemens de la Ville où je suis de retour depuis quelque tems , ne prennent pas assez sur moi pour me faire oublier ceux de la Campagne. Indépendamment du gout que vous avez pour les Jardins , la matière est par elle-même si riante & si variée , que je ne crains pas de vous ennuyer en m'étendant davantage sur ce qui regarde leur agrément ou leur utilité. Je ne vous ai pas encore dit tout ce que je trouve de défectueux dans ceux d'Angleterre , comme dans ceux de France. Plusieurs Anglois tâchent de donner aux leurs un air , qu'ils appellent en leur Langue , *Romantic* , c'est-à-dire à peu près *Pittoresque* , & le manquent faute de gout. Ces endroits où ils se proposent d'imiter les vénérables ruines de l'Antiquité , ne présentent aux

yéux que les misérables restes d'une Masure. Tels Objets sont nobles & majestueux en grand, dont la représentation en petit devient puérile & ridicule. Ce qu'en de certains Jardins j'ai entendu nommer une Obélisque, ne m'a souvent paru qu'une Quille. Ailleurs j'ai vu une imitation d'un Arc de Triomphe si pitoyable, qu'on ne peut s'empêcher de la prendre pour la Porte du Jardin, qu'on a mise en dedans par singularité.

Un des Grands de ce Royaume a dépensé des sommes immenses pour embellir les Jardins d'une de ses Maisons de Campagne à dix milles de Londres; mais quoiqu'il fût Homme de gout, & d'une très-grande connoissance dans l'Architecture, pour y avoir trop prodigué les richesses de cet Art, il a rendu son Parc plus étonnant peut-être qu'agréable; dans un espace de peu d'Arpens, il a construit plusieurs petits Temples sur les Modèles de ceux de l'Ancienne Rome. Un ou deux y auroient produit l'enchantement qu'il s'étoit proposé; le trop grand nombre en détruit l'effet. Il est dangereux en tout genre d'entasser les Ornemens: on veut exciter de l'admiration, on n'inspire que de la surprise.

Combien plus agréablement je fus frappé un jour à S. Maur, Maison bâtie par François I. le Restaurateur du Gout & des Lettres en France, & dont l'exposition est aussi heureuse, que les Jardins en sont rians. Je me promenois dans un lieu écarté, & qui n'offre rien que de champêtre, lorsqu'au bout d'une Allée sombre j'aperçus ce Pavillon, qui par l'air respectable que le tems lui a donné, & l'Inscription qui en orne le Frontispice, ressemble en effet au Temple des Divinités, à qui il est consacré. Il est dédié, *Quieti & Musis*; & il est vrai que tout Prêtre des Muses, pour me servir du langage d'Horace, s'y sent inspiré par leur présence; le Mortel qui n'est pas assez heureux pour connoître leurs Mysteres, est du moins tenté d'y sacrifier au Repos.

En général, partout où l'aimable Nature s'offre dans toute sa simplicité, elle inspire aux gens qui ont du gout, une sorte de plaisir plus noble, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une sensation plus agréable & plus douce que les Chefs-d'œuvre même de l'Art. Il y a dans la Nature une majesté à laquelle l'Art ne sçauroit atteindre. Sur ce Théâ-

tre , où l'on court en foule admirer la richesse & l'éclat du Palais du Soleil , verra-t-on jamais rien qui approche du Spectacle magnifique que nous offre une belle Aurore , & que des Hommes qui ont des yeux n'ont jamais daigné considérer ? Ces Rochers informes & sauvages , ces Arbres vénérables de la Forêt de Fontainebleau , présentent à nos regards un aspect plus majestueux & plus grand que toute la recherche & l'élégance des Jardins les mieux peignés. Un Poète , un Peintre , un Homme de gout , voyent la Nature toute différente des autres Hommes. Milton ne l'a peinte ou si noble ou si riante , que parce qu'il l'avoit bien vûe : son Esprit n'a pas eu de peine à rendre les sensations qui avoient échauffé son imagination. On ne peut lire son *Paradis Perdu* , sans s'appercevoir que cent fois en sa vie il avoit pris plaisir à voir le Soleil tantôt dorer l'Horison & ranimer toute la Nature , tantôt éteindre ses feux , & la laisser ensevelie dans l'horreur des ténèbres. Il est des Hommes qui se croient Peintres , parce qu'ils copient des Tableaux ; il en est qui se croient Poètes , parce qu'ils traduisent Virgile en Vers Anglois ou Fran-

çois : mais si l'on n'a le talent de peindre la Nature d'après elle-même , on n'est en effet ni Peintre , ni Poète. Les Hommes de génie n'imitent des grands Maîtres de ces deux Arts , que leur manière simple & élégante de la rendre. Ceux qui prennent des attitudes dans Raphaël , ou des Descriptions dans Virgile , ne sont , à proprement parler , que de simples Copistes. Il n'est que trop vrai , que la plupart des Poètes ne sont que Copies de Copies. Milton peint non-seulement la fraîcheur du matin , & la beauté de l'émail d'une Prairie , ou du verd d'une Colline , il exprime jusqu'aux sentimens de joye & de plaisir que ces Objets excitent dans notre ame ; il nous donne la satisfaction de penser , que puisque nous approuvons les mêmes sensations que lui , nous avons le bonheur de voir la Nature des mêmes yeux.

Combien supérieure à tous les agrémens frivoles & puériles dont nous avons parlé , seroit la beauté d'un Jardin orné d'un gout sage , & dont tout l'art seroit caché , où des Allées sablées pour la commodité , ne paroïtroient l'être que pour relever la verdure , où l'on ver-

roit régner la Symmétrie sans uniformité , & la variété sans confusion , où l'aimable Flore se pareroit de ses trésors & n'en aviliroit pas le prix en les prodiguant. Une Couronne de Jasmins & de Roses , une Guirlande de Myrthes & d'Oeillets donnent plus d'éclat à ses charmes que ces Trophées de fleurs dont elle est d'ordinaire plus accablée qu'ornée. Appelez , s'il est possible , une Nymphe du voisinage , pour venir au milieu de vos Jardins rendre un hommage de ses eaux à la Déesse des Fleurs. Qu'à l'extrémité Pan y ait un Autel de Gazon à l'ombre des Ormes & des Tilleuls. Faites que vos Bosquets soient assez sombres & assez touffus pour y fixer les Zéphirs. L'aimable Philomele y viendra chanter ses amours. Evitez d'y faire régner partout un air trop arrangé , il ennuye à la longue ; un air négligé & champêtre a toujours de quoi plaire. Ménagez-vous selon les lieux , des jours pour jouir des objets voisins ; & si vous voulez que vos Bosquets forment pour votre Maison un point de vue plus agréable , imitez la Nature , & plantez-les d'Arbres de différents verts & de différentes formes. C'est ainsi que dans les Payfages d'un

Claude

Claude Lorrain , un Pin est quelquefois placé auprès d'un Chêne , & que l'un l'autre ils se font valoir mutuellement.

Au lieu d'observer dans un grand Jardin le Niveau le plus exacte , j'aimerois à voir des Bosquets dont les Arbres presque tout différens , & s'élevant les uns au-dessus des autres sur une espece de Colline , formassent à mes yeux un Amphitéâtre de Verdure. Ici je planterois des Cabinets d'Arbustes à fleurs odoriférantes. Là je rassemblerois ceux qui , fleurissant successivement , font de l'année un Printems continuel. Ailleurs je n'aurois égard pour l'arrangement qu'à la variété des Fleurs , & je me plairois à voir un Bosquet couronné de l'émail des plus riantes Prairies.

Mais de quoi vais - je vous parler à vous , Monsieur , qui avez fait de votre Château de Montbard un véritable Château de Fées & d'enchantemens ! Vous y avez renouvelé les merveilles des Jardins de Sémiramis , & qui ne seroit surpris de voir des Tours de cent pieds de haut couronnées de Cyprès ? Vous avez plus fait , vous avez semé ou planté tout ce que la Nature végétante a de plus beau. Je ne vois rien ici chez les An-

glois les plus curieux que vous ne possédez. Avec quel gout vos Jardins ne sont-ils pas distribués ? Vous avez sçu tirer tout le parti possible de la situation & de la singularité des lieux. Quel agrément , quelle variété , quelle richesse dans tous vos Bosquets ! Pour inspirer à nos François le gout des Plantations , & leur faire sentir combien la variété des Arbres embellit les Jardins , je foudroierois seulement que Montbard fût à quatre lieues de Paris , on se dégouteroit bientôt de cette ennuyeuse uniformité qui regne presque par-tout.

Il n'est que trop vrai que le Gout n'est donné qu'à peu de Personnes , & qu'il ne s'acquiert pas avec les Richesses qui n'inspirent que le faste & les dépenses mal entendues. Il est bien plus aisé d'entasser à prix d'argent des Statues de marbre bonnes ou mauvaises dans des Jardins , que de leur donner une forme agréable. La plupart des Architectes à qui l'on s'en rapporte , ne sçavent que tracer des lignes ; tout ce qui est du ressort du raisonnement est au-dessus d'eux. Il n'y a guères que ceux qui sont nés avec un certain génie , ou qui ont beaucoup étudié les Regles de l'Art , dont toute

la perfection est d'imiter la Nature , qui soient amis du simple. Les petits esprits se plaisent à toutes ces recherches frivoles dont la difficulté ou la singularité font l'unique mérite.

Des gens qui passent toute leur vie à jouer ou à compter , ne se doutent pas qu'un Chêne est un plus bel Arbre qu'un If , & qu'un Côteau orné de Rochers & de Verdures , est un point de vûe plus agréable qu'une Allée d'Arbres , dont on ne voit pas la fin. Ils croiroient avilir leurs Jardins s'ils y plantoient un Frêne , parce que c'est un Arbre des Forêts ; cependant en est-il un plus beau , je ne dis pas pour donner de l'ombre , mais pour varier un Bosquet ? pourquoi a-t-on rélégué dans les Cours de Cabaret l'Acacia , dont le bois est si utile , dont la fleur satisfait autant les yeux que l'odorat , & qui du moins , par le verd de ses feuilles qui paroît toujours naissant , est si agréable à la vûe ? D'où vient qu'on ne trouve plus de Myrthes que dans les Jardins des Curés de Village ? Il y a bien des choses où nous n'avons pas gagné à nous éloigner du gout de nos Ancêtres.

Déjà l'on commence à revenir de la trop grande prévention où l'on étoit en faveur des Maroniers. Comment a-t-on pû s'entêter si fort d'un Arbre qui fournit à la vérité une belle ombre , mais qui fait payer l'avantage de donner le premier sa feuille en la quittant de si bonne heure , d'un Arbre si mal propre , & dont le bois est totalement inutile ? Le Chataignier dont la France étoit autrefois si peuplée , n'est-il pas préférable à cet Arbre étranger ? Il est encore moins mal propre , donne presque autant d'ombre , porte un fruit très-utile , & quant au bois , il est propre à plusieurs usages. Il obéiroit comme les autres à l'Art du Jardinier qui sçauroit en prendre soin. Ceux qui en planteroient les Avenues de leurs Châteaux, assureroient du moins à leurs Descendans la charpente nécessaire pour les rebâtir. J'en ai vû des Allées magnifiques à Greenwich , où les Châtaignes ne peuvent mûrir. Aux environs de Paris où elles mûriroient très-bien , on n'en trouve que dans les Bois. Sçait-on dans nos Provinces ce que c'est que le Platane qui donne une si belle ombre , & qui vient si facilement ? Il est

cinquante autres sortes d'Arbres qui sont assez communs en ce Pays-ci, & qui en France sont absolument ignorés, excepté de vous & de quelques Curieux. Je connois un Anglois, homme de gout, qui s'est établi à Paris, & qui y a fait venir plusieurs Arbres de son Pays & surtout, d'Arbres toujours verts; la plupart des François qui voyent son Jardin, se plaignent de ce qu'il n'y a planté que des Ifs, tandis qu'il n'y en a pas un seul. Au Jardin du Roi, les Parisiens les confondent avec les Pins, les Sapins, les Epicéas, les Cyprès & différentes autres sortes d'Arbres qui ne quittent pas leurs feuilles. On n'exige pas d'eux qu'ils sçachent les noms des quatorze mille Plantes connues dans la Botanique, mais je m'étonne que dans ce siècle éclairé on soit si peu instruit parmi nous sur la nature des Arbres des Pays étrangers, qui pourroient enrichir le nôtre. N'est-ce pas aussi pousser l'ignorance trop loin dans des choses qui sont souvent utiles, & qui du moins sont faites pour le plaisir des yeux. Dieu ayant créé ce vaste Univers, examina tout, & trouva que tout étoit bien; c'est, ce me semble, ne

pas mériter ses bienfaits que d'être si peu curieux d'en connoître toute la richesse & toute la variété.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E L I I I .

*A Monsieur DE CREBILLON ,
de l'Académie Française.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

LORSQU'APRES tant & de si grands succès sur la Scène nos Muses les couronnerent en vous ouvrant leur Sanctuaire , je me rappelle que le Public qui depuis long-tems désiroit de vous voir de l'Académie, ravi d'entendre le Pere d'Electre & de Rhadamiste y parler le seul langage digne de lui *, vous témoigna son suffrage par ces applaudissemens si flatteurs qu'il est accoutumé de vous donner au Théâtre ; je me rappelle combien il fut touché de vous entendre dire :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma Plume :
Sentiment qui ne fait pas moins l'éloge de votre cœur , que celui de votre esprit. Qu'il est heureux de pouvoir se ren-

* M. De Crébillon prononça son Remerciement en Vers.

dre cette justice à soi-même ! Les plus grands hommes n'ont pas tous été dans ce cas. Livrés à la plus basse jalousie , la plûpart des gens à talens se déshonorent par l'usage qu'ils en font.

Si la Critique est utile & pour les Lettres & pour les Mœurs , la Satire est souvent dangereuse à l'un & à l'autre égard : l'une peut seule entretenir le gout dans les Ouvrages d'esprit , l'autre ne fait que décourager les talens , & nourrir la malignité du cœur humain. Quoique le jugement soit commun parmi les Anglois , le gout ne leur est pas assez familier pour qu'ils puissent exceller dans la critique. En cette partie nous avons de meilleurs modèles qu'eux , & plusieurs de leurs Auteurs n'ont fait que traduire les nôtres. Dans la Satire ils ne nous sont si supérieurs que parce qu'ils s'y permettent tout. Il est vrai qu'ils ont de grands avantages pour réussir dans ce genre d'écrire. L'esprit de parti qui préside à leur éducation , la mélancholie de leur tempérament , la violence de leurs affections , tout les porte à la Satire. Ce qui nous fait rire , les aigrit : aussi blâmables peut-être les uns que les autres , nous chantons les événemens les plus tristes , ils déclament

déclament contre les choses les plus indifférentes. Quel fiel, quelle amertume ne distillent pas de la plume du Comte de Dorset ! Le Comte de Rochester est encore plus violent, & respecte aussi peu la pudeur. Les Mœurs corrompues contre lesquelles l'un & l'autre se sont élevés, n'ont rien de plus dangereux que les ouvrages où ils en font la censure. Leurs Satires trop licentieuses, sont devenues le Manuel des Libertins.

Ce que l'on appelle en Angleterre la Liberté de la Presse, c'est celle que prennent la plupart des Ecrivains d'attaquer le caractère & les Mœurs des Personnes les plus respectables. Ces Papiers & ces Brochures politiques, les Feuilles du *CRAFT'S-MAN* * & du *COMMON-SENSE*, sont autant de Satires contre le Gouvernement, & de Libelles contre les Particuliers. Ils sont plus dictés par la haine que l'on a pour les gens en place, que par l'amour du bien Public.

En 1730. Mylord H**y & M. P**y, se traiterent réciproquement dans des

* C'est de tous les Journaux qui ont paru contre la Cour le plus véhément, & celui qui fait le plus de bruit. On pourroit avec raison l'appeller le *Tocsin des Séditieux*.

Brochures de cette espece , d'une maniere si indécente & si peu convenable à des personnes de leur rang, qu'il fallut quitter la plume & prendre l'épée. Le Lord H** y envoya un Cartel à M. P** y. Ils se battirent dans le haut Parc *Saint-James* , le premier reçut deux ou trois blessures , le second n'en eut qu'une légère à la main gauche. Il est triste pour nous , dit un Auteur Anglois , d'être forcés d'avouer que nos Papiers publics ne sont remplis que de personnalités & de Satires scandaleuses. Le désordre & la licence des Saturnales ne dureroient à Rome que trois jours ; il n'y a point de jour dans l'année où l'on ne crût que l'on célèbre en Angleterre ces Fêtes Payennes.

Non - seulement dans la plupart de ces Ecrits on ne se contente pas d'invectiver le Ministre , & de blesser le respect dû à la Majesté Royale ; on y expose l'autorité même du Parlement au mépris du Peuple. Les Ecrivains de parti sont presque toujours violens & emportés : & les Anglois ne connoissent la retenue en rien. Les Satires que l'on publie ici contre les Ministres , sont écrites d'un style aussi grossier que véhément. On n'y

prononce que menaces , infamies & gibet. Celui qui est en place est toujours un Séjan , un Wolfey , ou un Buckingham. Parle-t-on du Parlement ? c'est souvent dans les termes les plus scandaleux. Celui du tems de Charles II. s'appelloit le Parlement *des Pensionnaires* , celui d'aujourd'hui s'appelle le Parlement *des Gens en place*.

Il feroit peut-être difficile de contenir cette licence , mais il est sûr qu'on ne veut pas la réprimer. La main de la Législature n'ose s'armer pour la punir , le Public prend sous sa protection les Auteurs dont la méchanceté l'amuse ; les plus honnêtes gens condamnent la faute sans en vouloir permettre le châtiement. Si l'on arrête le Coupable , le cri général de la Nation est que la Liberté de la Presse est en danger. Les Anglois la regardent comme le Boulevard de toutes leurs autres libertés. Le droit qu'ils ont de dire ce qu'ils pensent du Gouvernement , leur paroît le premier & le plus essentiel de leurs Privilèges : à cet égard ils pensent comme les Grecs , qui donnoient dans les mêmes excès. Ils prétendent que l'*Envie Publique* est nécessaire au bien de l'Etat , & que cette

espèce d'Ostracisme met un frein aux vues ambitieuses des Grands. C'est une Barrière qu'ils opposent aux Ministres entreprenans ; mais ici comme ailleurs il peut s'en trouver qui la franchissent , & qui laissent dire pourvû qu'on les laisse faire.

Il faut avouer aussi que quels que soient ceux qui gouvernent , ils sont également en butte à la témérité des Ecrivains de Parti ; & l'on voudroit en vain se déguiser la source du mal ; dans les Pays où tous les Ministres sont ouvertement enviés , il est sûr que l'envie en veut secrètement au Souverain.

Que les Membres des deux Chambres déclament avec violence contre de nouvelles Taxes qu'on leur demande , & qui seroient onéreuses à la Nation , c'est leur devoir , & plus leur zèle est courageux , plus il est louable. Qu'un Ecrivain Anglois qui n'a en vue que l'intérêt de sa Patrie , démêle les artifices d'un Ministre mal intentionné , il ne fait encore que l'office d'un Citoyen vigilant. Il a le droit d'éclairer la conduite de celui qui gouverne l'Etat. Il peut l'attaquer de front lorsqu'il ne veut le combattre qu'avec les armes de la vérité : il n'acquerra que de la

gloire à se porter pour le défenseur des Loix & de la cause commune. Mais que ceux à qui la passion tient lieu de zèle , & la malignité de mérite , couvrent leurs intérêts particuliers du prétexte spécieux de l'intérêt général , profitent de l'Anonyme pour rendre le Souverain odieux à ses Sujets , & leur inspirer l'esprit de sédition & de révolte , c'est un abus qu'il est pernicieux de tolérer dans toutes sortes d'Etats. C'est employer pour détruire le Gouvernement , une arme dont on ne devoit se servir que pour le défendre. » Par la liberté de la Presse » nous ne devons pas entendre une permission de pouvoir avec impunité avilir nos » Gouverneurs & nos Magistrats légitimes , diminuer ou renverser par des Ecrits scandaleux le respect & la vénération que l'on doit toujours garder pour » l'Autorité & les personnes qui en sont dépositaires. On ne doit pas faire de la » Presse un instrument pour détruire la » réputation de ses Voisins , ou pour » leur porter le moindre préjudice , soit » en les insultant sur leurs malheurs , » leurs défauts & leurs fragilités personnelles , soit en exposant les secrets de leurs Familles à la risée publique , &c.

C'est ainsi que s'exprime l'Auteur du *Craft's-man*, qui cependant se permet à chaque Feuille ce qu'il avoue lui-même être punissable. S'il a quelquefois recours à l'Allégorie, ce n'est que pour rendre ses Satires plus mordantes. Lorsqu'il substitue le mot de *ROBIN* à celui de *ROBERT*; lorsqu'il appelle *ROBINOCRATIE* le Ministère contre lequel il écrit. Que cherche-t-il autre chose qu'à rendre méprisables & le Ministre & le Souverain, dont il exerce l'autorité? L'accueil que fait le Public à toutes les Satires de cette espèce, est toujours de mauvais augure. Lorsque les Libelles & les Discours licentieux contre ceux qui gouvernent l'Etat sont bien reçus, c'est un présage des troubles qui le menacent.

Il est rare que ceux qui se cachent ayent de bonnes intentions. Autant le zèle du bien Public craint peu de paroître tel qu'il est, autant l'esprit de Parti employe d'art à se déguiser. Ainsi que l'Hypocrisie il s'occupe continuellement & à masquer les vices qu'il a, & à se parer des vertus qu'il n'a pas. L'iniquité cherche les ténèbres, & les hommes lâches se battent en traîtres. Il est vrai qu'il ne se trouve que trop d'hommes qui ne

songeant qu'à s'élever sur les ruines de leur Patrie , méritent d'être exposés à la censure Publique , & d'être aussi flétris dans leur réputation , qu'ils sont coupables dans leur conduite , & dépravés dans leurs Mœurs. Comme la vertu est souvent elle-même son unique récompense , il seroit à souhaiter que le vice trouvât aussi toujours son propre châtiement dans la juste infâmie qui devoit le suivre. En ce cas même un Auteur de Libelle n'est que le vil instrument de la vengeance publique : il ne diffère de celui qui exécute sur un Criminel la Sentence que la Justice a prononcée contre lui , qu'en ce qu'il en prend la fonction sans permission & sans aveu. Mais il est malheureux que la vie la plus innocente & la plus intégrè ne soit pas à l'abri d'un Libelle calomnieux , & des injustices populaires qui en sont la suite.

Les plus sages Gouvernemens ont si bien senti la nécessité de contenir la licence des Esprits satiriques , que les premières Loix de Rome , celles des douze Tables , avoient prononcé des peines contre eux avant qu'Auguste les soumit à la Loi *De Majestate* *. La même prudence

* *Primus Augustus cognitionem de famosis Li-*

a dicté en France cet Edit fameux qui les condamne à être fustigés. An Angleterre le *Scandalum Magnatum* n'est qu'un frein inutile à cette licence; c'est vainement que l'on prononce des peines qu'il est si aisé d'éluder : les loix abusives ne sont qu'un objet de plaisanterie pour qui peut les violer avec impunité.

Les Libelles, dit un Auteur Anglois, *sont d'une conséquence si dangereuse, que dans toutes les Sociétés civilisées on a fait des Loix pour les punir ; il seroit à souhaiter que ces Loix fussent exécutées à la rigueur, mais le malheur est que l'on ne peut constater la nature & les différentes espèces de Libelles.* En Angleterre on n'a rien à dire à l'Auteur des Satires les plus diffamantes, pourvû qu'il ne nomme pas la Personne qu'il déchire ; du reste, il peut la désigner par les traits les plus caractéristiques, & même, de peur qu'on ne s'y trompe par la première & la dernière Lettre de son nom. Il se trouvera des Libraires aussi impudens que l'Auteur, qui se chargeront de l'impression de ces Satires scandaleuses, & brave-

bellis specie Legis ejus tractavit, commotus Cassi Severi libidine, quâ Viros Feminasque illustres procacibus scriptis tractaverat. CORN. TACIT.

ront l'autorité du Parlement, en annonçant à la tête de l'Ouvrage, que c'est par la permission de ce Corps Auguste qu'elles sont publiées *. *Les Juges & les Jurés sont les seules personnes d'Angleterre qui ne doivent pas entendre le sens de l'Auteur, toutes les fois qu'il est question de lui faire son Procès.* Quelque absurde que soit cette Proposition, le célèbre Auteur des Lettres de CATON, n'a pas craint de la justifier, & ce n'est apparemment que parce qu'il s'y est cru lui-même intéressé. En partant de pareils principes, il est sûr qu'il n'y a aucun Ouvrage que l'on puisse traiter de Libelles.

La méchanceté de l'esprit humain a trouvé l'Art de rendre l'Impression une invention quelquefois aussi nuisible à la Société qu'elle lui est avantageuse à d'autres égards. Elle infecte tout un Royaume de Libelles. Ce sont autant de taches qui se répandent avec facilité ; & que rien ne sçauroit enlever. Le plus grand nombre des esprits croient le mal avec avidité, & il en est peu qui ayent

* C'est un usage que suivent aujourd'hui la plupart des Auteurs Anonymes, pour tourner en dérision les Actes du Parlement.

assez de raison ou d'honnêteté pour être aussi faciles à détromper. Il me paroît superflu de s'étendre sur les inconvéniens qui résultent ici de tous ces Libelles Politiques. Il est trop aisé de sentir qu'ils sont la source des haines de Parti, des Emotions Populaires & de tous les défordres qui troublent l'harmonie du Gouvernement & l'administration des Loix.

Cette négligence ou cette timidité du Parlement à réprimer une pareille licence, est cause que les différens ordres de l'Etat sont exposés à tous les traits que peuvent dicter à des Ecrivains sans pudeur les motifs bas & intéressés, & quelquefois pervers qui leur font prendre la plume. L'impunité du Vice lui tient lieu de privilège. On imprime, & l'on vend ici publiquement les Libelles les plus scandaleux & les plus injustes, contre les Particuliers.

Dans un Etat bien policé, l'honneur des Citoyens ne doit pas moins être sous la garde des Loix, que leur fortune. Plus il est aisé d'y porter atteinte, plus on devroit être attentif à punir ceux qui commettent cette espèce de vol. On ne permet pas à un homme qu'on a voulu déshonorer par des Satires, de se faire

lui-même justice , & l'on a raison : ce feroit entreprendre sur la Souveraineté , à qui feule le droit du glaive appartient. Mais c'est aux Magistrats qui font chargés de l'administrer , & qui feroient en droit de punir dans l'offensé cette vengeance comme un crime , à la regarder pour eux comme un devoir. Si la douceur des Mœurs oblige quelquefois à corriger la févérité des Loix , on devroit du moins retrancher de la Société ces Perturbateurs du repos Public , comme on en retranche les infensés pour les empêcher de nuire ; & en effet , ils le font bien eux-mêmes , car il est vrai à la Lettre , qu'il n'y a que les fous qui soient méchans.

En toute sorte d'Etats les Princes & les Ministres qui négligent de réprimer l'audace de ces Esprits licentieux , portent eux-mêmes les peines de leur nonchalance. On se permet contre eux , ce qu'ils permettent contre les Particuliers. Il voyent paroître chaque jour des Satires qui peuvent leur déplaire pour avoir traité avec indifférence celles qu'ils devoient punir. On n'est que trop dédommagé de l'éclat fâcheux qu'on est obligé de faire , en flétrissant les Auteurs de ces

Ouvrages pernicioeux , par l'utilité qui résulte de l'exemple. La mauvaise odeur que répandoient autour du Capitole ces Scélérats que la sévérité de Sixte-Quint avoit fait mourir dans les supplices qu'ils avoient mérités , étoit peu de chose en comparaifon de l'effet que devoit opérer ce spectacle fur des cœurs , qui la plûpart ne se livrent au crime , que parce qu'ils se flattent de l'impunité.

La malignité des Auteurs Satiriques a besoin d'un frein qui la réprime & l'empêche de se communiquer ; elle devient par la licence un mal contagieux : c'est celui de tous qui infecte le plus aisément la jeunesse. Est-il étonnant que tant de gens s'adonnent à la Satire ? c'est le seul genre où il ne soit pas besoin d'esprit pour réussir. Toutes ces Brochures scandaleuses , dont aujourd'hui la Littérature en France est infectée , ne doivent leurs succès qu'à la malignité des Lecteurs.

Nous contenir dans les bornes de la raison & de la bienféance , ce n'est pas gêner notre Liberté , c'est nous forcer à en faire un bon usage. Les Hommes qui se plaignent de n'être pas assez libres pour faire le mal , sont indignes de jouir

des bénéfices de la Société. Il feroit à souhaiter pour l'avantage du Général , qu'il ne fût permis à aucun Particulier d'être méchant avec impunité. En vain offre-t-on des récompenses pour la Vertu , si l'on ne tient pas la main à la punition du Vice. Les Hommes la plupart sont foibles , & ne se conduisent que par la crainte. Il n'y a que les ames fortes qui soient sensibles à l'honneur , & celles-là n'ont pas besoin d'autres Regles pour les diriger. L'Etat le plus policé de tous feroit celui où il y auroit le plus de moyens de forcer les Citoyens à être vertueux.

Le Gouvernement Anglois n'est pas à cet égard aussi parfait qu'à d'autres. Turpin , un scélérat qui depuis quatre ans a commis plusieurs vols sur les Grands chemins , & qui vient enfin d'expier à la Potence la peine dûe à ses crimes , a du moins rendu un service à la Société par un avis utile pour la Police de cette Ville. Dans une espèce de Harangue qu'il a prononcée selon l'usage , & que selon l'usage aussi l'on vient d'imprimer , il a déclaré au Public que le seul moyen d'exterminer les Voleurs en l'Angleterre , étoit de pendre ceux qui commencent

par dérober à Londres des Montres & des Tabatières.

L'Auteur d'une Réponse aux Epîtres Satiriques de M. D***, qui paroît depuis quelques jours, a fait un usage singulier de cette déclaration. *Je n'aurai point de regret*, dit-il, *de comparer des gens dont la Profession & les Mœurs se ressemblent assez. Il ne manque peut-être à ceux qui attaquent en traîtres l'honneur & la réputation de tout le monde, que d'avoir autant de courage que les Assassins ; pour être aussi méchans qu'eux. Si l'on veut arrêter la licence des Auteurs de Libelles, il faut punir avec sévérité celle des Ecrivains Satiriques. La Classe des premiers est constamment la Pépinière des autres. Le venin dont leurs Critiques sont remplies, est le même poison dont la plupart de nos Libelles sont infectés. Dans ceux-ci la dose en est plus forte & préparée avec plus d'art, mais l'espece est toujours la même. Il n'est pas étonnant qu'ils enveniment davantage le trait, lorsqu'ils se cachent pour le décocher, lorsqu'ils profitent de l'obscurité où ils composent ces Ouvrages d'iniquité, pour y répandre tout le fiel que distillent & la malignité d'un esprit borné, & la noirceur d'un cœur corrompu. . . .*

*Je ſçais , dit-il ailleurs , que quelques-uns de nos Auteurs ſe plaindroient de la ſévérité qui leur interdiroit la licence de la Satire. Il en eſt qui avouent de bonne foi que ſans la malignité dont ils aſſaiſonnent leurs Critiques , ils ne pourroient pas ſe faire lire. Pensent-ils couvrir leur infamie en diſant qu'ils n'ont que ce métier pour vivre ? Turpin , dont je viens de rapporter le diſcours , avoit la même excuſe pour juſtifier ſes crimes. Son métier étoit de voler , & il n'en avoit point d'autre. C'eſt à ces Ecrivains à voir ſi on devoit lui faire grace. Quelque dépravés qu'ils ſoient , il leur eſt bien difficile de ne pas prononcer eux-mêmes leur condamnation *.*

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ;

Votre très-humble , &c.

* *La Satire Démaſquée , ou Réponſe aux Calomnies de M. D*** par HILDEBRAND JACOB , Equier. À Londres , chez W. LEWIS , in Ruſſel-Street.*



L E T T R E L I V.

A Monsieur L. A. H *.*

De Londres, &c.

M O N S I E U R ,

Vous rendrez un très-grand service à l'Etat , si vous pouvez réussir dans le Projet que vous avez formé , de faire venir à Paris une Calandre d'Angleterre ; il est certain que les Moires qui se font ici , sont les plus belles de toute l'Europe. Je dirois que vous entreprenez quelque chose d'assez difficile , si je ne sçavois que rien ne l'est pour vous. Nos Voisins sont jaloux de leurs Manufactures , parce qu'ils en connoissent l'importance. A cet égard , que n'avons-nous toujours été aussi sages qu'eux ! Pour vous , Monsieur , vous répondez dignement aux grandes vues du Ministre à qui le Roi a confié le soin des Arts * : ils

* M. le Contrôleur Général , Sur-Intendant des Bâtimens.*

avoient besoin d'un pareil Protecteur pour les faire revivre ; il connoît toute l'utilité que l'on peut retirer de vos talens. De leur côté , vos bons Amis les Anglois vous sçauront mauvais gré du tour que vous leur jouez ; ils se reprocheront de n'avoir eu rien de caché pour vous ; cependant ils auroient tort de se plaindre , vous n'avez fait que suivre leur exemple , & reprendre sur eux une foible partie de ce qu'ils nous doivent.

Nous n'avons que trop senti la perte que nous avons faite , lorsque les Protestans de France , forcés de quitter leur Patrie , ont affoibli notre Commerce en portant ailleurs toutes nos Manufactures , qui en étoient une branche considérable , & auxquelles ils s'étoient d'autant plus appliqués , que par les Loix du Royaume , ils ne pouvoient parvenir aux Charges de l'Etat. C'est à nos dépens que les Anglois se sont enrichis ; c'est de nous qu'ils ont appris à fabriquer les Chapeaux , les Bas de Soye , le Papier , & différentes especes d'Etoffes que nous tirons aujourd'hui de chez eux. Nous leur envoyions autrefois des Epées , des Couteaux , des Ciseaux , &c. aujourd'hui en toutes sortes d'Ouvrages d'Acier , ils ont

les Ouvriers les plus habiles de l'Europe. Vous travaillez utilement à réparer nos pertes.

Je ne sçais si les Anglois tiennent aussi de nous une autre espece de Manufacture , qui est très-avantageuse à ceux qui s'y adonnent , & où il est sûr qu'ils nous surpassent de beaucoup : c'est la Manufacture des Vins. Tout l'Art des Cabaretiers de Paris se borne à métamorphoser le Vin d'Orléans en Vin de Bourgogne , & à multiplier celui de Champagne : ils n'en sçavent pas davantage. Ils vont , dit un de nos Auteurs Comiques , chercher l'un par-delà Estampes, ils font venir l'autre de Surene. Les Marchands de Vin de ce Pays-ci sont bien plus habiles , ils composent différentes fortes de Boisson , qu'ils vendent pour du Vin , & qu'ils sçavent extraire de tout autre fruit que le Raisin. Ce sont les premiers Chymistes d'Angleterre. En un mot , on contrefait nos Vins à Londres , comme on y contrefait nos Etoffes ; ou plutôt on y fabrique des Vins de tous les Pays du Monde.

Un Membre de la Chambre des Communes a entrepris d'y démontrer , qu'il n'entroit pas en Angleterre la vingtième

partie des Vins qui se vendent pour être du crû de Bordeaux. On poursuivit un jour en Justice un Marchand de Tabac, accusé d'y mêler des matières étrangères ; il prouva que dans tout ce qu'il vendoit il n'entroit pas une feuille de Tabac ; & ici, où vous sçavez que l'on élude les Loix par de pareils subterfuges, il gagna son Procès.

Il en est de même de beaucoup de Vins qui se vendent à Londres. Celui que l'on y appelle du Vin de Champagne, n'est souvent qu'un mélange de Cidre, de Poiré, de Sucre, & de quelques autres ingrédiens. Pour ceux qui dans la boisson cherchent moins le gout que l'effet, on en compose une autre sorte avec nos Eaux-de-Vie de France, ou celle que l'on tire des Canes de Sucre & du Malt. L'Art de fabriquer le Vin ici, est tout autre que celui des Pays où il croît ; quelquefois même on l'y brasse comme on fait la Biere. On a dans plusieurs Livres Anglois différentes Méthodes pour composer sans Raisins des Liqueurs qui ressemblent au Vin, & qui aient le même effet. Quoi qu'il en soit, nous comptons nos Cabaretiers au rang des Marchands ; l'état de ceux de Lon-

dres est mis au rang des Métiers , & c'est un de ceux dont l'apprentissage est le plus cher , non qu'il soit difficile , mais à cause des fortunes que l'on y fait.

Vous avez dû entendre ici ceux qui aiment le Vin de Champagne , se plaindre de ce qu'on n'y en boit plus de pur depuis l'Acte du Parlement , qui défend d'entrer en Angleterre aucun Vin de France en Bouteille. Le but de cet Acte étoit de favoriser une Verrerie , établie depuis peu aux environs de Londres , & il n'a encouragé que la friponnerie des Marchands de Vin. Il a fait la fortune de quelques particuliers , sans être d'un bénéfice sensible à la Nation. Le prix du Vase comparé à celui de la Liqueur étoit peu de chose ; & l'on a reconnu depuis que le dommage que les Anglois pouvoient en souffrir , n'étoit rien en comparaison de l'avantage de boire des Vins non-mixtionés , & par conséquent plus sains. On a soupçonné les Entrepreneurs de la Verrerie d'avoir acheté les suffrages de quelques-uns des Membres qui avoient le plus de crédit à la Chambre des Communes. Il en est de même dans tous les Corps ; quand on en peut gagner les Chefs , on est sûr de tout le reste. Ceux

qui veillent ici aux grandes affaires de l'Etat, négligent peut-être trop les détails particuliers de la Police du Royaume.

Un Homme qui a du crédit dans le Parlement, peut sans peine obtenir un Acte pour rétablir les chemins d'une Province, c'est-à-dire une permission de mettre un impôt sur tous ceux qui y passent, & de laisser les chemins à peu près dans l'état où il les trouve. Combien de fois, ainsi que moi, n'avez-vous pas payé pour avoir la liberté de passer par des routes impraticables ! Si de pareilles choses arrivoient en des Pays où le Souverain qui décide de tout, ne peut pourtant pas tout voir, on en seroit moins surpris ; mais qu'ici même on gagne à prix d'argent ceux à qui le Peuple confie ses droits, comme ailleurs on gagne la Maîtresse, ou le Secrétaire d'un Intendant, c'est ce qu'en France bien des gens auroient de la peine à comprendre. Cependant, que résulte-t-il de-là, sinon que les Hommes, à peu de choses près, sont les mêmes partout. Les Anglois, sans être autant livrés à la Cour que les François, n'écoutent pas moins leurs intérêts particuliers. Il faut de la force pour préférer le bien de sa Patrie au

sien propre ; & la plûpart des Hommes ne font pas méchans , mais ils font foibles.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L V.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

Toutes les Lettres que j'ai reçues de Paris depuis trois mois , s'accordent avec la vôtre sur le compte de Mademoiselle Du Mesnil , dont vous me faites un si grand éloge : ceux qui m'en ont parlé , esperent , ainsi que vous , voir un jour en elle une autre Le Couvreur. La nouvelle Hermione est une acquisition d'autant plus précieuse pour notre Théâtre , qu'elle est d'un genre totalement différent de l'Actrice Charmante , qui partage avec elle les applaudissemens du Public. Chacune excelle dans le sien. Sur ce que vous m'en marquez , je vois dans le jeu de Mademoiselle Du Mesnil tout le feu des Compositions de Corneille , comme je trouve dans celui de Mademoiselle Gauffin toutes les graces qui font le Caractere particulier de Racine.

Ainsi , dans toutes deux notre Melpomene trouve de quoi se consoler de ses pertes ; mais qui réparera celles que notre Thalie a faites dans Mademoiselle Quinault!

Pour ce qui est des Théâtres de ce Pays-ci , il y a , Monsieur , plusieurs Troupes de Comédiens à Londres , & cependant peut-être pas une seule de supportable. Ce Cibber , qui a eu une si grande réputation , ne joue plus la Comédie ; le Rolle des Pièces Angloises où il a excellé , est celui de Petit-Maître François : aussi a-t-il fait exprès deux fois le voyage de Paris pour en étudier les airs , & en prendre l'esprit à une Table d'Auberge. Il faut lui pardonner son erreur sur ses Modèles, il n'étoit à portée d'en voir d'autres ; si même il n'a pas aussi-bien imité ceux-ci que les Anglois se le sont persuadé , je n'en suis pas surpris : il m'a avoué de bonne foi qu'il n'entend pas assez notre Langue pour suivre la conversation. Mais comme il réussissoit à exprimer les Ridicules outrés ; c'en étoit assez pour qu'il parût bien copier ceux de notre Nation , aux yeux des Bourgeois de Londres , qui prennent pour François tout ce qui a l'air extravagant.

Depuis

Depuis peu la Troupe qui a le pas sur les autres , a aussi perdu cet Acteur Tragique , qui devoit la maniere inimitable , dont il rendoit les fureurs , à la mauvaise humeur & aux emportemens où il se livroit dans son Ménage. En un mot , les Théâtres de Londres n'ont plus personne qui chauffe heureusement le Brodequin ou le Cothurne.

Les Anglois qui aiment le Théâtre , & qui s'y connoissent , avouent qu'il y a toujours eu une différence remarquable entre leurs Comédiens & les nôtres. Ils en ont eu d'excellens , mais tous ceux du second Ordre ont toujours été pitoyables , effet nécessaire du peu de graces répandu parmi les Anglois. D'ailleurs ils ne semblent pas faits pour être médiocres en rien. Au contraire , dans nos Troupes de Comédiens , outre ceux du premier rang , il en est plusieurs qui par un jeu sage & mesuré sont , encore capables de faire plaisir. Les mêmes Spectateurs qui ont admiré Baron , ont plus d'une fois applaudi Beaubourg. Avec les seules graces de la figure & des manieres , un François se tire assez souvent d'affaires. Avec les parties les plus essentielles , un

Anglois à quelquefois bien de la peine à réussir.

On trouve aujourd'hui sur les Théâtres de Londres plus de misérables Farceurs, que d'Acteurs médiocres ; c'est, ce me semble, un effet du gout National. Les Anglois, s'il m'est permis d'user d'un terme de Peinture qui peut seul rendre mon idée, aiment les *Charges*, ils sont plus frappés d'une face large & d'un gros nez dessiné par Callot, que d'un Visage noble & gracieux que le Crayon du Corrége aura tracé. C'est par cette raison que dans leur Comique les Caractères sont toujours plus outrés que dans le nôtre. L'Acteur, en suivant lui-même son gout, croit ne suivre que le génie de l'Auteur. Plus il trouve son *Rolle chargé*, plus il pense que son Jeu doit l'être, Ainsi, c'est moins par des finesse de ton, que par les grimaces du Visage, qu'il s'étudie à en rendre l'Esprit ; & il y réussit d'autant mieux, que c'est la partie la moins difficile. Dans les tems que les Farces tenoient lieu de Comédies, les grimaces tenoient lieu de Jeu. Comme il est plus aisé d'élargir une Bouche ou d'allonger un Nez, que de représenter les Traits dans leur exacte proportion, il

Il faut aussi moins de talent pour outrer un Caractere , que pour saisir & rendre la Nature dans toute sa vérité. Les Peintres les plus communs font assez souvent , même ici , des Portraits où l'on trouve de la ressemblance , mais ce n'est qu'en exagérant les traits qui la caractérisent. Les Peintres habiles dans leur Art , les Rigauds , les Largilières , les La Tours n'outrant rien , & rendent la Nature telle qu'elle est , ou trouvent le moyen de l'embellir autant que les autres la défigurent.

Au reste , de tous les Farceurs qui sont ici , je n'en connois pas de comparables à ceux d'une nouvelle Troupe de Comédiens qui ouvrirent leur Théâtre la Semaine dernière dans le Marché au Foin , au même endroit où il y avoit autrefois une Comédie Françoisé. Ceux-ci font rire jusques dans leurs affiches. Vous ne devineriez pas par ordre de qui ils se sont établis ici ; c'est par ordre du Roi Théodore , dont d'abord ils se font dit les Pensionnaires ; dès le lendemain ils ont changé de Maîtres , & se sont mis dans leur affiche sous la protection de Thamas Kouli-Can. Demain ils se diront peut-être les Comédiens du Roi de Con-

go. L'on court ici tellement après le Singulier , que fans changer de Pièces , il leur fuffira de changer chaque jour d'Affiches , pour attirer chez eux tout le Peuple de Londres.

Voilà de ces bagatelles qui marquent le caractère de Singularité , dont les Anglois font parade , & qui réuffit toujours parmi eux. Un d'entr'eux , à propos des Affiches bizarres de ces nouveaux Comédiens , me dit avec un air de vanité & de fatisfaction intérieure : N'est-il pas vrai , Monsieur , que des Comédiens en France n'oseroient pas prendre de pareilles qualités ? Vous êtes Efclaves en tout ; avouez qu'il n'y a que l'Angleterre où l'on foit libre.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LVI.

*A Monsieur l'Abbé GEDOUIN,
de l'Académie Française, & de
celle des Inscriptions & Belles-
Lettres.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ON ne peut être plus flatté que je le suis de l'amitié que vous daignez me témoigner ; mais il est plus aisé de sentir le prix de la confiance dont vous m'honorez , que de la mériter. La Dissertation que vous m'avez envoyée est remplie d'une Erudition peu commune , & vous avez trouvé l'Art de la rendre aussi amusante par les détails , qu'elle est instructive par le fonds.

Votre amour pour les Muses n'est que reconnoissance ; vous avez puisé dans le commerce de celles de la Grece ce gout & cette politesse qui regnent dans tout ce que vous écrivez. Ce sont des Dons

qu'elles ne font qu'à ceux qu'elles chérissent ; il est peu de Sçavans à qui elles permettent d'approcher du Sanctuaire des Graces ; l'entrée en a presque toujours été fermée à ceux de ce Pays-ci. Les Auteurs Anglois de toute espece manquent toujours de goût. Le genre de tous qui demande le plus de dignité, la Tragédie tombe ici souvent dans un ignoble & dans un bas qui déshonore le Théâtre. Il est vrai qu'avec ce défaut, on trouve dans les Pièces des bons Auteurs un puissant intérêt, qui résulte de la fidélité avec laquelle la Nature y est peinte. C'est une Partie où les Poètes Tragiques Anglois excellent ; & s'ils mettoient autant de choix que de vérité dans leurs Peintures, il seroit difficile de leur disputer le premier rang. OROONOKO est du nombre de ces Pièces remarquables par les Tableaux vrais & Pathétiques, qui font un si grand effet. Cette Tragédie cependant ne seroit pas soufferte sur notre Théâtre, à cause du bas Comique dont elle est bigarrée. Pour vous donner une idée de la vérité & de l'intérêt qui y regnent, je vais vous en traduire deux Scenes, qui, je pense, vous feront plaisir.

La Scene est à SURINAM , Colonie des Indes Occidentales , qui a appartenu aux Anglois.

PERSONNAGES.

Le Lieutenant du Gouverneur.

Le Capitaine Espagnol.

BLANDFORD , } *deux Anglois de la*
STAN-MORE , } *Colonie,*

LUCY , } *deux Sœurs qui y sont*
WELDON , } *venues pour s'y marier.*

OROONOKO ,

ABOAN , &c.

A C T E I.

SCENE I.

Des Esclaves noirs , Hommes , Femmes & Enfans passent sur le Théâtre deux à deux , Aboan & plusieurs autres de la suite d'Oroonoko , Oroonoko le dernier , chargé de chaînes.

LUCY.

« Tous ces Malheureux font-ils esclaves ? »

BLANDFORD.

» Ils font tous vendus , eux & leur Postérité.

» Quel triste fort !

B L A N D F O R D.

» La plûpart n'en connoissent pas de
» meilleur. Mais il faut avoir un cœur
» barbare pour n'être pas touché de voir
» un Prince né pour commander , trahi ,
» vendu , & chargé d'indignes fers.

L E C A P I T A I N E.

» Gouverneur , le voici , remarquez-le
» bien.

O R O O N O K O *au Capitaine.*

» C'est ainsi, Monsieur, que vous m'a-
» vez tenu parole.

L E C A P I T A I N E.

» Avec votre permission , je suis trop
» bon Chrétien pour la garder à un Inf-
» déle.

O R O O N O K O.

» Vous êtes Chrétien ! soyez-le-donc
» toujours. Si vous avez quelque Dieu
» qui vous enseigne à rompre votre pro-
» messe , je n'ai pas besoin de vous don-
» ner d'autre malédiction. Qu'il vous
» trompe , comme vous m'avez trompé.
» Vous qui m'avez suivi dans une fortune
» différente, nous avons été Soldats &
» Compagnons sous les mêmes Dra-
» peaux. *Il embrasse ceux de sa suite.*

» Amis , à présent nous voilà tous Es-
 » claves. Recevez ce dernier Adieu.
 » Consolons - nous en songeant , qu'en
 » quelque Monde qu'il nous faille aller
 » un jour , il ne sçauroit être pire que ce-
 » lui-ci.

LE CAPITAINE.

» Vous voyez quel hardi Payen c'est
 » que cet Indien-là ! Mais j'ai pris garde
 » qu'aucun de sa suite ne fût dans son lot,
 » de peur qu'il n'entreprît quelque chose
 » contre la Colonie.

O R O O N O K O.

» Vis , misérable , vis continuellement
 » dans la crainte , c'est la punition du
 » Scélérat , & elle me vengera de mes
 » chaînes. Crains jusqu'à moi , qui n'ai
 » pas le moindre pouvoir de te faire du
 » mal. La Nature t'abhorre & te re-
 » tranche de la société & du commerce
 » du Genre humain pour avoir trahi ta
 » foi. Les Hommes ne vivent & ne
 » prospèrent que par la confiance mu-
 » tuelle qu'ils ont dans la vérité les uns
 » des autres , & que tu as si lâchement
 » violée. J'ai fini. Je connois mon sort ,
 » & je m'y soumets.

LE LIEUTENANT.

» Votre malheur me touche , Mon-

» fleur , & je voudrois qu'il dépendît de
» moi de le faire cesser.

B L A N D F O R D.

» Otez-lui ses chaînes. Vous connois-
» sez votre condition , mais vous êtes
» tombé en des mains honorables. Vous
» êtes Esclave du Seigneur Gouverneur ,
» qui en usera noblement avec vous. En
» son absence , j'aurai soin de vous ren-
» dre tous les bons offices qui dépendront
» de moi.

Blandford lui parle à part.

O R O O N O K O.

» Je vous entens , mais je ne puis plus
» rien croire.

L E L I E U T E N A N T.

» Capitaine , je crains que le monde
» ne parle aussi honorablement de cette
» action que vous le voudriez.

L E C A P I T A I N E.

» J'ai l'argent , & me soucie peu de ce
» que le monde en dira.

O R O O N O K O à Blandford.

» Je voudrois m'oublier moi-même.
» Qu'il vous fuffise de sçavoir que je suis
» au-dessus des Esclaves communs. Le
» Chrétien qui m'a vendu , le sçait ; mais
» par égard pour lui-même , il ne me dé-
» couvrira pas. Sa trahison est trop noi-

» re pour qu'il ose l'avouer telle qu'elle
» est.

Le Peuple s'empresse pour voir Oroonoko.

B L A N D F O R D.

» Que voulez-vous ? Vous vous tenez-
» là à regarder , comme si vous n'aviez
» jamais vû un Homme auparavant. Re-
» tirez-vous.

O R O O N O K O.

» Laissez-les. Je suis malheureux , mais
» je ne suis pas honteux de l'être. Non ;
» la rougeur coupable est faite pour
» l'Homme Blanc qui m'a trahi. L'hon-
» nête Noir dédaigne de changer de cou-
» leur. Je suis prêt. Où faut-il que j'ail-
» le ? Je ne suis pas encore bien accoutu-
» mé à mon sort ; j'apprendrai à le con-
» noître mieux. L'habitude , je le sçais ,
» rend toutes choses plus aisées.

B L A N D F O R D.

» Nous ferons tout pour vous les
» adoucir.

O R O O N O K O.

» Otez-moi toute cette parure pour
» que je commence à me connoître.
» L'habit d'Esclave me convient mieux à
» présent. La mauvaise nourriture , les
» fouets & les chaînes peuvent dompter
» la chair , qui est plus foible , & cour-

» ber mon corps ; mais il y a une autre
 » partie de moi plus noble hors de votre
 » puissance , & que vous ne sçauriez for-
 » cer à fléchir.

B L A N D F O R D.

» Vous ne trouverez ici aucun des
 » mauvais traitemens que vous craignez.
 » Nous ne sommes pas tous des Monf-
 » tres. Vous paroissez ne pas vouloir
 » vous découvrir. C'est pourquoi , de
 » peur que vous n'ayez de la peine à en-
 » tendre votre nom , j'ose vous appeller
 » César.

O R O O N O K O.

» Je suis moi-même. Appelez-moi
 » comme vous voudrez.

B L A N D F O R D.

» César est un fort beau nom.

L E L I E U T E N A N T.

» Et qui convient fort à votre caracte-
 » re.

O R O O N O K O.

» César étoit donc Esclave ?

L E L I E U T E N A N T.

» Je crois qu'il l'étoit , & qu'il se fia
 » aussi trop à des Corsaires. C'étoit un
 » grand Conquérant , mais malheureux
 » dans ses Amis.

ORONOKO.

» Ses Amis étoient donc Chrétiens?

B L A N D F O R D.

» Non.

ORONOKO.

» Cela est étrange!

LE LIEUTENANT.

» Et il fut assassiné par eux.

ORONOKO.

» En cela je voudrois être César. Ce-
» pendant je vivrai.

B L A N D F O R D.

» Vivez pour être plus heureux.

ORONOKO.

» Faites de moi tout ce que vous vou-
» drez.

B L A N D F O R D.

» Je vous suis pour vous tenir compa-
» gnie, & vous servir.

Il sort avec Oronoko.

L U C Y.

» Hé bien, quand le Capitaine au-
» roit apporté le Pays de ce Prince
» avec lui, & me proposeroit de m'en
» faire Reine, je ne voudrois pas de lui
» après une action si lâche.

W E L D O N.

» C'est un Homme qui prospérera

» dans le Monde, ma Sœur, il vous assu-
 » rera un plus gros Douaire.

L U C Y.

» Que le Ciel le confonde, rien ne
 » peut prospérer avec lui.

S T A N - M O R E.

» Jetez les yeux sur les grandes
 » Maisons, & vous trouverez que la
 » plupart sont fondées sur le même titre
 » d'honnêteté. Les premiers qui les éta-
 » blissent sont fort dans les Principes du
 » Capitaine.

W E L D O N.

» A la bonne heure; le Capitaine fera
 » damné pour le bien de sa famille.
 » Allons, ma Sœur, nous sommes invi-
 » tées à dîner.

LE L I E U T E N A N T.

» Stan-More, vous dînez avec moi.

A C T E II.

SCENE II.

ORONOKO. BLANDFORD.

O R O O N O K O.

» Vous avouerez que j'ai raison de
 » soupçonner toutes les Professions d'a-

» mitié que vous me faites.

B L A N D F O R D.

» Oui, je l'avoue.

O R O O N O K O.

» Le malheureux qui m'a vendu m'a
 » tenu le même langage Cependant
 » je ne sçais pourquoi . . . Peut-être est-
 » ce parce que je suis tombé si bas, &
 » que je n'ai plus rien à craindre
 » Non, ce n'est pas cela. Je puis cesser
 » d'être Esclave quand je le voudrai.
 » C'est quelque chose de plus noble . . .
 » Etant juste moi-même, je suis porté à
 » penser que tous les autres le font. Voilà
 » ce qui m'invite à vous croire.

B L A N D F O R D.

» Vous pouvez prendre en moi une
 » entière confiance.

O R O O N O K O.

» Je vous crois en effet. Par ce que je
 » connois de vous, vous êtes raisonna-
 » ble. Il n'y a que les fous qui soient
 » des frippons, & qui vivent d'intrigues.
 » Les Hommes sages peuvent prospérer
 » sans cela, & être honnêtes.

B L A N D F O R T *à part.*

» Ils ne prendront pas tous vos con-
 » seils.

O R O O N O K O.

» Vous connoissez mon Histoire , &
 » vous dites que mes malheurs vous ren-
 » dent mon ami. C'est un nom qui vous
 » apprendra ce que vous vous devez à
 » vous-même & à moi.

B L A N D F O R D.

» Oui , je m'étudierai à mériter votre
 » amitié. Lorsque notre noble Gouver-
 » neur arrivera , vous n'aurez pas besoin
 » auprès de lui de l'intérêt que je prens à
 » vous. Il est trop généreux pour ne pas
 » sentir l'infâme trahison que l'on vous a
 » faite. Mais soyez assuré que j'usurai de
 » tout mon pouvoir pour trouver les
 » moyens de vous renvoyer dans votre
 » Pays.

O R O O N O K O.

» Je vous remercie , Monsieur , mais
 » je ne puis retenir mes larmes mes
 » pauvres Amis sont dans les fers , leurs
 » chaînes sont pésantes. Ils n'auront pas
 » trouvé un si bon Maître. Puis-je vous
 » demander , Monsieur , ce qu'ils sont
 » devenus ? Peut-être ne le devrois-je
 » pas ; vous pardonneriez à un Etranger.

B L A N D F O R D.

» Soyez tranquille , je m'en informe-
 » rai , & je ferai de mon mieux pour
 qu'on

» qu'on les traite avec douceur.

O R O O N O K O.

» Je vous remercie encore une fois ;
 » vous m'offrez toutes les consolations
 » qui peuvent ranimer mes espérances ,
 » & me faire attendre un jour plus heu-
 » reux. Vous faites pour moi tout ce
 » que peut faire un ami officieux. Mais
 » je suis dévoré d'un chagrin auquel il
 » n'est point de remede.

B L A N D F O R D.

» Que sçavez-vous ? Il ne faut déses-
 » pérer de rien.

O R O O N O K O.

» Pouvez-vous ressusciter les morts ,
 » poursuivre & atteindre les aîles du
 » tems , & ramener les heures , les jours
 » & les années où je me suis vu heureux.

B L A N D F O R D.

» Il est vrai que cela ne se peut
 » faire.

O R O O N O K O.

» Non , on ne peut rien faire pour
 » moi. (*s'agenouillant & baisant la terre*)
 » O toi Divinité que j'adore ! Soleil tou-
 » jours glorieux ! si elle est encore sur la
 » terre , envoyes-moi un rayon de ta
 » Puissance qui voit tout , pour m'éclai-
 » rer jusqu'à elle ; ou si la Déesse ta Sœur

« a enlevé cette beauté au Ciel pour en
 « faire une Etoile , dis-moi où elle bril-
 « le , pour que je puisse passer des nuits
 « à la contempler.

B L A N D F O R D.

« Peut-être que je suis impoli , & que
 « je vous importune.

O R O O N O K O.

« Non , c'est moi qui abuse de votre
 « complaisance. Mais je vous prie de me
 « pardonner. Mon cœur ne peut conte-
 « nir le chagrin qui l'opprime , & je
 « cherche à me soulager en vous en fai-
 « sant part. Ne pouvez-vous penser à ce
 « qui m'est plus cher que la liberté , que
 « mon Pays , que mes amis , que ma
 « propre vie , voilà ce que j'ai perdu. La
 « Femme la plus aimable , la plus ten-
 « dre.

B L A N D F O R D.

« Que je vous plains !

O R O O N O K O.

« Oui , plaignez-moi. La pitié a quel-
 « que chose de tendre & qui tient de l'a-
 « mour. Tout sentiment de cette espece
 « est bien reçu dans mon ame. Oui je
 « suis à plaindre , & je veux que vous
 « me plaigniez

BLANDFORD.

» Je n'ose vous demander plus qu'il
 » ne vous plaît de me dire ; mais si vous
 » jugez à propos de m'apprendre votre
 » hilloire , je vous promets de partager
 » vos malheurs , si je ne puis y apporter
 » du remède.

ORONOKO.

» Oui , tu as le cœur d'un honnête
 » homme , un cœur tendre & compatif-
 » fant. J'avois besoin d'un Ami tel que
 » toi , qui daigne m'écouter & me laisse
 » parler tout le jour de mon Imoïnda.
 » Je te dirai tout du commencement jus-
 » qu'à la fin , & je te prie prêtes-moi at-
 » tention.

BLANDFORD.

» Je m'intéresse sensiblement à ce qui
 » vous touche.

ORONOKO.

» Il y avoit un Etranger à la Cour de
 » mon Pere , très - estimé & très - confi-
 » déré , c'étoit un Blanc , le premier que
 » j'aye vu de votre couleur. Il changea
 » ses Dieux pour les nôtres , & se rendit
 » bien-tôt si considérable & par ses ver-
 » tus & par la réputation qu'il acquit
 » dans nos Troupes , qu'il les a toujours
 » commandées depuis dans toutes les

» Guerres que mon Pere a eues. Je fus
 » élevé sous lui. Un jour fatal les Armées
 » se joignant , comme il marchoit devant
 » moi , il reçut dans le sein un dart em-
 » poisonné qui m'étoit adressé. Il mourut
 » dans mes bras. Je vous fatigue déjà.

B L A N D F O R D.

» Continuez , je vous prie.

O R O O N O K O.

» Il laissa une Fille unique qu'il avoit
 » emmenée enfant d'Angola. Lorsque je
 » revins à la Cour , heureux conqué-
 » rant , l'humanité m'obligea de faire
 » compliment à cette triste Fille sur la
 » perte d'un Pere qui avoit péri pour me
 » sauver. Mais lorsque je la vis & que je
 » l'entendis parler , je m'offris moi-mê-
 » me en sacrifice. Elle baissa les yeux , &
 » rougit. Je m'étonnai , & j'adorai. Le
 » pouvoir sacré qui me subjugua , inspira
 » ma langue & toucha son cœur. L'a-
 » mour se rendit maître de tous nos senti-
 » mens & de tous nos discours.

B L A N D F O R D.

» Alors vous étiez heureux.

O R O O N O K O.

» Le plus heureux de tous les Mor-
 » tels. Je l'épousai , & quoique la cou-
 » tume de mon Pays me permît plu-

» fleurs Femmes , je jurai de n'en con-
 » noître jamais d'autre qu'elle. Elle de-
 » vint enceinte , & je n'en devins que
 » plus heureux. O ma chere Imoïnda !
 » Mais mon bonheur étoit trop grand
 » pour être durable. Sa fatale Beauté
 » parvint aux oreilles de mon Pere : il la
 » fit venir à sa Cour , Cour détestable !
 » où aucune Femme ne paroît que pour
 » satisfaire ses passions effrénées. Comme
 » il brûloit de la posséder , elle fut obli-
 » gée de s'avouer ma Femme. Le Roi
 » furieux n'osa commettre un inceste ;
 » mais désespéré de ne pouvoir jouir de
 » ce qu'il désiroit , il l'empoisonna , ou
 » l'envoya (car je n'ai pu apprendre ce
 » qu'elle est devenue) si loin que je n'ai
 » plus d'espérance de la revoir jamais.

B L A N D F O R D.

» Quel Pere barbare ! le récit de vos
 » aventures m'étonne autant qu'il m'at-
 » tendrit.

O R O O N O K O.

» J'ai fini. Je ne vous en importunerai
 » pas davantage. Quelques soupirs seu-
 » lement de tems en tems m'échapperont
 » malgré moi. Ce sera tout.

Stan-More arrive.

S T A N - M O R E .

» Blandford , le Lieutenant du Gouverneur est allé à votre Plantation. Il vous prie d'amener avec vous l'Esclave Royal. Il dit que la vue de sa belle Maîtresse a de quoi satisfaire un Prince. Il veut sçavoir ce qu'il en pensera.

O R O O N O K O .

» Est-il amoureux ?

B L A N D F O R D .

» Il le dit , il flatte une belle Esclave que j'ai , & l'appelle sa Maîtresse.

O R O O N O K O .

» A-t-il donc besoin de la flatter pour l'appeller sa Maîtresse ? Je plains l'homme orgueilleux qui croit qu'il est au-dessous de lui d'être amoureux. Quoiqu'elle ne soit qu'une Esclave , elle peut le mériter.

B L A N D F O R D .

» Vous en jugerez quand vous la verrez , Monsieur.

O R O O N O K O .

» Je vous suis. *Ils s'en vont.*

Je n'ai pas moins d'empressement ; Monsieur , d'apprendre l'effet que ces deux Scenes auront fait sur vous , que le Lieutenant n'en a de sçavoir comment

Oroonoko trouvera cette belle Efclave que vous vous doutez bien être Imoinda elle-même.

Le noble Rolle que joue ici Blandford d'Ami & de Protecteur des malheureux, est également soutenu, & agissant dans toute la Piece. L'Auteur y a peint des traits les plus touchans & les plus forts, la premiere de toutes les vertus; & difons-le à l'honneur des Anglois, celle qui caractérife le plus leur Nation, l'humanité. Quel dommage que fur leur Théâtre de fi beaux modèles de vertu foient souvent constatés par les portraits les plus scandaleux du vice, & que des Pièces où se trouvent les Maximes les plus sages, & les exemples les plus instructifs, foient cependant dangereufes pour les Mœurs, par les Scenes licentieufes qui y font entremêlées !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LVII.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR ,

L'Agriculture est une voie lente , mais sûre de s'enrichir ; les biens que la Terre produit sont la récompense de celui qui la cultive. Les Anglois en cela plus sensés que nous , regardent cette manière d'augmenter leurs Revenus comme la première de toutes : plusieurs gens riches parmi eux s'adonnent aux soins de la Campagne, & ils deviennent fort puissans. Ils suivent l'exemple des Anciens Patriarches, & comme eux ils augmentent l'Héritage qu'ils laissent à leurs Enfants. J'ai connu dans la Province de Darby , un Gentilhomme qui a acquis de grands biens par une occupation aussi louable. Il ne s'est pas contenté de faire mieux labourer ses Champs que ses Voisins , il les a fait fouiller , & le fond de sa Terre est devenu pour lui un Trésor : il y a trouvé une Mine de Charbon qui
lui

lui rapporte encore plus que ses nombreux Troupeaux & la récolte abondante de ses Bleds. Nous achetons des Anglois le Charbon de Terre dont nous avons besoin pour nos Forges , nous en trouverions dans nos Provinces , si nous prenions la peine de le chercher. Combien d'hommes multiplieroient leurs richesses , s'ils profitoient du sage exemple que nous donnent les Anglois ?

Vous faites , vous Monsieur , par gout pour tout ce qui peut être utile aux hommes , ce que d'autres ne font que pour leur avantage particulier ; c'est ainsi qu'à MontBard , où les Architectes de cette Tour , qui , depuis tant de Siècles brave l'injure des tems , n'avoient vû que des Pierres , vous avez trouvé une Carrière de Marbre qui enrichira les Habitans de cette Ville , & épargnera beaucoup d'argent à ceux de Dijon , qui étoient obligés d'en faire venir de fort loin.

J'apprens avec plaisir , que votre Pépinière de MontBard est destinée à l'utilité de ce Peuple , qui ne la regardoit que comme un objet de curiosité. Les États de la Province de Bourgogne en l'acquérant , ont sagement fait , de vous

en laisser la direction. Ainsi , sans autre intérêt que le plaisir que vous prenez à cette partie de l'Agriculture , vous continuerez à satisfaire la passion que vous avez pour les Plantations ; le Laboureur qui n'a pas le loisir , ou qui ne connoît pas l'Art de cultiver de jeunes Plans , les recevra par ordre des Elus des mains des Jardiniers , tout prêts à lui donner du fruit. Une Politique aussi sage que bien-faisante , pouvoit seule dicter un pareil établissement. L'appas qu'il offre au Particulier qui ne cherche que son intérêt , fait celui de la Société auquel il ne pense pas. Quelle satisfaction n'aurez-vous pas vous-même un jour de voir toute la Province peuplée d'Arbres que vous aurez semés ! En cela vous imitez le grand Cyrus , qui planta d'Arbres fruitiers toute l'Asie mineure.

Votre gout & celui des Anglois pour les Plantations, me rappellent les Mœurs de ces Peuples qui en faisoient autrefois la principale partie de leur Discipline Religieuse. Je veux parler des Guébres ou des Péris , car sous un nom différent c'est la même Nation , dont il s'est encore conservé quelques restes dans les Montagnes de Perse. De toutes les Re-

ligions fucceffivement imaginées par ceux qui ont pris l'erreur pour la vérité, peut-être n'y en a-t-il point eû de moins déraisonnable que la leur ; ils adoroient le Soleil , & ceux qui ont eû le malheur de ne pas connoître le vrai Dieu , paroiffent plus excufables que les autres , d'avoir pris pour l'Etre fuprême celui , qui , donnant la lumiere , paroît donner la vie à toute chofe , & qui femble par-là être le Pere & le Bienfaîcteur de toute la Nature. A l'égard de leur Morale , fi elle n'étoit pas conforme en tout aux Préceptes de la Philofophie auftere , elle s'accordoit du moins avec la plus faine Politique. Selon leurs Principes , les Actes qui plaifoient le plus à l'Etre qui étoit l'Ame de l'Univers , c'étoit de donner la vie à de nouveaux Etres , foit en augmentant le nombre des Citoyens , foit en plantant des Arbres. Ceux qui faifoient profeflion de vivre le plus Religieufement , paffoient leur tems à défricher les Terres , & à raccommoder les Grands Chemins. Jugez , Monsieur , combien de pareilles pratiques de Dévotion devoient être utiles à un Etat. Tantôt une Société d'Hommes fervens entreprenoient de changer un Champ in-

grat dans un Jardin fertile , tantôt des Villes entières témoignoient leur piété en plantant de nouvelles Forêts. Je vois par les effets de ce zèle Religieux , les Côteaux chargés de Vignes , les Champs donner d'abondantes Moissons , les Chemins bordés d'Arbres fruitiers , & le Miel & le Lait couler , pour ainsi dire , dans les Prairies. L'Etat s'enrichit à mesure que le Pays s'embellit , le Payfan est dans l'abondance , le Commerce fleurit , la Nation devient de jour en jour plus puissante ; voyez que d'avantages , purement humains à la vérité , résultoient des Principes de cette Religion ! La Perse étoit alors le Jardin de l'Orient , & si les fruits de ce vaste Pays sont si renommés , s'il a eu l'avantage d'être la Pépinière originaire de ceux qui sont le plus estimés en Europe *. C'est peut-être autant parce qu'il a été cultivé par ces Sages Idolâtres , que parce que la qualité du Climat leur est favorable. Le Mahométisme qui a exterminé par le Glaive cette Nation douce & bienfaisante , est au contraire une des Religions les plus nuisibles à la Société. Les Turcs ont dévasté les Provin-

* *Malum Persicum* , la Pêche. *Malum Armeniacum* , l'Abricot , &c.

ces qu'ils ont conquises ; les Serrails de ces Infidèles , ces Palais de leurs plaisirs , sont les Tombeaux du Genre humain. D'ailleurs je vous demande si de féconder des Terres & d'enrichir un Pays , ne sont pas des choses meilleures en soi que toutes les Ablutions Musulmanes.

N'en doutons point , Monsieur , c'est faire une Oeuvre agréable au Créateur que de travailler à l'avantage de ses Créatures , en multipliant ces richesses dont la Terre ne se pare que pour nous les offrir. Dieu ne construisit pas des Palais pour nos premiers Peres , il les plaça dans un Jardin délicieux : si en punition de leur défobéissance il a condamné leurs Descendans à manger leur pain à la sueur de leur front , il a adouci en Pere la Sentence qu'il avoit portée en Juge. L'Homme plante , mais Dieu arrose. Celui qui a semé avec peine recueille souvent avec joie. La terre rend à l'Homme le salaire de son travail & le prix de son industrie.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

L E T T R E L V I I I .

A Monsieur le Président BOUHIER.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

QUELQUES éloges que les Anglois donnent à Crammer & aux autres Docteurs qui ont introduit la Réformation en Angleterre , ils ne font aux yeux d'un homme raisonnable que de véritables Enthousiastes : s'ils n'eussent été secondés par ceux qu'animoit la cupidité d'envahir les biens des Moines ou l'esprit d'irréligion , ils ne fussent jamais venus à bout de leurs desseins. Ce n'est pas le désir de la réforme qui a opéré ce grand changement dans la Nation , c'est le désir du changement qui y a établi la Réforme.

Ces nouveaux Docteurs n'avoient pas encore entièrement séduit le Peuple , lorsque les Grands s'unirent pour revêtir de l'autorité des Loix une Doctrine qui les enrichissoit des dépouilles de l'Eglise. L'intérêt temporel fascine les

yeux de la plûpart des hommes , & ne leur permet pas de distinguer leur véritable intérêt spirituel. Voilà ce qui fit que les Pairs d'Angleterre embrassèrent avec joie la Religion du Souverain. Cependant il s'en est peu fallu que dans le Siècle dernier, la Prétendue Réformation n'y ait été détruite. Si Jacques II. eût été mieux conseillé , s'il eût tenté les voies de la douceur au lieu de risquer celles de la violence ; en un mot , s'il eût eu autant de prudence que de zèle , l'Angleterre seroit peut-être aujourd'hui Catholique.

Je n'examinerai point ici les raisons qui ont porté les Anglois à embrasser la Réformation ; je suis trop convaincu qu'ils ont pris les ténèbres pour la lumière , & quitté le chemin de la vérité pour entrer dans les voies de l'erreur. Je ne prétens pas porter une main profane à l'encensoir , & je laisse à nos Théologiens à les combattre ; mais la Morale est du ressort de tout Etre raisonnable ; découvrons donc , s'il se peut , ce qu'a produit à cet égard cette Réformation tant vantée. Les Mœurs du Clergé & du Peuple , sont-elles véritablement plus pures en Angleterre qu'elles ne l'étoient

dans les tems qui l'ont précédée, ou qu'elles ne le font aujourd'hui parmi nous ?

On se tromperoit si l'on croyoit le Clergé Anglican plus réformé que le nôtre. les Ecclésiastiques prétendent ici que les reproches continuels qu'on leur fait, ne sont fondés que sur la haine qu'on leur porte, & qu'on ne les hait que parce qu'ils font leur devoir. Mais je demanderois volontiers à leurs Evêques s'il est de leur devoir de sacrifier tout à leur ambition ; & au Clergé du second ordre, si la crapule où vivent la plupart, n'a rien en soi de condamnable & de deshonorable pour des Ecclésiastiques. Il y a de l'indiscrétion à se plaindre du mépris que l'on s'attire ; & doit-on trouver étrange que le Peuple ne respecte pas assez un Etat que ceux qui le professent ne respectent pas eux-mêmes ?

Les Anglois sont scandalisés de voir en Italie des Cardinaux à l'Opéra, & de trouver à Paris quelques Abbés aux Représentations de Polieucte ou d'Athalie, du Misanthrope ou des Femmes Scavantes ; on ne peut nier que ceux du Clergé qui assistent à ces Spectacles Mondains, ne se relâchent en cela de la Dis-

discipline de l'Eglise. Mais que peut-on penser de celle du Clergé Anglican, lorsque l'on voit à Londres les Caffés & les Cabarets de toute espèce remplis d'Ecclésiastiques ! Tel est l'effet du préjugé, ce Ministre qui ne voudroit pas assister à un Opéra Italien, qui dans le fonds n'est qu'un Concert de Musique, ne craint pas de passer la journée à fumer & à boire, dans des lieux où se tiennent les discours les plus dissolus, & où le Vice qui le dégrade, le rend l'objet du scandale des honnêtes gens, & le jouet des Libertins.

Le Mariage des Prêtres est le seul changement remarquable que la Réformation ait produit dans le Clergé d'Angleterre. Je ne prendrai pas pour Règle les Décisions de l'Eglise Catholique, que les Anglois ne veulent pas reconnoître, mais celles d'une saine Politique à laquelle ils devroient se soumettre, & de l'expérience qui ne nous trompe guères dans les choses de ce monde : le Mariage des Ecclésiastiques diminue le respect qu'on auroit pour eux. Les travers d'une Femme font souvent ici tomber un Ministre dans un mépris qui rejaillit sur son Caractere. Le Libertinage

de la Fille d'un Evêque , le rendent l'objet des plaisanteries les plus indécentes.

On remarque ici qu'une partie des Filles que le malheur plonge dans le dérèglement , sont des Filles d'Ecclésiastiques. La raison en est sensible. Ce Docteur de Collège à qui un Evêché apporte trente mille livres de rente , les emploie moins en Oeuvres charitables , qu'à s'entretenir lui & ses Enfans dans les plaisirs & la mollesse. Comme il a vécu dans la dissipation , il meurt dans la pauvreté. Par où peuvent se tirer des Filles ainsi élevées , de la misère où elles tombent à la mort de leur Pere ? par le chemin du Vice ; c'est de tous le plus frayé , parce que c'est le plus facile. Souvent même la meilleure éducation ne tient point contre le besoin. Le Sexe est foible & la Vertu demande du courage. Il en faut beaucoup pour lutter contre la nécessité.

On a fait ici ce qu'on a pû pour remédier à ce scandale. En 1678. Charles II. établit une Compagnie de Charité pour le soulagement des Veuves & des Enfans d'Ecclésiastiques , qui n'ont pas de quoi vivre. Mais ici comme ailleurs , la plûpart des Fondations en faveur des

Pauvres , ne servent qu'à enrichir ceux qui en ont l'administration.

Les Hommes raisonnables fatigués des ridicules que la Nature a attachés à chaque individu , se mettent le moins qu'ils peuvent dans la nécessité de répondre de ceux des autres. C'est peut-être cette raison qui de tout tems a empêché la plupart des Philosophes & des Hommes célèbres de se marier. Un Grand Homme auprès du Peuple , perd du respect qui lui est dû à mesure qu'il a plus de choses communes avec les autres hommes. Je crois en effet qu'une Madame Newton & une Madame de Fontenelle , dans l'esprit de bien des gens , feroient tort aux Hommes Illustres dont elles porteroient le nom.

Le Mariage met souvent des entraves aux qualités des Grands Hommes ; ceux qui sont libres de ce joug , travaillent davantage à faire passer leur mémoire à la postérité. Il n'y a pas à craindre que cette Remarque fasse perdre des Sujets à l'Etat , ceux qu'elle regarde sont rares : la Nature n'en produit pas plusieurs dans le même Siècle.

Nous devons ce qui a été fait de plus recommandable pour la Société à des

Hommes qui n'avoient point d'Enfants. Ceux qui par leur état ne peuvent fixer sur une seule personne le penchant secret qui nous porte à aimer, sont communément plus humains & plus charitables que les autres. C'est une nouvelle raison qui décide en faveur du Célibat des Ecclésiastiques. Ils doivent être d'autant plus animés de l'esprit de charité que demande leur Ministère, qu'ils n'en sont détournés par aucune affection mondaine. Le célèbre Bacon lui-même, le regarde comme le seul état qui leur convienne. *Il est rare, dit-il, qu'on s'occupe à arroser des Plantes, lorsque l'on a besoin de l'eau pour soi-même.*

A l'égard du Peuple, on ne peut nier qu'en Angleterre, il ne soit aujourd'hui plus corrompu dans ses Mœurs, qu'il ne l'étoit avant la Réformation. La Liberté y a introduit la licence, & la licence y fait regner toutes sortes de Vices. Et comment le Peuple auroit-il honte de ceux dont le Clergé ne rougit pas !

On peut dire que les premiers Réformateurs ont plus suivi la Lettre que l'esprit de l'Evangile. Ils n'ont pas assez médité cette grande Maxime, *qu'il faut adorer Dieu en esprit & en vérité.* Ils

ont préféré l'esprit servil du Judaïsme à l'esprit de Charité qui est le fondement du Christianisme. Ils ont prescrit l'observation du Dimanche comme les Juifs celle du Sabbat ; ils ont fait des crimes, des choses en elles-mêmes les plus innocentes. Un Gentilhomme ne peut un jour de Dimanche tirer une Perdrix dans son Parc, sans scandaliser toute sa Paroisse. Ainsi voulant soumettre les esprits à des Régles trop sévères, ils les réduisent à la nécessité de les violer sans cesse.

La Discipline de notre Eglise, plus éclairée & plus sage, sçait compatir à propos à la foiblesse humaine. Après avoir rempli les devoirs qu'elle nous impose, elle nous permet des amusemens qui n'ont rien de criminel. Elle nous apprend à connoître l'Esprit qui vivifie, au lieu de nous attacher servilement à la Lettre qui tue.

Quel effet a donc véritablement produit la Réformation en Angleterre ? Celui d'y détruire presque entièrement la Religion. Elle a ouvert la porte à plusieurs Sectes, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Ceux qui secouent le joug de l'obéissance, ne peuvent se promettre d'y soumettre les autres. Cha-

cun a voulu user du droit que les Réformateurs s'étoient arrogés ; leur Doctrine a été réformée à son tour. L'Autorité des Peres & des Conciles ne les avoit pas arrêtés , la leur n'a point été respectée. ils ont soumis l'Ecriture au jugement du Peuple , & chaque Particulier l'a interprétée à sa maniere.

Il est dangereux de trop écouter la raison humaine. Sa confiance lui fait faire un mauvais emploi de ses forces : elle est plus propre à détruire qu'à édifier. Les Anglois n'ont pas moins donné carrière à leur génie en fait de Religion qu'en toute autre matière , & dans un Pays où chacun peut se faire une Religion à sa fantaisie , il n'y en a bien-tôt plus aucune. Lipse remarque qu'il y avoit à Rome six cens différentes Religions. Si le même scandale ne regne pas encore en Angleterre , en combien de Sectes n'est pas divisée celle que l'on y professe ?

La Tolérance , qui , en Hollande , produit la Paix & l'Union entre ceux de différentes Sectes , a ici un effet tout contraire. Le Caractere des Anglois qui est plus turbulent , y pourroit influencer ; mais il faut remonter à la nature de leur

Gouvernement pour en trouver la véritable cause. Les Non-Conformistes ne se sont plus d'une fois réunis contre le Parti dominant , que parce qu'ils voyent à regret les Evêques partager avec les Grands du Royaume une partie de la Législature , & en possession de tous les honneurs & de toutes les richesses qui sont restées à l'Eglise. Tout ce qu'on peut dire en faveur des premiers , c'est que ceux - mêmes que la simplicité Evangélique en éloigne , ne peuvent les souffrir entre les mains des autres.

Ces différens Sectaires semblent ne se ménager réciproquement , que pour réunir leurs efforts contre l'Eglise dominante : pour diminuer son autorité , ils tâchent de la rendre méprisable. Leur zèle incendiaire plutôt que Religieux , souffle continuellement le feu qui a déjà embrasé tout l'Etat.

Quand il seroit vrai , politiquement parlant , que la Tolérance n'est pas dangereuse où il y a plusieurs Partis , elle l'est du moins dans un Etat où il n'y en a que deux. Les Hommes sont toujours des Hommes ; celui qui a la Puissance en abuse. Le Parti qui se plaint de la

Persecution , l'exerceroit s'il étoit le plus fort.

La liberté de la Presse , si avantageuse pour la recherche de la Vérité , devient , par l'abus qu'on en fait , extrêmement pernicieuse pour la Religion. L'Imprimerie qui a si fort contribué à l'établissement de la Réformation , peut devenir encore plus funeste à l'Angleterre. On imprime ici publiquement les Livres les plus dangereux. Il seroit de la Sagesse du Parlement de mettre un frein à la Licence des Ecrivains , qui ne tend pas moins à la dépravation des Mœurs , qu'au renversement de la Religion.

Mille Auteurs , sous prétexte d'apprendre à *Penser librement* , profitent de la liberté qu'ils ont de tout examiner , pour attaquer ouvertement ce que la Religion Chrétienne a de plus Sacré , & les Articles mêmes qui sont reçus de toutes les Communions. On traite ici tous les jours comme des matières de Spéculation , ou , comme des points de Controverse , la Doctrine de la Trinité , la Divinité de Jésus-Christ , & l'Immortalité de l'Ame. Il vient de paroître un Livre , où l'on nie la vérité de toute Révélation. Entre
les

les rigueurs de l'Inquisition , & les excès d'une pareille Licence , il est des voyes que la Religion permet , & que le bon ordre exige pour arrêter le cours de ces Livres scandaleux. Les Anglois , moins sages que les Payens , permettent de renverser & la Religion qu'ils professent , & les Principes mêmes de la Morale , d'où dépendent les Vertus & les Vices , le bon ordre de l'Etat & la tranquillité des Particuliers.

C'est cette extrême Licence qui est cause qu'il n'y a presque plus de Religion en Angleterre parmi les gens du monde. Le Déisme y paroît celle de ceux qui en ont une. A l'égard du Peuple , il en a peut-être encore autant qu'en aucun Pays ; mais la conservera-t-il toujours , & le poison ne peut il pas le gagner insensiblement à mesure que la corruption devient plus générale ? Que ne doit-on pas craindre de la contagion de l'exemple ?

Le Parlement , au lieu de songer à guérir ce mal , ne cherche qu'à le pallier. Pour fasciner les yeux du Peuple , & ne lui pas laisser voir le changement qui se fait dans la Nation à mesure que

la Religion diminue & s'anéantit ; on élève de nouveaux Temples au Dieu des Chrétiens * ; mais ce n'est plus la Piété sainte qui en pose les fondemens , c'est la profane Politique. A en juger par la quantité d'Eglises qui sont dans Londres , on croiroit que c'est la Ville du Monde où il y a le plus de Religion ; à voir combien peu elles sont fréquentées, & quel est l'avilissement du Clergé ; à voir avec quelle irrévérence cette même Religion est traitée dans les Ecrits qui paroissent ici tous les jours , on doit craindre qu'elle ne subsiste pas encore long-tems en Angleterre , si l'on ne réprime une Licence si dangereuse.

Peut-être feroit-ce ici le lieu de se plaindre du peu de sincérité des Théologiens & des Prédicateurs de ce Pays-ci. On ne peut s'empêcher de les supçonner ou de mauvaise foi sur ce qui regarde leur Nation , ou d'ignorance sur ce qui regarde les autres.

Parmi les torrens d'injures qu'ils vomissent sans cesse contre nous , ils nous reprochent surtout l'Athéisme & le

* Sous la Reine Anne , le Parlement donna un Acte pour bâtir cinquante nouvelles Paroisses à Londres.

Déisme, comme les suites de notre attachement à la Religion de nos Peres. A les en croire, c'est dans les Pays Catholiques, c'est surtout en France, en Espagne & en Italie que se trouve le plus grand nombre d'Athées. Le sage Docteur TILLOTSON lui-même, n'a pas craint de nous faire un reproche si peu sensé. Il avance avec autant de confiance que peu de fondement, dans un de ses Sermons, que la Religion Catholique conduit directement à l'Athéisme ; & peut-être en cela cet illustre Archevêque de Cantorbery est-il plus suspect de mauvaise foi que d'erreur. Du moins ce n'est-là ni le langage d'un Ecrivain judicieux, ni celui d'un habile Controversiste. Traiter tous ceux qu'il appelle *Papistes*, d'Athées, ce n'est pas raisonner, c'est dire des injures. Si on lui répondoit qu'il y a aujourd'hui plus d'Athées en Angleterre que dans tout le reste de l'Europe, & que c'est peut-être une suite de la Réformation, ce seroit un Paradoxe, dont il ne seroit pas si difficile de lui fournir la preuve. Si elle n'a pas conduit directement, elle a du moins donné lieu à la Licence qui y

regne aujourd'hui, & qui favorise l'Irréligion; & l'Irréligion est la source de la dépravation des Mœurs. En tout cas, on peut opposer au témoignage du célèbre Tillotson, celui d'un autre Prélat d'Angleterre, qui n'est pas moins illustre. *Toutes les Observations*, dit le Docteur Burnet, *que j'ai faites en ma vie par rapport à la Réformation, me font penser qu'elle a beaucoup moins à craindre des dangers du dehors que des divisions du dedans, qui ont presque entièrement éteint le Christianisme parmi nous.*

Ainsi, les Réformateurs Anglois ont fait comme ces Médecins ignorans, qui détruisent les bonnes humeurs en même-tems que les mauvaises, & tuent les Malades au lieu de les guérir. Sous prétexte d'extirper la Superstition de leur Pays, ils y ont, contre leurs propres intentions, détruit la Religion même. En voulant éviter un écueil, la Raison humaine fait souvent naufrage à un autre plus dangereux. Les Hommes ne sont que ténèbres & qu'erreur, & s'égareront toujours sans le Flambeau de la Foi. Il n'est que trop vrai, Monsieur, pour le malheur de l'Angleterre, que la préten-

D'UN FRANÇOIS. 285
due Réformation y a plutôt réformé le
nombre des Chrétiens , que les Mœurs
du Christianisme.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ;

Votre très-humble , &c.



L E T T R E LIX.

A Monsieur DE CREBILLON.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SHAKESPEAR, ce Poëte si célèbre parmi les Anglois, n'a fait que suivre son génie dans ses Ouvrages, & à proprement parler, il ne doit rien à l'imitation des Anciens; ils ne lui ont pourtant pas été absolument inconnus, comme on le dit communément. On voit par sa Tragédie de *JULES-CESAR* & par celle de *CORIOLAN*, qu'il étoit assez au fait de l'Histoire & des Mœurs des Romains, & je doute que la ressemblance qui se trouve entre celle d'*HAMLET* & l'Electre du Théâtre Grec, ne soit que l'effet du hazard, ou plutôt il est aisé de reconnoître dans *HAMLET* le Personnage d'Oreste que Shakespear a accommodé à sa maniere. Vous en jugerez vous-même par l'Extrait que je vais vous en

faire , & peut-être ne serez-vous pas fâché de voir comment ce grand Poëte a manié un Sujet que vous avez traité si heureusement sur notre Théâtre.

Les Principaux Acteurs de cette Piece sont , *CLAUDE* Roi de Dannemarck. *HAMLET* , Neveu de Claude & Fils du dernier Roi. *GERTRUDE* , Reine de Dannemarck & Mere d'Hamlet. *POLONIUS* , Grand Chambellan. *OPHELIE* , Fille de Polonius. *LAERTES* , Fils de Polonius. *HORATIO* , Ami d'Hamlet. *L'OMBRE* du Pere d'Hamlet , &c. La Scene est à *ELSINOOR*. M. Pope qui a donné une si belle Edition des Oeuvres de Shakespear , in-4°. dit que l'Histoire d'Hamlet *n'est pas de l'invention de ce Poëte , mais qu'il n'a pu découvrir d'où il l'a prise.* *

Dans la Tragédie Angloise de même que dans votre *ELECTRE* , il est question de venger la mort d'un Roi qu'un Frere ,

* Il y a apparence qu'il en a tiré le fonds de quelque ancien Auteur Lombard , non-seulement parce qu'on y trouve plusieurs noms Italiens ; mais parce qu'en effet il a emprunté des Italiens plusieurs autres Pièces. La Tragédie de *Cimbéline* , est prise en partie du Décaméron de Bocace. L'Intrigue de *Romeo & Juliet* d'une Nouvelle du Bandelle. L'Histoire d'*Othello* ou du *Maure de Venise* , se trouve dans les Nouvelles de Cinthio.

également ambitieux & amoureux , a fait périr pour s'emparer de sa Couronne & de sa Femme. Hamlet , Roi de Danemarck , a été empoisonné par son Frère Claude , qui a épousé sa Veuve : Cette Princesse , de même que la coupable Clitemnestre , est complice des crimes de son nouvel Epoux.

Bernardo & Francisco , deux Soldats qui montent la garde dans la place du Palais , ouvrent la Scene ; on vient les relever de sentinelle. Après qu'ils se sont demandé le *QUI VIVE* & l'heure qu'il est , un d'eux raconte à Horatio , leur Officier , qu'il a vû la nuit dernière un Esprit. Minuit sonne , & le Spectre paroît aussi-tôt : il a toute la ressemblance du Roi défunt , Père d'Hamlet. Les Spectateurs ont assez de peine à se défendre de la Terreur que les Scenes de cette espece inspirent dans Shakespear. Il donne à ses expressions une force qui étonne toujours. Il anime les Phantômes qu'il fait paroître. C'est à la mauvaise éducation qu'il a reçue à la Campagne où il est né , que nous devons une partie des beautés de ses Ouvrages. Il avoit l'imagination vive & forte , il possédoit au plus haut point le talent de
peindre

peindre : C'est par-là qu'il communique au Spectateur toutes les impressions des idées qui l'ont affecté lui-même dans sa jeunesse. Les Objets du monde les plus ridicules , trois Sorcières & leur Chauderon jouent un très-grand Rôle dans sa Tragédie de *Macbeth*. Ce Poète étoit parfaitement instruit de tout ce qui regarde les Sortilèges , & a pris plaisir à exposer sur le Théâtre , avec une sorte de dignité , tout le ridicule des Myſteres du Sabat.

Sans taxer ici le goût de ceux qui s'amuseut de ces sortes de Spectacles , je ne puis m'empêcher de remarquer que ces Représentations d'Esprits , d'Apparitions , de Prodiges , &c. qui sont si fréquentes dans les Pièces de Shakespear , & qui ont été si souvent répétées par les Poètes qui l'ont suivi , ne peuvent être que dangereuses parce qu'elles frappent les imaginations foibles , & qu'elles les entretiennent dans l'habitude d'y croire. Si elles font plus d'effet en Angleterre , c'est peut-être parce que le peuple y est plus disposé. Aujourd'hui les honnêtes-gens en Angleterre ne croient peut-être pas assez , le Peuple y donne encore dans le défaut opposé. En cela

les Anglois sont comme les Chinois , dont la moitié sont superstitieux , & les autres incrédules.

Quoi qu'il en soit , Horatio avertit le jeune Hamlet de l'Apparition de l'Ombre de son Pere. Ils se rendent le lendemain à Minuit dans la Place du Palais. Le Spectre s'y trouve aussi-tôt qu'eux : le Prince lui parle du ton le plus pathétique. Il faudroit le talent de l'Auteur pour en exprimer toute la force en notre Langue , je ne me charge que de vous en rendre l'esprit.

Anges & Ministres de Dieu , défendez-nous ! Soit que tu sois un Etre bien-faisant ou le Phantôme d'un Malheureux condamné à des supplices éternels , soit que tu descendes du Ciel ou que tu sortes de l'Enfer , quelque bonheur ou quelque malheur que tu nous annonces , tu as pris une forme si intéressante pour moi , que je veux te parler. Je t'appelle Hamlet , mon Roi , mon Pere , ô réponds moi ! &c.

L'Ombre s'éloigne , & fait signe au Prince de la suivre , le jeune Hamlet obéit. Quand ils sont seuls l'Ombre lui adresse ainsi la parole :

Je suis l'ame de ton Pere , condamnée pour un certain tems à errer sur la Terre

pendant la nuit , & le jour à être renfermée dans les flammes jusqu'à ce que j'aye expié les crimes que j'ai commis pendant ma vie. Ah ! s'il m'étoit permis de te révéler les secrets de ma Prison , je pourrois te dire des choses dont le moindre mot te glaceroit le sang & rempliroit ton ame de terreur , &c.

Par ce qui lui est révélé dans cet entretien , le jeune Prince apprend de quelle façon son Pere a été empoisonné par son propre Frere , & la part qu'a la Reine à cet horrible attentat. L'Ombre d'Hamlet lui fait jurer de venger sa mort. Le Prince après que le Spectre est disparu exige de ceux qui ont été témoins de ce qui s'est passé , un Serment de n'en rien dire. On entend même l'Ombre , qu'on ne voit plus , leur crier d'un ton terrible , de jurer. Ce qui fait un très-grand effet au Théâtre. C'est dans les Scenes de cette espece que Shakespear prouve bien qu'il étoit un grand Poëte ; plus elles sont contre la nature , plus il y employe d'art & de force pour s'y soutenir.

Au II. Acte Hamlet avant que de rien entreprendre , se propose de faire exécuter par des Comédiens qu'on lui

présente , une Pièce qu'il a composée exprès sur le Meurtre de son Pere & le crime de sa Mere ; il se défie du Spectre , il craint que ce ne soit une Ame damnée sortie de l'Enfer uniquement pour lui faire commettre une mauvaise action. Il espere par l'effet que la Représentation fera sur le Roi , découvrir s'il est en effet coupable du crime dont le Spectre l'a accusé.

Cette pièce se joue au III. Acte , devant le Roi , la Reine & toute la Cour. Le Roi troublé par ses remords ne peut souffrir un Spectacle qui lui retrace toute l'horreur de son forfait. Il sort , la Pièce n'est point achevée ; ainsi Hamlet reste convaincu du Crime du Roi.

La plus grande beauté de cet Acte , & peut-être de toute la Tragédie , est ce Monologue d'Hamlet si célèbre ; où il examine si un homme malheureux doit se tuer ou non. M. de Voltaire en a donné une Traduction en Vers où il a rendu toute la force de l'Original , ainsi vous trouverez bon que je vous y renvoye.*

* *Mélanges de Littérature & de Philosophie.*
Chap. XXI.

Il y a aussi des beautés dans la Scene où le Roi se sent pressé de ses remords.

Que mon Crime est abominable ! Il souleve le Ciel contre moi. Par le Meurtre d'un Frere, je me suis attiré la plus terrible & la plus ancienne de toutes les Maledictions Tous mes remords sont inutiles. Le tems qui affoiblit tout , ne peut en diminuer l'horreur. De quelle forme de Priere puis-je me servir ? O Ciel pardonnez-moi le Meurtre dont je me suis souillé ! Non , il n'est pas possible qu'il exauce mes vœux , puisque je suis encore attaché aux objets qui me l'ont fait commettre , à ma Couronne & à ma Reine. Hé comment fléchir la vengeance Céleste , tandis qu'on retient le fruit des forfaits qui allument son courroux ? Parmi les Hommes corrompus l'or peut faire pancher la Balance de la Justice , souvent même on voit le prix odieux du Crime acheter le silence de la Loi. Mais il n'en est pas ainsi là-haut , &c.

Au milieu de toute cette agitation , ce Roi malheureux ne laisse pas de demander pardon , au moins du mieux qu'il lui est possible. Il se met à genoux pour se recommander aux Anges. Hamlet arrive dans le dessein de l'assassiner , mais le

trouvant en prieres il n'en veut rien faire ; de peur de l'envoyer en Paradis. *Le Scélérat*, dit-il, *a tué mon Pere, & moi son Fils unique*, j'enverrois son Meurtrier au Ciel ! Ce seroit une récompense & non pas une punition. Il a surpris mon Pere après une débauche de Table, la Conscience chargée de plusieurs offenses, & moi je le ferois périr dans un tems où son ame peut être purifiée & propre pour le passage de l'Eternité ! Non, attendons un tems plus horrible, soit lorsqu'un excès de débauche le livrera au sommeil, soit dans les plaisirs incestueux de son lit, soit lorsqu'il jouera ou qu'il jurera ; en un mot, après quelque action qui soit absolument contraire au Salut. Alors je le ferai tomber de façon que ses talons se tournent vers le Ciel, & que son ame puisse être aussi damnée & aussi noire que l'Enfer où elle ira.

Je me rappelle que dans une comparaison de la Tragédie d'Electre, de Sophocle & de celle d'Hamlet, M. l'Abbé Prevôt a loué le Poète Anglois de ce que plus sage que le Poète Grec, il fait deffendre au jeune Hamlet, par l'Ombre qui lui apparôit au I. Acte, d'attenter aux jours de sa Mere.

*Tu ne peux la punir sans te souiller d'un
Crime ;*

*Il n'appartient qu'au Ciel de frapper la Vi-
ctime.*

C'est à peu près ce que le Spectre dit à Hamlet. Mais je suis surpris que ce judicieux Ecrivain n'ait point parlé de la faute que fait Shakespear dans cette Scene du III. Acte , & qui peut-être est plus grave pour un Poëte Chrétien , que celle de Sophocle ne l'étoit pour un Auteur qui vivoit dans les ténèbres du Paganisme. Hamlet ne veut tuer le meurtrier de son Pere que pour le damner. Je ne sçais même s'il n'y a pas dans ce sentiment de vengeance si raffiné , autant de puérilité que d'indécence. Une faute de cette espece n'a pas dû échapper au Critique François : s'il l'a apperçue , pourquoi la passer sous silence ? Les Auteurs Anglois ont leurs défauts comme leurs beautés : il est vrai qu'on ne peut être trop sur ses gardes dans la Critique , & qu'il vaut mieux être trop indulgent que trop sévère. Mais pourquoi ne pas éviter tout excès ! En accordant à un Auteur les éloges qu'il mérite , il doit être permis de con-

damner en lui ce qu'il y a de vrayement condamnable.

Pour vous, Monsieur, qui dans votre Electre n'avez pas voulu démentir un fait connu de toute l'Antiquité, vous avez sçu l'employer avec tant d'art, que cet endroit est une des grandes beautés de votre Pièce. Shakespear n'a fait qu'éviter la difficulté que Sophocle n'avoit pu vaincre ; vous, plus adroit que l'un & l'autre, vous en avez triomphé. Oreste, suivant le systême Payen, poussé par la fatalité, & aveuglé par les furies vengeresses, poignarde sa Mere sans le vouloir, au moment que cette Princesse entreprend de retenir son bras prêt à frapper Egiste. Malgré quelques Scenes que peut-être avez-vous un peu trop négligées ; & quelles sont les Pièces parfaites à tous égards ! votre Electre est une des plus belles Tragédies qui aient paru sur aucun Théâtre.

Je reviens à Shakespear. La tristesse d'Hamlet, & la singularité affectée de ses Discours, le font passer pour fou aux yeux du Roi & de sa Mere. Il a à la fin du III. Acte une Scene avec la Reine, où il lui reproche le crime qu'elle a commis en des termes dont la violence l'épou-

vante. Comme il l'oblige à s'asseoir pour entendre ses reproches , la Reine effrayée de l'état où elle le voit , appelle à son aide Polonius , le grand Chambellan , qui s'étoit caché derriere la Tapissierie pour la secourir en cas de besoin. Hamlet le tue. L'ombre reparoît dans cette Scene , & n'y fait pas grand effet.

Cette mort donne lieu à une sorte de Comédie qui occupe la plus grande partie du IV. Acte. Ophélie , fille de ce Seigneur , devient folle en apprenant sa mort. Elle est aimée d'Hamlet , mais si peu & d'une façon si singuliere , que ce n'est pas la peine d'en parler. La malheureuse Ophélie à qui la tête a tourné , vient en différentes Scenes pour faire , dire & chanter mille extravagances. Elle finit par se noyer. Laërtes son Frere n'apprend pas plutôt la mort de Polonius , qu'il se révolte contre le Roi qu'il en croit coupable. Claude détourne le coup dont il se voit menacé en lui apprenant que c'est Hamlet qui a assassiné le Grand Chambellan. Le Roi conseille à Laërtes de s'en venger , ce que celui-ci lui promet , & qu'il exécute comme vous le verrez.

Le V. Acte commence par un Dialo-

gue entre deux Fossoyeurs. L'un dit qu'Adam est le premier qui ait été de leur profession ; l'autre veut sçavoir si Adam étoit Gentilhomme. Le premier demande quel est celui qui bâtit plus solidement qu'aucun Architecte ; le second répond. que c'est celui qui fait une Potence ou qui creuse une Fosse ; après quelques autres propos de même espece , que je crois pouvoir me dispenser de rapporter , on passe à cette Scene si vantée par les Anglois , entre Hamlet & l'un des Fossoyeurs. Elle commence par de misérables plaisanteries de la part du Fossoyeur , & finit du côté d'Hamlet par des lieux communs de Morale sur la vanité des Hommes , & sur l'égalité que la mort rétablit entr'eux ; le tout à l'occasion d'une Tête de mort que le Fossoyeur dit être celle d'un nommé Yorick, un Fou du Roi , qu'Hamlet dans son enfance a beaucoup connu. Shakespear étoit un grand génie ; mais ce n'est pas dans cette Scène que j'en chercherois des preuves.

C'est dans cette fosse que doit être inhumé le corps de l'infortunée Ophélie. Les Prêtres & toute la suite du Convoi arrivent , & avec eux le Roi , la Reine &

Hamlet. A peine le Corps d'Ophélie est-il mis en terre , que son Frere saute dans la Fosse ; Hamlet y saute après lui. On voit ce jeune Prince que l'on vient d'entendre un moment auparavant moraliser avec assez d'emphase , se colleter l'instant après avec Laërtes sur la Bière même qui renferme le Corps de sa Maîtresse :

J'aimois Ophélie , dit Hamlet ; tout ce que quarante mille Freres peuvent éprouver de tendresse , n'égalerait pas mon amour. Que veux-tu faire pour elle ? Veux-tu pleurer ? Veux-tu te battre ? Veux-tu te déchirer toi-même ? Veux-tu jeûner ? Veux-tu manger un Crocodile ? Je ferai tout ce que tu feras , &c.

Je passe le reste de cet Acte comme inutile , pour venir à la catastrophe. Le moyen de faire périr Hamlet , que le Roi & le Fils de Polonius ont imaginé , c'est de lui proposer un défi , où Laërtes , sous prétexte de montrer son adresse , doit venger sur le Prince la mort de Polonius son Pere. Le Roi feint d'avoir parié six Chevaux de Barbarie contre six Epées de France , qu'Hamlet auroit l'avantage dans un pareil combat. Le jeune Prince l'accepte. Toute la Cour s'assem-

ble dans le lieu où ils doivent se disputer l'honneur des Armes. On y dresse une Table que l'on couvre de Vins de différentes espèces. Le Roi boit à la santé d'Hamlet. Il y a une Coupe empoisonnée destinée pour ce Prince, dont la Reine boit par mégarde en voulant faire raison au Roi. Les Combattans s'excriment de leur mieux au bruit des Tambours & des Trompettes. Laërtes a une épée empoisonnée dont il blesse Hamlet, le Prince qui l'ignore, vient à bout de la lui arracher, mais il se trouve contraint de lui abandonner la sienne. Par cet échange forcé des Epées, Hamlet armé du fer empoisonné, en blesse à son tour le Fils de Polonius. Celui-ci sçachant qu'il va périr, lui révèle son attentat. *Hamlet, je t'ai tué. Aucune Médecine dans le monde ne peut te sauver. Tu n'as pas une demi-heure à vivre. Le Fer qui est dans ta main est empoisonné. L'artifice criminel dont je me suis servi, est retombé sur moi. . . . Ta Mere a bû le poison qui t'étoit préparé. . . . La parole me manque. . . . C'est le Roi plus que moi que tu dois accuser de ta perte, &c.* Hamlet de cette même Epée poignarde le Meurtrier de son Pere. Ils meurent tous les

uns après les autres , le Théâtre se trouve jonché de corps morts ; & c'est à peu près ainsi que finissent plusieurs autres Tragédies du même Auteur.

Je ne vous dirai pas combien de tems s'écoule pendant cette Pièce. Shakespear lui-même n'auroit pu en rendre un compte bien exact. Je ne vous ai pas parlé d'un grand nombre de Scenes allongées ou étrangères au sujet. Ce Poëte a fait peu d'Ouvrages dont il n'y ait les trois quarts à retrancher.

Voilà , Monsieur , quelles sont des Tragédies qui se jouent encore tous les jours sur le Théâtre de Londres ; il est vrai qu'à cet égard les Anglois nous ont précédés , & que Shakespear a travaillé dans un tems où nous n'avions pas même de Théâtre ; mais celui de nos Voisins n'a fait depuis que de foibles progrès. Si les Pièces de leurs Auteurs modernes sont plus régulières , elles n'ont pas à beaucoup près les mêmes beautés que celles de Shakespear. Il a su peindre toutes les passions , excepté celle de l'amour. S'il révolte par les petiteesses qui lui sont familières , il étonne encore davantage par la sublimité de son génie. Avec tous ses défauts , c'est le plus

grand Poëte que les Anglois ayent eu dans la Tragédie. Mais est-il bien vrai qu'en cette Partie nous devions aujourd'hui même les regarder comme nos Maîtres ? Est-il bien vrai qu'en quelque genre que ce soit nous ne puissions les égaler ?

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L X.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres , &c.

MONSIEUR ,

L'ANGLETERRE est le Pays où l'on déclame le plus contre le Luxe , & cela dans les lieux même que le Luxe , c'est-à-dire , le gout des choses superflues a établis ; je veux parler de ces Caffés où tant de gens oisifs passent leur vie , & où l'on parle toujours beaucoup plus qu'on ne pense. Cependant la plûpart de ceux qui le condamnent par leurs discours , prouvent du moins par leur conduite qu'ils en aiment les effets.

Le Luxe aigrit la bile des mécontents , & les Auteurs de toute espèce & de tout rang , depuis les plus illustres jusqu'aux plus mercénaires , depuis M. Pope jusqu'aux Ecrivains du *CRAFT'S-MAN* * , tous se plaignent avec amertu-

* Mylord B *** que le Docteur Swift appelle *le plus grand Génie de l'Europe* , & M. P ** le plus puissant adversaire qu'ait M. Walpole à

me de celui qui regne aujourd'hui à Londres.

Les uns embarrassés à se procurer le nécessaire , peut-être faite d'industrie , ou par la crainte du travail , voyent à regret des gens plus heureux jouir de tous les avantages qui sont la suite des richesses. Ils condamnent par envie ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Les autres , dont l'orgueil veut tout assujettir à leur façon de penser , traitent de superflu tout ce qui l'est pour eux , & tous couvrent leur chagrin du prétexte spécieux de l'amour de la Patrie.

Sans être accoutumé au Luxe de Paris , on peut être étonné de ces déclamations ; on cherche inutilement sur quoi elles peuvent être fondées ; on ne s'aperçoit pas que les Anglois se piquent de briller soit dans leurs habits , soit dans leurs Equipages ; on trouve leurs meubles aussi simples que des Loix somptuaires pourroient le prescrire. Les Dorures , les Glaces , les Bronzes , sont des ornemens qu'on ne trouve ici qu'en fort

la Chambre des Communes , ont souvent travaillé à ce Journal politique ; des Auteurs qui n'étoient pas faits pour leur succéder s'en sont mêlés depuis , & l'ont fait tomber dans le mépris.

peu de Maisons. Si les Tables des Anglois ne sont pas remarquables par la frugalité, elles le sont du moins par la simplicité. En un mot, ce qu'en France nous appellons Luxe, ne paroît pas être le vice ou la vertu de ce Pays-ci.

Il est vrai que tout est relatif ; & que si le faste de Paris ne regne pas à Londres, on y donne dans d'autres especes de superflu. Il est même impossible que cela soit autrement. Les Hommes par une émulation naturelle, dépensent plus à proportion qu'ils habitent des endroits plus peuplés. Seuls ils se négligent, ils s'abandonnent à une vie plus souvent grossiere que simple, parce qu'ils n'ont devant les yeux aucun objet qui aiguillonne leur amour-propre. Il faut trop de vertu pour renoncer aux avantages que les richesses donnent sur les autres. On ne les possède point indifféremment. Les uns les accumulent par une folle cupidité, les autres les prodiguent par une vanité ridicule. À voir les Hommes toujours donner dans les excès, il semble qu'ils n'ayent que le choix des Vices.

Est-ce aux Anglois, à ce Peuple si Philosophe & si peu soumis aux Préju-

gés à déclamer contre le Luxe? En plus d'un endroit il paroît le Pere du travail & de l'industrie. Chez eux on peut le regarder comme le soutien de leur Commerce. Vous, Monsieur, qui connoissez les fondemens de nos Vertus & de nos Vices, vous sçavez que les hommes affranchis des besoins, ne travaillent que pour satisfaire les différentes cupidités de leur amour propre. Bornez-les au nécessaire, vous découragez l'industrie, vous faites tomber les Arts, vous changez les Mœurs; en un mot vous réduisez presque les hommes à la condition des Sauvages. Alors ce n'est pas la peine de s'unir en société, & de bâtir des Villes. Nous n'avons qu'à aller vivre dans les Forêts. Le Luxe a ses inconvéniens, sans doute; les Richesses tournent la tête à la plûpart des hommes. L'un veut habiter des Palais somptueux, l'autre veut briller par ses Equipages, mais les différens Ouvriers que leur vanité emploie, profitent de leur folie. Les vices des uns tournent à l'avantage des autres. Quelques Particuliers imprudens qui se ruinent, en enrichissent beaucoup d'autres plus sages & plus utiles à l'Etat, puisqu'ils travaillent.

Le chagrin des Déclamateurs Anglois ne leur permet pas de faire attention à la liaison intime qu'il y a entre le Commerce qui leur est si avantageux , & le Luxe qu'ils condamnent avec tant de sévérité. Que vont chercher leurs nombreux vaisseaux aux deux extrémités de la Terre , que les objets du Luxe ! Vouloir que les Anglois se contentent de les communiquer aux autres Nations , sans jouir eux-mêmes des fruits de leur commerce , c'est exiger tout à la fois une chose injuste & impossible. Je sçai que l'on pourroit m'alléguer l'exemple de quelques-uns de nos Voisins , mais on auroit tort d'en rien conclure ; ce qui est praticable pour une Nation , ne l'est pas pour une autre. La nature du Gouvernement opère ces différences. D'ailleurs ce n'est pas toujours par tempérance que les hommes se retiennent , & l'on auroit tort de louer en eux comme sagesse ce qui souvent n'est que l'effet de leur attachement au plus fardide intérêt.

Le Luxe incontestablement est dangereux pour un petit Etat privé des avantages du Commerce , & qui n'a de ressource que son œconomie. Genève ne pourroit subsister sans les Loix somp-

tuaires qui y sont en vigueur. Mais il peut rendre plus riche une Nation aussi puissante & aussi peuplée que la nôtre , parce qu'il la rendra plus industrieuse & plus commerçante. Elle a été long-tems à ne produire que des Soldats : depuis qu'avec les autres Nations de l'Europe elle a partagé les richesses du Nouveau-Monde , elle a cultivé les Sciences & les Arts , elle a produit de grands Hommes dans tous les genres.

Non-seulement le Luxe favorise le commerce , il contribue encore , ainsi que les Anglois l'éprouvent eux-mêmes , à faire fleurir les Arts & les Manufactures , sources des richesses plus abondantes que les Mines d'or. Les Peuples qui les possèdent ne sont pas les plus puissans , ils sont obligés de le livrer eux-mêmes à ceux des Pays où la Terre n'enferme que des Mines de fer. Les Peuples de l'Europe , que ce Métal , pour qui l'on fait tout , & par qui l'on fait tout , enrichit le plus , sont ceux qui sçavent le mieux lui donner les différentes formes auxquelles la vanité des Hommes l'a destiné. Un Marc d'or fait souvent plus que doubler de valeur en passant par les mains de Germain. Quel prix

n'acquièrent pas aux Gobelins & à Beauvais les Laines que nous achetons de l'Angleterre & de l'Espagne !

Dans un Pays où les Terres sont cultivées , plus il y aura de Manufactures , plus il aura d'avantage dans le commerce avec ses Voisins. Tous les Hommes aiment le superflu , parce que tous les Hommes sont vains. Combien la France ne retire-t-elle pas de ses Etoffes de Soye , de ses Galons , de ses Modes , & de toutes les nouveautés que le Luxe y produit tous les ans ? Il semble que nous ne les adoptions que pour faire donner nos Voisins dans le piège. *C'est*, dit un Auteur qui a écrit depuis peu sur le Commerce d'Angleterre , *un trait de Politique dans les François , que de tenir les Anglois dans leur dépendance pour les Modes. Quelque peu d'attention que certaines gens fassent à cet abus , il nous en coûte tous les ans plusieurs millions , & il diminue sensiblement notre Commerce avec les Nations Etrangères**. Autant nous serions blâmables de trop estimer notre supériorité dans un genre si frivole , autant aurions-nous tort de la né-

* JOSHUA GEE. Traité du Commerce & de la Navigation de la Grande-Bretagne.

glicher. Quelques efforts que fassent les Anglois pour en prévenir l'effet, tant que nous encouragerons les Arts, ils nous payeront le même tribut. La Folie des Particuliers est toujours plus forte que la Politique des Chefs.

On déclame en Angleterre contre le Luxe, & l'on prêche la Sédition ! Quelle inconséquence dans un Peuple si raisonnable ! Un Etat est plus ruiné dans un jour par les horreurs des Guerres Civiles, qu'il ne peut l'être en tout un Siècle par les excès du Luxe. C'est un mal que les richesses & l'abondance entraînent à leur suite, & dont l'absence en feroit peut-être encore un plus grand.

Les Auteurs de ces plaintes continues, devroient songer que toutes les choses qui ne sont pas absolument nécessaires, peuvent être regardées comme Luxe, surtout lorsqu'elles sont consommées dans un Etat qui ne les produit pas. Sur ce pié-la, ils devroient interdire le Vin à leurs Compatriotes, c'est une conséquence de leurs principes. En tout cas, il est sûr que les Anglois, seroient moins sujets à cette sorte de luxe, s'ils étoient plus adonnés à celui que ces Déclamateurs leur reprochent avec tant

de véhémence. Mais tel croit qu'il est contraire au bien de son Pays d'y porter des habits brodés , qui ne se doute pas que la consommation de l'Eau des Barbades qui s'y fait, est d'une conséquence peut-être aussi dangereuse. Le Vice qui nous plaît, ne nous paroît qu'un gout permis ; le gout qui n'est pas le nôtre, nous le nommons Vice.

La différence des conditions, des tempéramens & des affections des Hommes , fait qu'il est impossible de décider ce qui est véritablement Luxe ou Frugalité dans les Particuliers, & de prescrire les limites exactes de l'un & de l'autre. La Raison veut qu'il soit permis aux uns de dépenser plus qu'aux autres : tout ce que l'on peut dire sur ce sujet, c'est que cette liberté ne doit pas s'étendre au point de faire passer à l'Etranger le fonds du Trésor public de la Nation. Il se peut que trop de gout pour le superflu & les nécessités imaginaires l'entraînent dans tous les inconvéniens qui suivent un Luxe sans bornes ; mais ce seroit une frugalité mal entendue, que celle qui arrêteroit tout commerce qui se peut faire par un échange de *Marchandises*. Si les Anglois ne prennent pas des nôtres, peu-

vent-ils raisonnablement espérer que nous en recevrons des leurs ? N'est-il pas des Pays où ils ne peuvent absolument trafiquer qu'en échangeant ce que leur Isle & leurs Colonies leur fournissent, contre les Productions du climat de leurs Voisins ?

Il n'est point toujours vrai que la sobriété produise l'abondance. Je suppose que dans un grand Etat le Gouvernement parvînt tout-à-coup à forcer chaque Citoyen de dépenser moitié moins , pour sa Table , pour ses habits , &c. cette épargne pourroit demeurer en pure perte à la Société. On ne la pourroit porter à l'Etranger , qui n'auroit aucun besoin de cette augmentation. Le Commerce ne se fait que par des échanges. Il y faut donner & recevoir.

Il faut avouer que sur le chapitre du Luxe , il se trouve une espece de contradiction entre la Morale & la Politique. (Et combien est-il difficile de les accorder sur tant d'autres articles !) Autant l'une , en de certains cas , paroît intéressée à l'encourager , autant l'autre l'est en effet toujours à le proscrire. On ne peut nier qu'il ne contribue à la corruption des Mœurs. Mais dans un Etat
où

où les richesses abondent , si ce n'est pas un mal nécessaire , c'en est du moins un presque inévitable. Les Loix somptuaires en changeant plutôt l'espece , qu'elles n'en corrigent les excès. Que doivent faire à cet égard ceux qui sont à la tête d'un Gouvernement ? Imiter la Sagesse de l'Auteur de la Nature , qui sçait tirer le bien général du mal particulier ?

Ce n'est point justifier les Vices des Particuliers , que de les faire contribuer autant qu'il est possible à l'avantage Public. Les Avarés font plus de tort à la Société en tenant leur or renfermé dans leurs coffres , que les Dissipateurs qui sacrifient tout à leurs caprices ; cependant ceux-ci ne sont pas moins répréhensibles : car l'un & l'autre défaut , en ne les considérant que dans leur Principe & point dans leurs effets , sont également vicieux. Si les Enfans de ceux qui ont fait des fortunes considérables , se ruinent aussi ridiculement que leurs Peres se sont enrichis honteusement , ce n'est un malheur que pour eux , ou plutôt c'est une espece de restitution qu'ils font à la Société. Lorsque la Morale fait des efforts inutiles pour rendre les Hommes plus sages , la Politique doit du moins s'ap-

plier à tirer parti de leur folie.

Nous avons, nous autres François, une très-grande obligation au Luxe : un de nos Auteurs * a très-bien remarqué, que parmi nous il a banni des Villes & de l'Armée l'Ivrognerie, autrefois si commune, & qu'elle semble s'être retirée dans les Campagnes, où il n'est pas encore arrivé.

Ici tout justifie ses Observations : Comme le Luxe n'a pas fait les mêmes progrès à Londres qu'à Paris, l'ivrognerie y regne encore en toutes fortes d'états : dans les Villes de Province d'Angleterre, elle est presque générale. N'est-ce pas à la honte des deux Universités qu'on y apprend autant à fumer & à boire, qu'à entendre le Grec & le Latin ? On ne sçait encore laquelle des deux forme de meilleurs humanistes, ou de plus grands buveurs.

Cependant, tous les Auteurs Anglois parlent contre le Luxe, la bonne chère & la Cuisine François, & presque aucun contre le Cabaret, les Vins de France & la débauche. Celui qui a un bon Cuisinier, est en but aux traits de la Satire ; mais on ne fait pas le moindre re-

* M. Mellon, Essai sur le Commerce,

proche à celui qui fait profession de s'enivrer tous les jours de sa vie. Le premier néanmoins n'est peut-être responsable que d'un Ridicule ; celui-ci est coupable d'un Vice réel. Du moins pourquoi ne pas traiter l'un comme l'autre ? Pourquoi des acceptions de Vices ? On doit condamner également tout ce qui est également contraire à l'honnêteté des Mœurs. Si en Espagne on ne boit pas , c'est que le deshonneur , qui accompagne l'ivresse en ce Pays-là , est un motif suffisant pour réfréner l'amour du Vin. En Angleterre on se livre publiquement à une Passion , dont ceux qui sont faits pour donner l'exemple , ne rougissent pas eux-mêmes.

M. Addison dit dans une des Feuilles de son Spectateur , qu'il voudroit que le Parlement donnât un Acte pour empêcher l'entrée des Rubans de France en Angleterre ; peut-être qu'en interdisant absolument celle de nos Vins de Bordeaux , on rendroit un service plus essentiel à la Nation. Nos Modes & toutes nos Bagatelles font sortir beaucoup moins d'argent de ce Royaume , & ne lui portent pas autant de préjudice que nos Vins & nos Eaux-de-Vie.

Un Homme de condition , ce me semble , a meilleure grace à fréquenter le Spectacle que le Cabaret. On remarque ici , que ceux à qui l'on reproche le plus le Luxe , sont les plus sobres. Nos Officiers François , que l'on voit au premier signal quitter avec tant d'ardeur l'oïfiveté & les délices de Paris pour s'exposer aux fatigues & affronter les périls de la guerre , ont jusqu'ici assez bien prouvé que le Luxe n'amollit pas. Mais personne ne peut douter que le Vin n'abrutisse , en ce Pays-ci surtout où souvent un Anglois est usé à trente ans , & tout-à-fait abruti à quarante.

La plûpart des François sacrifient tout au plaisir , excepté leur honneur : il semble que les conjonctures changent leur caractère : Voluptueux & paresseux dans la paix , on les retrouve actifs & infatigables à la guerre. Cette Jeunesse qui à Paris révolte si souvent par ses Ridicules , sous la Tente n'est occupée que de ses devoirs. Peut-être est-il vrai qu'un Peuple guerrier aime l'oïfiveté , & qu'il préfère le danger au travail. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a vu le Luxe , qui semble n'inspirer que la Mollesse , s'accorder avec la bravoure. César avoit

coutume de dire que ses Soldats se battoient même lorsqu'ils étoient parfumés. Les François d'aujourd'hui ressemblerent encore aux Gaulois de ce tems-là. Les Hommes ne sont qu'un amas de contradictions. On en a vu allier les petitesse du Sexe le plus foible , aux Vertus les plus éminentes de l'autre Sexe. Au rapport de Plutarque , Suréna , Général des Parthes , & le plus vaillant Homme de leur Nation , se fardoit le visage. On ne peut pourtant nier qu'en général le Luxe ne soit très-dangereux dans une Armée : il donne aux Ennemis des avantages , dont les nôtres n'ont que trop souvent profité. C'est à la sagesse des Chefs à en réprimer les excès , & à maintenir à cet égard toute la sévérité de la Discipline Militaire.

Je finirai cette Lettre, Monsieur , par vous conter ce qui m'est arrivé ce matin. Un Anglois que j'ai connu en France , m'est venu voir ; c'est un esprit aussi chagrin que bien intentionné pour sa Patrie. Il m'a long-tems entretenu des malheurs de sa Nation ; & comme je le reconduisois , il a apperçu une Caisse dans l'Anti-Chambre ; il a voulu sçavoir ce que c'étoit. On lui a répondu que c'étoient des

Confitures nouvellement arrivées de France. Il est aussi-tôt entré en fureur. Quelle honte , m'a-t-il dit , & pourquoi faut-il que Mylord * * ait des Confitures de France sur sa Table , tandis que son Pere , qui étoit aussi grand Seigneur que lui , mangeoit du Bœuf salé & des Choux ! Des Confitures de France ! Ah , Monsieur , quel Luxe ! L'Angleterre est perdue !

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LXI.

A Monsieur D U C L O S.

De Stamford , &c.

MONSIEUR,

AU lieu de vous communiquer quelques Remarques sur les Mœurs de ce Pays-ci , je vous envoie la Copie d'une Lettre sur les nôtres , que le Duc de R*** a reçue depuis peu de Paris. Celui qui en est l'Auteur , y fait assez sentir les inconvéniens qu'entraînent ceux de nos Usages qu'il condamne , mais il ne dit pas un mot des avantages qui en résultent , & cela seul doit le rendre suspect. Un esprit judicieux ne décide de rien sans examiner le pour & le contre. En tout il y a des compensations à faire. Le bien & le mal sont tellement mêlés dans les choses humaines , qu'ils se succèdent mutuellement. Nos Mœurs sont moins simples que ne l'étoient celles de nos Peres , mais elles sont plus douces. Les Femmes en France ne sont

pas aussi réservées qu'en Angleterre ; mais on trouve dans leur commerce des charmes que n'ont point celles de ce Pays-ci. Les unes par leur mal-adresse ont le défaut de rendre la Vertu même rebutante ; les autres plus attrayantes, ont l'art souvent pernicieux de faire paroître le Vice aimable. D'ailleurs j'en appelle à vous , qui avez si bien peint les Coquettes ; il s'en faut beaucoup que toutes les Françoises le soient comme cet Anglois paroît l'insinuer. Les traits heureux qui caractérisent Madame de Selves n'ont si fort réussi , que parce que vous les avez pris dans la Nature ; ceux qui ne l'y ont pas reconnue ont une trop mauvaise idée des Femmes , & ne connoissent pas le pouvoir du sentiment sur les Hommes , qui ne cherchent à plaire que pour l'inspirer ; il en est peu de ceux qui paroissent donner tout au caprice , qui ne se laissent subjuguier par la raison, quand elle se présente à eux revêtue de tous les charmes dont vous avez sçu l'habiller. Auprès des Libertins même , le Vice n'est jamais si dangereux que lorsque pour les séduire il prend le masque de la Vertu.

Est-il étonnant que nous autres Fran-

vois , nous regardions comme l'ame de la Société, celui des deux Sexes qui par les graces dont le Ciel l'a doué , contribue le plus à la rendre agréable ? C'est à la manière dont nous vivons avec les Femmes que nous devons cette Politesse que nos voisins font gloire d'imiter , & qui n'est condamnée que par ceux qui font des efforts inutiles pour y atteindre :

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

*LETTRE de M. P**. à M. le Duc
de R***.*

MY LORD ;

IL me paroît singulier que la Nation la plus Galante de l'Europe , soit celle dont les Loix sont les plus injurieuses au Sexe , & que le Pays qui a refusé aux Femmes le droit de régner , soit cependant celui où elles exercent le plus d'empire sur les Hommes : depuis long-tems elles en ont un en France si puissant ,

que je ne comprends pas qu'elles y aient laissé subsister la Loi Salique. Il s'en faut beaucoup que nous soyons en Angleterre aussi attentifs à maintenir nos Privilèges , que les Femmes le sont en France à étendre les leurs. Elles y sont parvenues à réduire les Hommes à la dépendance la plus soumise à leur égard. Le Mariage chez les François , n'est qu'une Cérémonie qui affranchit le Sexe du joug des bienféances , & donne le Privilège de tout faire à celles qui ont les inclinations assez corrompues pour tout ofer. La plûpart du tems les Femmes ne se marient que pour avoir le droit de tenir une Maison ouverte , où ceux qu'elles épousent sont moins bien reçus que les Etrangers. Combien est-il de Maris ignorés par ceux-mêmes qui dînent & soupent tous les jours chez eux ? L'un n'est pas plus connu que s'il n'existoit pas , & comme le dit plaisamment le meilleur Censeur des Mœurs de son Siècle.

„ Un autre sous le nom du Mari de Madame
„ Est chez lui comme un Saint que pas un ne
„ reclame.

Les Femmes jouent ici le premier Rolle.

Sans être Galant de profession , il est vrai qu'on ne cherche qu'elles , quelque part où l'on aille ; & que l'on ne voit qu'elles , quelque part où l'on soit. Elles sont en France le Centre unique , & le premier Mobile de toutes les Sociétés.

Je fus souper hier chez Madame De** ; & si une de ses Amis ne fût arrivée à l'heure où l'on alloit servir , elle auroit tenu seule une Table où nous nous trouvâmes dix Hommes. Il est vrai que l'on m'assura , que pendant ce tems-là son Mari en tenoit une autre ailleurs , où il rassembloit peut-être autant de Femmes. Ce qui m'a paru si extraordinaire , est ici une chose toute commune. Une Française est moins embarrassée au milieu de douze Hommes qu'elle ne connoît pas , qu'une Angloise à recevoir la visite d'un Homme qui est familier dans la Maison. Vous sentez combien il est impossible qu'avec tant de liberté les Femmes conservent la modestie , la premiere Vertu de leur Sexe ; aussi est-elle de toutes la plus ignorée en France , & c'est le moindre mal que puisse opérer un pareil renversement de Mœurs.

J'avois à côté de moi un jeune Homme poudré , frisé , ambré , que je recon-

nus pour être de Robe , autant à la fa-
deur de ses propos , qu'à l'air empesé de
toute sa personne. On n'est pas huit
jours ici sans apprendre à distinguer ceux
de cet état à ces deux traits caractéristi-
ques. Quoique celui-ci me parût se bien
porter , il ne but pas une goutte de Vin
dans tout le repas , & prétendit que sa
fanté l'avoit obligé de se mettre à l'eau.
C'est ici l'usage des jeunes gens du bel
air. Autant les nôtres se livrent aux dé-
bauches les plus excessives , autant ceux-
ci affectent le Régime le plus régulier.
Telle est la force de l'exemple sur une
Nation à qui l'on reproche depuis long-
tems d'être un peu Moutonnière. C'est
par raison que les gens sensés se soumet-
tent aux extravagances de l'usage , &
c'est par folie que les jeunes gens paroif-
sent raisonnables. Ainsi , par imitation
pure & contre leur propre gout , les uns
affectent un Vice qui plaît , les autres imi-
tent du moins une Vertu qui est en cré-
dit.

En France , où le Caprice décide de
tout , on boit , on mange , on est sobre
ou intempérant ; en un mot , on se porte
bien ou mal suivant que l'usage le pres-
crit. Il n'est plus du bon air d'avoir une

fanté vigoureuse & un tempérament robuste : on paroîtroit trop Bourgeois. Depuis plusieurs années , les Estomacs délabrés sont à la mode. S'en vanter est une façon modeste d'apprendre aux autres qu'on s'est distingué dans la carrière de la Galanterie ; & tel n'y est jamais entré qui a la sottise vanité d'aspirer à cette réputation.

Il faut avouer que la chère qui se sert aux Tables de ceux qui donnent le ton, est faite pour des Estomacs mal constitués. Les Viandes solides en sont proscrites ; on n'y veut que des Mets qui puissent flatter des appétits malades , & qui soient d'une digestion facile. Lorsque j'ai voulu parler du cas que l'on fait parmi nous d'un Aloyau , on a ri de la grossièreté de notre gout. J'ai appris que le Rôt n'est plus guères d'usage que chez le Bourgeois , & qu'on ne sert plus d'Eclanches que dans la Province. On ne veut aujourd'hui aux Tables délicates de Paris , que des Entrées fines & des Entre-Mets légers. Les Mets que l'on y sert , ressemblent aux propos qui s'y tiennent. Le solide en est banni. On n'y veut que de la gentillesse.

Les François vantent beaucoup leur

Cuifine Moderne ; elle a fait même quelques Profélytes en Angleterre , mais ce n'est que fur les lieux que l'on en peut bien connoître toute la délicatesse ; je suis moi-même encore trop accoutumé à la simplicité de la nôtre , pour estimer celle des François autant qu'elle mérite peut-être qu'on l'estime. Je n'ai pour cela ni le gout assez fin , ni les lumieres assez étendues.

Je dois l'avouer à ma honte , j'ai mal profité & de la lecture des Ouvrages les plus estimés sur cette matière , & des soins que quelques gens, dont la supériorité en ce genre est reconnue , ont pris pour me former le gout. J'en ai vu quelques-uns présider à des examens de Cuifiniers en réputation ; c'est un Spectacle digne de la curiosité d'un Etranger. Les François apportent à ces sortes d'actes une attention qu'ils ne donnent pas toujours aux choses les plus importantes. L'Essai d'un Cuifinier est pour eux une affaire capitale. Il est à Paris des especes de Jurés Experts en bonne-chere , que l'on a soin d'y appeller , & par la décision desquels se reglent tous ceux qui veulent passer pour faire une chere délicate.

J'aurois soupçonné de l'Economie

dans la Réforme qui s'est faite depuis peu aux Tables de Paris , si quelques-uns de ces Docteurs ne m'avoient assuré que le Plat , qui me paroissoit le plus simple & que j'aimois le moins,coûtoit souvent plus aujourd'hui qu'un Repas entier il y a cinquante ans. Le faste est parvenu au point de faire consister l'Art à dépenser beaucoup sans qu'il y paroisse. Si la chose est ainsi , j'avoue qu'à cet égard les Cuisiniers François sont les premiers Hommes du Monde. Cette frugalité élégante , comparée à l'abondance simple qui regne à nos Tables , n'offre à mes yeux qu'un air d'épargne , qui souvent me révolte. J'ai besoin & de réflexion & de confiance en ce qu'on me dit , pour être bien convaincu que cette Parcimonie apparente est une profusion cachée. Il est vrai qu'on y sert grand nombre de Plats ; mais communément il n'y a rien dedans.

Ce sont les Femmes , Mylord , qui ont introduit ici ces raffinemens dans la Cuisine , & ces changemens dans les usages. Les Petits-Mâîtres François étoient autrefois des Ivrognes , elles sont venues à bout d'en faire des Buveurs d'eau. Elles ont ici trop d'influence sur les Mœurs ; les réformant à quelques égards , elles les

ont peut-être corrompues à d'autres. Il est à craindre qu'en rendant les jeunes gens plus sobres, elles ne les ayent aussi rendus plus efféminés. Un Vice, sans qu'on s'en apperçoive, prend la place d'un autre. Telle est la nature de l'Homme; on la change, on ne la corrige pas.

Je suis, MY LORD, &c.



LETTRE LXII.

A Monsieur FRERET.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

JE vous ai envoyé à l'adresse que vous m'avez indiquée , *L'Histoire d'Arménie de Moyse de Chorene* , traduite par *WHISTON* , & les *Oeuvres de Taticn* , de l'Edition d'Oxford de 1700. que vous m'avez demandées. Le Neveu du Docteur Bentley qui est ici de retour depuis quelque tems , a annoncé aux Sçavans Anglois l'Ouvrage où vous vous proposez de constater la certitude de l'ancienne Histoire Chinoise , & d'éclaircir la Chronologie de cette Nation. On l'attend avec impatience pour le traduire , & je suis sûr que vous y porterez toutes les lumieres dont le sujet peut être susceptible. Vous avez cet esprit Philosophique si rare parmi les Sçavans même , qui soumet tout au Raisonnement. Comme il n'est point de Sciences qui vous

soient étrangères , vous pouvez profiter sur toute sorte de matieres du secours mutuel qu'elles se prêtent les unes aux autres. La plûpart de ceux qui s'adonnent à l'érudition , ne sont pas assez Philosophes ; d'un autre côté nos Philosophes Modernes ne sont pas assez sçavans ; vous êtes , vous , Monsieur , bien différent des uns & des autres : ni les Noms , ni les Sciences mêmes ne vous en imposent , & en effet le premier fruit que l'on doit retirer des connoissances humaines , est de sçavoir les apprécier.

Tout surchargés que sont les Livres du vieux Docteur Bentley d'une érudition pésante & quelquefois hazardée , ils sont pourtant encore d'un meilleur commerce que lui. Vous avez connu notre célèbre Abbé de Longuerue ; le Sçavant Anglois dont vous me demandez des nouvelles , lui ressemble beaucoup. C'est un homme tout hérissé de Grec & de Latin , & plus fait pour inspirer du dégoût pour le Sçavoir en général , que de l'estime pour celui qu'il possède ; & je n'en suis pas surpris : tout homme qui ne voit pas le monde , & qui vieillit dans le commerce des Livres , contracte une durere qui rend sa société aussi incom-

mode, que sa Science pourroit la rendre désirable.

Tel est le caractère de la plûpart des Sçavans Anglois, parce qu'ils sont communément confinés dans la poussière des Colléges ; mais si les Pédans sont plus communs parmi eux, peut-être aussi que les nôtres sont trop superficiels. La Littérature Grecque & Latine est aujourd'hui beaucoup moins cultivée en France qu'en Angleterre. Les Universités d'Oxford & de Cambrige, sont remplies d'hommes de la plus grande érudition. En France le gout de la Philosophie a presqu'entièrement détruit celui des Belles-Lettres.

Je l'avoue, & je l'avoue à regret, l'inconstance qui nous est naturelle, s'étend à tous les objets. Les Sciences comme les Mœurs sont parmi nous soumises à l'Empire de la Mode. Selon l'esprit ou le caprice de ceux qui occupent les premiers rangs dans la République des Lettres, nous cultivons les différentes Sciences qui sont de son domaine. Leurs exemples nous tiennent lieu de Loix. Nous faisons des Romans ou des Contes de Fées, nous sommes Poètes ou Géomètres. Chacun au lieu de suivre son

gout , ne consulte que celui qui regne : on se livre au genre pour lequel on a le moins de talent , parce que c'est celui qui est le plus en vogue. Tel n'étoit fait que pour enfler des Chalumeaux , qui ne craint pas de chauffer le Cothurne. A peine un Ouvrage fait-il du bruit dans le monde , que ceux qui sont le plus éloignés du génie qui l'a produit , font des efforts inutiles pour l'imiter. L'Auteur de Tan-Sai doit la plus grande partie de son succès à la beauté & à l'élégance de son style.

„ Qui pense finement & s'exprime avec grace ,
 „ Fait tout passer , car tout passe. *

Ceux qui n'ont d'autre talent que celui d'écrire platement des ordures , ne manqueront pas de le copier , j'ose vous le prédire. Les Fables de la Fontaine ne sont pas faites uniquement pour des Enfans. La Cinquième du IV. Livre , contient une Leçon dont plusieurs de nos Ecrivains auroient grand besoin.

On peut dire que les Sçavans Anglois rendent encore un véritable culte aux Anciens. Cette Nation si Philosophe ne l'est pas à tous égards , & l'a-

* La Fontaine.

amour de la liberté ne l'empêche pas d'être sur plusieurs points l'esclave de ses Préjugés. Nous donnons peut-être aujourd'hui en France dans l'extrémité opposée. Ceux qui parmi nous ont les premiers levé l'étendart contre les Anciens, ne vouloient qu'abolir une superstition, qui pouvoit arrêter l'émulation, & donner des entraves au Génie. Leur hardiesse a été aussi fatale aux Lettres, qu'elle devoit naturellement leur être avantageuse. Leurs Sectateurs ont abusé de leurs Principes. Quelques-uns ont osé substituer à une estime peut-être outrée pour les grands Hommes de l'antiquité ; un mépris sûrement beaucoup plus injuste & plus pernicieux. Les uns avoient eû tort de vouloir que les Ouvrages des Anciens fussent l'unique regle des Modernes ; les autres en ont eu un plus grand de ne pas convenir que s'ils ont des défauts que nous devons éviter à beaucoup d'autres égards, nous ne pouvons mieux faire que de les prendre pour nos Modeles.

En France on n'étudie plus assez la Langue des Platons & des Homeres. Le sçavoir y est trop négligé, pour ne rien dire de plus. Il est aisé de s'appercevoir

dans nos Auteurs Modernes , du peu de commerce qu'ils ont avec ces grands Génies. En quittant les sentiers qu'ils nous ont frayés , & que tant d'Ecrivains du Siècle de Louis XIV. ont suivis si heureusement , nous nous sommes écartés des sources du Gout & de la Vérité.

Cette négligence où nous sommes tombés à l'égard des Anciens , nous est plus dommageable que ne l'eût jamais été l'aveugle prévention que nous avons autrefois pour eux. Celle que bien des gens ont aujourd'hui en faveur des Anglois , n'est peut-être pas moins outrée ; je souhaite qu'elle ne nous devienne pas plus nuisible. La Philosophie a mis leurs Ouvrages à la mode. La Géométrie est aujourd'hui la Science qui est le plus en honneur. Comme les Anglois sont les premiers Géomètres , on veut aussi que nous les regardions dans les autres genres comme nos Maîtres. Nous avons mis depuis peu leur Langue au rang des Langues sçavantes ; les Femmes même l'apprennent , & ont renoncé à l'Italien pour étudier celle de ce Peuple Philosophie. Il n'en est point dans la Province d'Armande & de Belise qui ne veuille sçavoir l'Anglois. Vous sentez , vous , Mon-

ſieur , qui connoiſſez cette Langue , quel avantage le Sexe peut en retirer. Quelle ſource d'amuſement , & quelle Ecole de Mœurs pour les Femmes que le Théâtre Anglois ! Sur-tout que n'ont-elles pas à acquérir du côté de l'agrément & des graces de l'eſprit par la connoiſſance de leurs Brochures Politiques !

Si les Critiques étoient plus ſages , de quelle utilité ne feroient-ils pas à la République des Lettres ; ils en pourroient être le ſoutien , mais ils dégradent eux-mêmes leur autorité par le mauvais uſage qu'ils en font. Ils ſont plus animés par une baſſe jaloſie contre ceux qui ſ'y diſtinguent , que par un vrai zele contre les abus qui ſ'y gliffent *. Aujourd'hui parmi ceux qui ſe donnent eux-mêmes le nom de Gens de Lettres , les uns ne font pas aſſez de cas du ſçavoir , les autres n'eſtiment pas l'eſprit autant qu'on doit l'eſtimer ; & communément les uns & les autres ont leurs raifons pour penſer ainſi. L'Eſprit n'eſt que l'inſtrument ,

* *In van ſperí , quel premio che ripoſe .*

Alle fatiche in Ciel ; s'altro non ſei ,

Che impaccio alle grand' Alme e generoſe .

L'Abbate Metaſtaſio ;

& le Sçavoir n'est que la matiere où on doit l'appliquer ; d'ailleurs ce que l'on appelle de ce nom en France , en a souvent un tout différent dans les autres Pays : l'Esprit qui est aujourd'hui à la mode , n'est qu'un outil foible qui ne peut servir à construire rien de solide. L'Homme d'esprit qui n'est pas sçavant , est semblable aux Enfans qui employent beaucoup de soins & quelquefois d'art pour bâtir des Châteaux de cartes. Le Sçavant qui n'est pas homme d'esprit , n'est qu'un Manœuvre qui tire les matériaux de la carriere , & ne fait tout au plus que les entasser. Celui qui est l'un & l'autre , est le véritable Architecte. Tels étoient des Bayles , des La Monnoyes. Nous en avons bien encore quelques-uns à qui , comme à vous , on peut rendre cette justice , de l'aveu de toute l'Europe. M. le P. Bouhier , M. le P. de Montesquieu , M. l'Abbé Gédouin , M. de Bosc , & quelques autres de vos Confreres sont de ce nombre. Mais en récompense combien avons - nous de Massons dans tous les genres qui se mêlent de l'Architecture ?

L'Apprentissage de tous les Auteurs en Angleterre , sont les Brochures Politiques ;

tiques ; en France ce font les Critiques & les Romans. La manie des jeunes Gens de notre Siécle est de juger. Ils veulent décider de tout avant que de rien connoître ; ils veulent enseigner les autres avant que d'avoir pris la peine de s'instruire eux-mêmes. En un mot ils se font Auteurs en sortant du Collége. Et que font-ils ? Des Critiques. C'est-à-dire, des Ouvrages qui demandent le plus d'expérience. Notre Siécle est , dit-on , plus éclairé que ceux qui l'ont précédé , mais à qui en avons-nous l'obligation ? ce n'est point à toutes ces foibles lueurs aujourd'hui si communes , c'est aux grandes lumieres qui ont paru dans le Siécle dernier. Si les connoissances sont plus généralement répandues , les gens riches en sçavoir n'en sont devenus que plus rares. Tout le monde a de l'esprit : tout le monde écrit bien ; mais il est aujourd'hui peu d'hommes de génie & de véritables Sçavans ! Ne nous en laissons pas imposer par les Productions de nos Esprits précoces. On prend aujourd'hui un effor plus prompt , mais on ne s'élève pas si haut. Le Siécle de Louis XIV. fera celui des merveilles

pour les Lettres aux yeux de la Postérité, le nôtre ne lui paroîtra peut-être que celui des petits-prodiges.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E L X I I I .

*A M. le Marquis DE LOMELLINI,
Envoyé de Gênes à la Cour de
France.*

De Londres , &c.

MONSIEUR,

V O U S recevrez plutôt que vous ne vous y attendiez , l'Histoire de l'Empire Ottoman * que vous m'avez demandée : Le Courier de M. l'Ambassadeur d'Angleterre a bien voulu s'en charger. M. le Prince de Cantemir a dû être content de l'accueil que les Anglois ont fait à l'Ouvrage de son Pere , traduit en leur Langue ** ; il feroit lui-même plus capable que qui que ce soit de nous en donner un qui ne nous intéresseroit pas moins.

Je veux parler d'une Histoire de

* Par DEMETRIUS CANTEMIR , Prince de Moldavie.

** A Londres , chez Knapton 1734. Cette histoire a aussi paru depuis traduite en François , à Paris , chez Barrois 1743.

Russie , qui manque , & à sa Nation , & à l'Europe à qui il importe aujourd'hui si fort de la connoître. Il a tenté inutilement d'engager quelques Anglois à y travailler : Depuis ayant sçu que M. l'Abbé Hubert , que vous connoissez , en avoit formé le Projet , il l'a encouragé autant qu'il l'a pû à l'exécuter. Je sçais que par les Relations qu'a M. l'Abbé Hubert avec les Pays Etrangers , il a déjà rassemblé des Mémoires fort curieux sur le Regne de Pierre le Grand ; mais tout Homme qui n'ira pas à Petersbourg apprendre la Langue Russe , & consulter les Originaux , ne peut nous donner qu'une Histoire fort imparfaite de cette puissante Monarchie.

Le CZAR PIERRE a choisi pour arriver à la véritable gloire , le chemin le plus sûr & le moins fréquenté. Il a fondé sa Grandeur sur le bonheur de ses Sujets ; & n'a cherché à rendre son Empire plus puissant qu'en les rendant plus riches. Aucun Prince n'a mieux connu que lui tous les avantages du Commerce , & n'a pris des mesures plus sages pour les procurer à sa Nation. Il est venu lui-même dans les Pays policés de l'Europe chercher la connoissance des Arts qui man-

quoient au sien. Des milliers d'hommes qui vivent dans un Etat sans travailler, doivent l'épuiser nécessairement ; dans celui au contraire où les Pauvres trouvent de l'Emploi , les richesses se répandent sur toute la Nation. Le Czar avoit coutume de dire qu'il feroit bientôt le plus riche Prince de l'Europe , parce qu'il comptoit employer tous ses Sujets. Plus grand par un abbaiffement volontaire, que sur le Trône même dont il se plaisoit à descendre , pour leur donner l'exemple du Travail , on l'a vû s'appliquer à différens Métiers. Il a envoyé plusieurs jeunes gens en Angleterre & en Hollande pour y apprendre à construire des Vaisseaux , à fabriquer des Draps , à faire des Montres , &c. Convaincu que les Arts ne peuvent se perfectionner sans les Sciences , il a fait venir des Sçavans des différentes parties de l'Europe pour fonder son Académie de Petersbourg. Je le vois toujours occupé du bien de sa Nation , ne négliger aucune des voyes qui peuvent l'enrichir , la policer & la rendre plus heureuse : Dans le Réformateur de ce puissant Empire , je vois le Fondateur & le Pere d'un nouveau Peuple. Le bruit que Charles

XII. a fait dans l'Europe a coûté cher à la Suede. Le Czar Pierre est un Héros d'un ordre bien supérieur : Des Générations d'Hommes qui sont encore à naître béniront sa mémoire. Il a mérité le nom de Grand , du consentement de toute l'Europe , & le conservera de l'aveu de toute la Postérité.

Dans le Systême Politique comme dans celui de l'Univers , toutes les parties se tiennent. Le Commerce , les Armes , les Lettres, quoique d'une nature opposée , ont cependant ensemble une relation que les génies faits pour gouverner ne peuvent manquer d'appercevoir. Les Anglois qui approfondissent tout , ont vu comme un trait de la Politique du Cardinal de Richelieu l'établissement de l'Académie Françoisé , qui parut d'abord ici si suspect aux uns & si indifférent aux autres. Il est des voyes insensibles & qui n'en conduisent pas moins sûrement à l'aggrandissement des Monarchies : Tandis que d'un côté le Commerce assure les Conquêtes par les richesses qu'il apporte à un Etat , de l'autre les Lettres qui polissent les Mœurs , & rendent une Nation plus douce & plus florissante , font aimer sa Domination. Il est aisé de con-

tenir le Peuple dans l'obéissance , quand le nouveau joug qu'on lui impose est plus doux que celui auquel il étoit accoutumé.

Avant que la France ne songeât à s'aggrandir par le Commerce , elle faisoit de nouvelles Conquêtes sans devenir plus puissante. Comme elle avoit des Hommes , & qu'il sortoit plus d'argent du Royaume par ces dépenses extraordinaires , qu'il n'y en pouvoit rentrer , après avoir mis de grandes Armées sur pié , elle gagnoit peu de terrain , ou perdoit bien-tôt le peu qu'elle avoit gagné. Les Espagnols & les Anglois lui faisoient la loi. Le Commerce est une des Sources de l'état florissant où depuis elle est parvenue, & auquel les Turennes, les Richelieux & les Colberts , ont également contribué. C'est ce dernier qui a la gloire d'avoir créé notre Marine. Louis XIV. en guerre avec tout l'Europe étoit encore assez puissant pour disputer l'Empire de la Mer aux Anglois & aux Hollandois réunis.

Le Commerce est aussi nécessaire pour subvenir aux frais de la Guerre , que pour entretenir l'abondance dans la Paix. C'est avec de l'argent que l'on

prend des Villes , que l'on gagne des Alliés , & que l'on achette des Troupes Auxiliaires. Ce sont les richesses des Anglois qui ont suscité de si puissans Ennemis à la France. Quelles Guerres la République de Venise n'a-t-elle pas soutenues contre le redoutable Empire des Turcs ! Et qui sçait mieux que vous comment la vôtre est parvenue aujourd'hui à soumettre les Rebelles de Corse !

En tems de Paix la consommation qui est le soutien de la Culture des Terres , devient plus forte dans les Villes à proportion que le Commerce fleurit d'avantage. Plus les commodités y abondent , plus elles augmentent d'Habitans. Mais il seroit à souhaiter qu'on ne permît de s'y établir qu'à ceux qui d'une manière ou d'autre contribuent à l'avantage commun , & que les Villes ne fussent pas l'azile de la Fainéantise. On devroit sur-tout en bannir ce nombre prodigieux de Domestiques oisifs , que le faste des Grands & la vanité des Gens riches qui les imitent , y entretiennent au préjudice des Manufactures & de la Culture des Terres. Autant le Luxe , qui fait travailler des Ouvriers , peut

être avantageux à la Société , autant celui qui fait vivre tant d'Hommes inutiles du travail des autres est véritablement pernicieux en quelque Etat que ce soit. Cet abus est aujourd'hui porté parmi nous à un tel excès , qu'il mérite toute l'attention du Gouvernement.

Dans le Siècle où nous vivons , l'Europe est trop éclairée pour ne pas regarder le Commerce comme la partie la plus essentielle de la Politique , qui en effet a entièrement changé de face , depuis que toutes les Nations policées sont devenues plus ou moins commerçantes. Personne ne sçait mieux que vous combien il est difficile , à cet égard , d'accorder les intérêts des différens Potentats.

Lorsque les Anglois paroïssent si allarmés pour les Libertés de l'Europe , ils n'étoient réellement occupés que de leur intérêt particulier. Un Prince du Sang de France ne leur faisoit ombrage sur le Trône d'Espagne , que par rapport à leur Commerce : On doit le regarder toujours comme le véritable motif qui les porte à faire la Guerre , & comme l'unique objet qu'ils cherchent dans la Paix.

En toute sorte d'Etats , le fondement du Commerce est la Liberté : On l'a ruiné quelquefois en voulant le protéger. L'Industrie des Négocians va souvent plus loin que la Prudence de ceux qui veulent les diriger. La sage pratique des Gouvernemens Républicains devroit sur ce sujet servir de Regle aux autres. On ne doit autoriser les Compagnies exclusives que dans les cas de nécessité absolue ; ce n'est que pour l'avantage général qu'il est à propos de préjudicier à celui des Particuliers.

Les Richesses qui sont le fruit du Commerce ne sont peut-être pas assez pour lui donner tout l'encouragement dont il a besoin , sur-tout dans une Nation comme la Françoisè qui se pique d'une certaine sensibilité à la Gloire , qui lui est particuliere. En France nous ne faisons pas assez de cas du Négociant ; la plûpart ont l'injustice de le confondre avec le Marchand qui vend en détail. Il arrive de-là que le Fils préfere au Commerce qui a enrichi son Pere l'exercice d'une Charge qui le ruine ; ce qui cause un très-grand dommage à la Société. Plus

on porte de gros fonds dans le Commerce , plus on est en état de le faire avantageux & pour soi & pour sa Nation , dont on accroît les richesses en augmentant les fiennes.

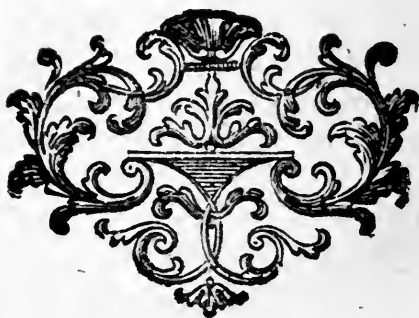
Nos Voisins , plus sages à cet égard , honorent un Etat qui contribue au soutien de tous les autres. La Profession de Négociant en Angleterre n'a rien que de respectable , parce que c'est celle d'un Citoyen utile à sa Patrie : Elle n'est point incompatible avec la qualité de Membre du Parlement , c'est-à-dire , de Législateur. Et à quelle plus grande gloire des Particuliers peuvent-ils arriver , qu'à celle de veiller , à ce titre , au bonheur de leurs Concitoyens !

Si on veut faire fleurir le Commerce en France , il faut y attacher des honneurs ; & la Justice ne l'exige-t-elle pas du moins autant que la Politique ? On peut être utile à son Pays de plus d'une manière. De riches Négocians contribuent en tout tems à l'avantage , & souvent au salut de leur Nation. Une de leurs Lettres de Change va tout-à-coup faire cesser la famine

348 L E T T R E S
dans leur Patrie , ou délivrer leurs Con-
citoyens de l'invasion de l'Ennemi.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L X I V .

*A Monsieur le Président de
MONTESQUIEU.*

De Londres, &c.

M O N S I E U R ,

IL est impossible que les avantages & les défauts du Gouvernement Anglois aient échappé à celui qui a si bien démêlé les Causes de la Grandeur & de la Décadence de la République Romaine : aucun Ecrivain n'a mieux fait sentir que vous l'influence de la Morale sur la Politique ; & en effet , les abus qui se glissent quelque part que ce soit dans l'administration des Loix , sont les germes de ces mêmes désordres qui ont opéré tant de fois la Révolution des Empires. Combien de Gouvernemens en Europe n'ont conservé de leur première Institution que la forme extérieure ! On ne s'apperçoit pas , ou l'on ne veut pas

s'appercevoir de ces altérations : des Peuples entiers sont tellement gouvernés par l'opinion, que les uns se vantent de jouir des avantages qu'ils n'ont pas, & que les autres les possèdent souvent sans les connoître.

On ne peut jeter les yeux sur ces Ecrits Politiques que l'on imprime ici journellement contre le Ministère, sans être surpris d'une espèce de contradiction où tombent des Auteurs qui se piquent de raisonner juste. D'un côté ils louent avec excès la Constitution de leur Gouvernement ; de l'autre ils se plaignent avec amertume de la violation continuelle de leurs Loix & de leurs Privilèges : c'est, ce me semble, ou vanter un Gouvernement qui n'existe que dans leur idée, ou déplorer des malheurs qui n'ont point de réalité. De façon ou d'autre on peut les soupçonner de pécher contre la bonne foi, sans laquelle un Ecrivain de Parti n'est qu'un déclamateur.

Un Auteur Anglois parlant des plaintes continuelles qui se font & dans la Chambre Haute & dans la Chambre Basse de ce que la Cour y dispose toujours de la pluralité des Suffrages, compare le

Parlement aux deux Sôfies, dont l'un se plaint des coups qu'il avoue s'être donnés.

Il n'est pas difficile de reconnoître par l'Esprit Républicain qui regne dans tous ces Ecrits, que souvent on n'en veut pas moins au Roi, qu'au Ministre qui est dépositaire de son autorité. Autant on y fait d'efforts pour peindre avec violence les inconvéniens où les Monarchies peuvent être sujettes, autant on emploie d'art pour pallier ceux qui sont inséparables des Républiques, qui peut-être ne sont pas moins grands.

Rien n'est plus aisé que de présenter le Gouvernement Républicain sous la forme la plus propre pour en imposer aux hommes. Il promet la liberté & l'abondance; quelquefois même il annonce l'égalité des Rangs, moyen si sûr de charmer la Populace. Mais le Sage ne juge pas sur les seules apparences; il regarde l'égalité des Rangs comme véritablement contraire au bien d'une Nation; il est convaincu que celle des richesses est absolument impossible. Le plus grand & le plus petit, celui qui est dans l'opulence, & celui qui gagne sa vie à la sueur

de son front, tout est dans l'ordre, qui est le bien général. L'égalité où tous les hommes aspirent, est un état de Guerre continuelle. Il faut qu'il y ait des Forts & des Foibles, & peut-être des biens & des maux : c'est de ces discordances particulieres que résulte l'harmonie du tout.

Le Peuple prend plus garde aux noms qu'aux choses, il croit posséder la Liberté quand il l'a pour sa devise ; ceux qui se trouvent saisis de l'autorité en le repaissant d'idées chimériques, trouvent le moyen de l'enchaîner réellement. Lorsque Cromwell relevoit *la Majesté du PEUPLE ANGLOIS*, il le tenoit dans les fers. Mais vous, Monsieur, à qui rien n'en impose, vous sçavez qu'on peut être libre sous un Roi & esclave dans une République.

On nous fait de grands éloges de la constitution Politique des Athéniens ; cependant si l'on songe aux Factions qui ont troublé cette République, où souvent les hommes les plus illustres & les plus vertueux ont été persécutés, exilés, punis de mort au gré d'un Orateur plus emporté par sa Passion que par le zèle du bien

bien Public , on est tenté de croire que ce Peuple qui se piquoit tant de liberté , étoit dans le fonds l'esclave d'un petit nombre de Factieux , qui se rendoient redoutables à tout le reste.

Tandis que Milton , dont la Plume étoit vendue à Cromwell , tâchoit d'inspirer aux Anglois la haine des Rois & l'amour du Gouvernement Républicain , Hobbes , un des plus grands Philosophes d'Angleterre , fit une Traduction de Thucydide , pour détruire les fausses idées que le Fanatisme commençoit à répandre dans la Nation. L'Histoire des Macédoniens qui obéissoient à des Rois , offre moins d'exemples de l'abus de l'autorité , que celle des Athéniens qui étoient gouvernés par un Sénat.

Qu'un Peuple soit réduit sous le joug par une ou plusieurs mains , la Servitude est toujours servitude : peut-être même est-elle moins dangereuse imposée par l'Ambition d'un seul Maître , que par la prévarication de tout un Corps. Le Peuple est plus allarmé des injustes entreprises d'un Prince , que des atteintes plus spécieuses de ceux à qui il confie le dépôt de sa Liberté , sur-tout lorsque ces der-

niers ont l'art de couvrir leurs desseins du voile de l'intérêt Public , ce qu'ils font toutes les fois qu'ils travaillent à leur intérêt particulier.

Si dans un Etat Monarchique le Roi donne à ses Favoris ; dans un Etat Républicain, les Chefs donnent à leurs Partisans. Mais en ce dernier tous ceux qui n'ont aucune part au Gouvernement , sont plus opprimés que ceux qui vivent sous une Puissance absolue. Il ne seroit pas difficile d'en citer des exemples. On conviendra du moins qu'il n'y a pas de Pays où le Peuple soit plus esclave que dans la République de Pologne. Les Monarchies Chrétiennes sont toutes limitées par la Loi. Mais lorsque la Puissance exécutive est dans les mains de ceux qui ne sont grands que par l'abaissement du Peuple , quel peut être son recours ! Il doit souffrir sans remède , puisqu'il est opprimé par ceux mêmes qui le représentent.

Il est , vous le sçavez , plus d'une République où le Corps de la Nation , à la vérité , est libre , mais où chaque Particulier est , pour ainsi dire , esclave par la forme de Gouvernement auquel il s'est

soumis. Il ne peut guères y avoir qu'un Fanatisme mal entendu, qui soutienne la liberté d'un Etat , lorsque celle de tous les Membres qui le composent lui est immolée. N'est-ce pas là un de ces cas où les Hommes préfèrent une gloire imaginaire à leurs véritables intérêts , & le nom de Liberté , aux avantages qui seuls doivent la rendre désirable ?

Dans bien des Etats Républicains , un homme libre ne veut dire autre chose que celui qui n'obéit pas à un Roi. N'en avons-nous pas à nos Portes , où le soin de la Liberté fait porter à chaque particulier les entraves les plus pésantes ? Si nos Maisons Religieuses sont des espèces de petites Républiques qui se choisissent leurs Chefs , les petites Républiques ne sont que de grandes Communautés où la sévérité de la Règle est un joug pour tous ceux qui les composent. Quel est le Citoyen de Londres qui voulût acheter la liberté à ce prix , & s'accommoder de la vie contrainte d'un Bourgeois de Bâle ou de Genève ! C'est en vain qu'en Angleterre le Magistrat entreprend de réformer des abus , on y brave son autorité parce qu'il n'a pas la force en main pour

se faire obéir. Dans un Pays où les Loix ne sont pas respectées , on a moins d'amour pour la Liberté , que de goût pour l'indépendance. Et en effet, les Maximes de la plûpart de ceux qui écrivent contre le Ministère , conduisent plutôt à l'Anarchie , qu'à aucune espèce de Gouvernement.

Indépendamment de ces inconvéniens qui ne regardent que les Particuliers , il en est plusieurs autres qui concernent le Corps même de la République. C'en est un très-grand que la longueur des Délibérations , dans les circonstances où il est question d'agir promptement. Le sort des Etats Républicains est de vivre dans des allarmes continuelles : leurs Voisins ne sçauroient se remuer sans leur donner d'ombrage ; s'ils en ont d'ambitieux , leur Ennemi a eu le tems d'agir , avant qu'ils ayent eû celui de délibérer. C'est-là ce qui dans les grands Périls a obligé la République Romaine à se créer un Dictateur. Qu'en est-il arrivé ? que ceux à qui elle a confié le pouvoir absolu , s'en sont enfin servi pour la subjuguer. Ceux qui dans les mêmes circonstances oseront courir les mêmes risques , peuvent-

ils se flatter de prévenir ce que les Romains n'ont pû empêcher ?

Quoi qu'il en puisse être , laissons le vulgaire se repaître d'un bonheur & d'une gloire chimériques. Celui qui n'écoute aucun préjugé aimera peut-être mieux vivre dans un Etat Monarchique , mais qui est plus tranquille ; & obéir à un seul , que d'être mis sous le joug par ceux qui sont nés ses égaux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.

Fin du Tome second.









